

LES QUATRE GRANDS HISTORIENS LATINS

SUIVIS DE VINGT-DEUX MOIS DE LA VIE DE MIRABEAU

PAR DÉSIRÉ NISARD

De l'Académie française

PARIS - MICHEL LÉVY FRÈRES - 1874

CÉSAR.

SALLUSTE.

TITE-LIVE.

TACITE.

VINGT-DEUX MOIS DE LA VIE DE MIRABEAU.

AVERTISSEMENT

Les *Quatre Grands Historiens latins* sont des leçons d'ouverture prononcées de 1845 à 1848, au Collège de France, à l'époque où j'avais l'honneur d'y professer l'Éloquence latine. Par l'habitude que je m'étais faite de ne commencer le cours d'une année qu'après une préparation qui en embrassait l'ensemble, la première leçon, au lieu d'être une sorte de préambule du cours, en était le résumé donné à l'avance. Elle aurait pu être indifféremment une leçon d'ouverture et une leçon de clôture. Si ces jugements sur les quatre grands, historiens latins ont quelque mérite de solidité, ils le doivent à ma méthode de travail.

Le morceau sur César commence par des réflexions qui se rapportent à l'objet général du cours plutôt qu'à l'historien. Je prenais pour la première fois possession de la chaire d'Éloquence latine, et j'y succédais au savant et vénérable Burnouf père. Il convenait que ma leçon de début s'ouvrît par quelques généralités sur la littérature et la langue latine, et par un hommage de respect à la mémoire, de mon prédécesseur.

Je fais suivre cette leçon d'une étude sur le même sujet, écrite, vingt ans plus tard, à propos d'un livre qui a dû à la qualité de son auteur d'être plus loué que jugé et plus critiqué que lu. Il s'agit de l'*Histoire de Jules César* par l'Empereur Napoléon III.

Le présent volume se termine par *Vingt-deux mois de la vie de Mirabeau*. Je conviens qu'il n'y a aucun lien entre les *Quatre Grands Historiens latins* et un travail sur le grand orateur. Ce qui m'importe, ce n'est pas à quelle place je le mets, c'est que les lecteurs ne me reprochent pas d'en avoir inutilement grossi ce volume. Publié une première fois dans une revue, puis réimprimé dans mes *Études d'Histoire et de Littérature*, je le reproduis ici sous un titre nouveau qui en indique clairement et honnêtement les limites.

CÉSAR.

SOMMAIRE. — I. - Considérations générales sur la nécessité de connaître le latin pour savoir le français. — II. - César. - Son caractère. - Ses Mémoires. — III. - Sujet des Mémoires de César. - Intérêt de ce sujet pour un lecteur français. — IV. Des qualités des Mémoires de César.

I. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA NÉCESSITÉ DE CONNAÎTRE LE LATIN POUR SAVOIR LE FRANÇAIS.

En montant dans la chaire d'éloquence latine, au sortir d'un enseignement qui avait pour matière l'histoire de la littérature française¹, je ne change pas de sujet. Je vais reconnaître les premiers modèles de l'esprit français, et visiter la plus abondante des sources de notre langue.

Étudier le latin, c'est en effet reculer l'étude du français jusqu'à ses éléments primitifs, jusqu'à l'origine d'où notre langue a tiré les grands caractères qui l'ont faite héritière de l'universalité des langues grecque et latine.

Je ne fais pas ici une spéculation arbitraire, je ne parle pas de mon chef : j'exprime un fait dont tous les esprits cultivés en Europe sont d'accord, et que les plus éminents attesteraient tous en langue française, s'ils y étaient conviés. Et ce fait est une réponse invincible à ceux qui veulent retrancher le latin de l'éducation publique, ou, ce qui revient au même, ne lui faire que la part d'une connaissance accessoire.

Regardez ce qu'ils proposent de vous dérober : la connaissance de votre langue !

Un de mes collègues et amis, dont vous avez applaudi souvent le savoir ingénieux et sûr, M. Ampère, a dit devant vous :

Les mots latins sont la langue française elle-même ; ils la constituent. Il ne peut donc être question de rechercher quels sont les éléments latin du français. Ce que j'aurai à faire, ce sera d'indiquer ceux qui ne le sont pas.

Et encore :

La grammaire française est entièrement latine. Le fond du vocabulaire l'est également. L'immense majorité des mots français a une origine purement latine.

Ainsi, voilà ce qu'on veut que vous ignoriez. C'est plus de la moitié de votre langue ; à moins qu'on ne prétende savoir une langue quand on ne la sent pas. Or, on ne sent une langue qu'autant qu'on en perçoit, la force étymologique. Cela est d'une vérité saisissante, pour un très-grand nombre de mots dont l'origine est une image qui peint la pensée, et non simplement un signe arbitraire qui ne fait que l'indiquer.

¹ A l'École normale, où j'ai professé dix ans.

Fermer les livres latins, ce serait fermer la plupart des livres français aux plus beaux endroits. En effet, les plus délicates beautés d'expression de nos grands écrivains sont le plus souvent latines. Quelques-uns d'entre eux ont le tour d'esprit entièrement latin par exemple Montaigne, qui, à l'âge de sept ou huit ans, se déroboit, dit-il, de tout autre plaisir pour lire les *Métamorphoses* d'Ovide, d'autant que le latin lui estoit langue maternelle.

Et il ajoute (tout le passage est bon à citer) : *Car des Lancelot du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaux, et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, je n'en cognoissoys pas seulement le nom, ny ne foyz encores le corps, tant exacte estoit ma discipline.* Ses précepteurs, parmi lesquels étaient. Buchanan et Muret, deux savants supérieurs, craignoient, dit-il, de l'accoster, tant il avoit le latin prest et à main¹.

Je sais qu'on peut ne pas lire Montaigne ; mais, si on le lit, on n'en peut tirer plaisir et profit qu'à la condition de savoir la langue dans laquelle il a pensé d'abord, et qui a été sa langue maternelle.

Au XVIIIe siècle, tous les écrivains sont marqués de l'empreinte latine : les meilleurs ne sont-ils pas les plus latins ? Descartes compose d'abord en latin, puis se traduit lui-même ou se fait traduire en français. Pascal, Bossuet, ont transporté dans le français les plus grandes hardiesses du latin. Nicole, traduisant les *Provinciales* en latin, trouvait des analogies pour chaque phrase. Quelques volumes théologiques de Bossuet sont tout entiers en la ! in, et tout ce qu'il y a mis de philosophie morale semble extrait de Cicéron ou de Sénèque. Plus tard, Rollin s'excusera naïvement d'écrire ses histoires en français, n'étant pas sûr que le latin ne nous soit pas, comme dit Montaigne, plus maternel que le français. N'allons pas jusqu'à cette superstition ; mais ne fermons pas les yeux à cette coexistence et à cette pratique simultanée des deux langues chez tous les écrivains d'élite aux XVIe et XVIIe siècles, et, sauf exceptions, au XVIIIe.

J'attribue à des études latines ou trop faibles, ou abandonnées irrévocablement au sortir des écoles, l'indifférence dommageable qui fait négliger ces grands écrivains.

Ce n'est pas la matière qui s'est refroidie. Cette matière n'est-elle pas d'un intérêt éternel ? Il s'agit de l'homme, de ses passions, de ses misères, de l'obscurité de sa destinée. Nous ne cesserons de nous y intéresser qu'en cessant de nous intéresser à nous-mêmes. Nos infidélités envers nos grands maîtres viendraient plutôt de l'idée que d'autres en ont su davantage sur ce sujet, ou qu'ils y ont découvert du nouveau. Mais la principale cause est que, ne sentant pas, faute de savoir, toute la force de leur langue, nous n'arrivons pas à saisir toute leur pensée. Une partie nous en échappe. Or, cette part-Lie en est souvent le point vif. Nous glissons donc sur telle beauté délicate et cachée qui saisira et charmera un lecteur instruit dans la langue ; telle note que nous n'avons pas entendue va le remuer-au plus profond de son âme.

N'est-ce pas aussi faute de posséder ou d'entretenir cette connaissance des origines et des traditions de notre langue, que nous-mêmes nous parlons ou écrivons avec si peu de propriété et de précision ?

Quand cette connaissance manque, l'on parle ou l'on écrit d'après l'usage. Mais, s'il est vrai que l'usage soit le régulateur des langues, encore faut-il, comme l'a

¹ Livre I, ch. xxv.

fait Vaugelas, distinguer le bon usage du mauvais. Or, aux époques où l'usage est mauvais, — et qui peut nier qu'il n'y ait de ces époques ? — tout ce qu'on reçoit de l'usage, qui alors n'est que la mode, est mauvais ou au moins défectueux.

Ainsi, de notre temps, nous aimons beaucoup ces mots qui font image, et il s'est établi à cet égard un usage funeste de la langue. On craint d'en trop peu dire ; soit qu'on parle ou qu'on écrive, on vise au mot qu'on juge le plus expressif, et qui nous donnera la réputation fort recherchée d'avoir beaucoup d'imagination et une âme passionnée. De là ces mots qui prétendent faire voir avec les yeux du corps, que dis-je ? faire toucher du doigt les pensées, et qui sont ou sans proportion avec le sujet, ou en contradiction avec le caractère et le tempérament de ceux qui s'en servent. D'où vient ce vice, sinon de l'ignorance où l'on est de l'étymologie de ces mots ? On sait seulement qu'ils plaisent, et cela suffit. Mais combien de temps plairont-ils ? Le temps que durera telle mode d'habit. On pourra parler successivement dans sa vie cinq ou six langues à la mode ; on n'aura jamais eu de langue à soi.

Faut-il donc être savant pour parler ou pour écrire avec justesse ? Sans doute.

Et à quelle époque en a-t-il été autrement ? Croyez-vous que cette simplicité et cette pureté irréprochable de nos bons écrivains ne leur ait coûté aucune étude, et qu'une langue si parfaite ait coulé de leur plume sans effort ? Non ; tous ces hommes ont été savants en leur langue ; ils étaient rompus à la comparaison du français et du latin, et, comme le musicien consommé, ils savaient la valeur de toutes les notes avant de faire chanter l'instrument. A la vérité, il ne s'agit pas pour nous d'être de grands écrivains ; mais nous pouvons et devons désirer d'être des personnes capables de se rendre compte de leurs pensées. Or, c'est à la condition de posséder, dans une mesure appropriée, le savoir de ces grands maîtres de la langue. Quand on parle et qu'on écrit, non d'après l'usage auquel nous attire l'esprit d'imitation, mais d'après la connaissance qu'on a du sens des mots, on parle avec justesse, et, quand il le faut, on écrit bien.

Une étude élémentaire, je ne dis pas philologique, du latin, nous apprend donc d'une part à mieux sentir les beautés de notre langue, d'autre part à ne point parler ni écrire au hasard. Ce sont ces deux avantages que veulent nous enlever les ennemis des études latines.

Ils obtiendraient plus qu'ils ne veulent : ils nous amèneraient à ignorer le génie même de notre pays. Cette gravité, ce sens pratique, cet air de grandeur qu'on admire dans les productions du génie français, ce sont des qualités romaines. Il y a un mot qui sonne à l'égal du fameux *civis Romanus sum*, c'est le mot : je suis Français. C'est une pensée romaine de vouloir que la société française serve de type à toutes les autres ; c'est, une ambition romaine de vouloir que Paris, comme Rome, soit la capitale de l'univers.

Je sais qu'il y a des esprits qui voient dans cette ressemblance une marque d'imitation et une livrée de servitude, comme si l'on imitait. la raison, le sens pratique, comme si la grandeur se copiait. Qui donc a empêché les autres nations de prendre ces caractères ? Rome, en mourant, n'avait point désigné d'héritier. Chaque peuple a pu l'être ; mais celui-là-seul a hérité de Rome qui s'est trouvé de taille à reprendre ses idées, son esprit d'universalité, et cette ardeur de civiliser qui n'est que le désir de faire prévaloir partout le juste sur l'injuste, le droit sur la force, l'esprit sur la matière. Ces jaloux de l'originalité d'une nation, qui aimeraient mieux la voir dans l'étroite dépendance du sol qu'elle habite, que

s'en rendant libre par la pensée, qui auraient préféré l'esprit gaulois à l'esprit français, ne s'aperçoivent pas qu'ils sont plus imitateurs que les partisans des études latines, car ils imitent un goût à la mode, et qui passera comme il est venu ; et nous, amis du latin, nous nous rangeons à notre tour, après nos aïeux et nos pères, et par la libre adhésion de notre jugement, à une tradition antique, à la plus vivace de nos coutumes nationales, et nous ne voulons pas retrancher l'une des deux mamelles nourricières qui ont allaité tout ce qui, depuis trois cents ans, a été grand et fort dans notre pays.

Les Romains, qui cependant n'avaient pas une médiocre idée d'eux-mêmes, étaient moins jaloux de leur originalité nationale que ces personnes ne le sont de la nôtre. Dans l'éducation de leurs enfants, l'étude de la langue grecque précédait celle, de la langue maternelle. C'est dans le même esprit qu'ils formèrent successivement leur constitution militaire d'un choix de règles et d'usages empruntés aux peuples qu'ils avaient vaincus. Vous semble-t-il donc que la légion romaine ait manqué d'originalité ? A la vérité, dans les rapports de Rome avec les autres peuples, la langue latine était seule admise ; on haranguait en latin la Grèce vaincue, et on sut mauvais gré à Cicéron d'avoir parlé un jour en grec aux Athéniens. Nous, nous n'avons à cet égard aucune violence à faire à personne. Plus heureux que les Romains, qui imposaient le latin par la force, les autres nations nous empruntent le français pour communiquer entre elles, et dans les grands conseils de l'Europe c'est dans la langue de nos ambassadeurs qu'on délibère et qu'on prend les résolutions.

Pourquoi ce soin de la langue grecque chez les Romains ? était-ce donc imitation ? abdication du génie national ? Non, pas plus que chez nous l'étude du latin n'a été une abdication de l'esprit français. La lumière était de ce côté ; leurs yeux la virent et en furent charmés. La Grèce vaincue, dit Horace, se rendit maîtresse de son farouche vainqueur.

Gracia capta ferum victorem cepit...

Les Romains reconnurent que ce qu'ils cherchaient était trouvé ; ils ne s'avisèrent pas qu'en fermant systématiquement leurs oreilles et leurs yeux aux séductions de la Grèce captive, ils arriveraient par leurs propres forces, et après quelques générations de plus, à la même perfection des arts, avec la gloire de leur originalité sauvée. ils étaient impatients de s'approprier ces richesses de l'esprit ; ils en pressaient la conquête, et le plus entêté de ce qu'on appelait alors le *vieux Latium*, le plus ennemi de la mode qui fût au monde, Caton l'Ancien, apprenait le grec à quatre-vingts ans.

C'est à l'exemple de Caton qu'au temps de la renaissance des vieillards se pressaient autour des chaires nouvellement créées, ne voulant pas mourir sans s'être retrempés et rajeunis dans ces vives sources de tout savoir humain. Avant cette époque, et pendant toute la durée du moyen âge, notre nation n'avait pas été un seul jour sans communication avec le latin. Dans l'enfantement si laborieux de la France, le peu qui perce de lumières de philosophie et de droit vient du latin. C'est en latin que sont consignées toutes les paroles par lesquelles on se lie et on enchaîne sa volonté, serments, promesses, garanties civiles et politiques ; c'est dans cette langue que disposent les mourants et que les morts sont obéis. Les docteurs et les philosophes se servent du latin pour parler à la conscience de l'homme et pour l'entretenir de sa nature et de sa destinée ; quelques-uns même mûrissent avant le temps par la vertu de cette culture latine, et témoignent à la fois et de notre aptitude à penser en latin, et du noble désir qu'éprouve l'homme, à toutes les époques, de savoir tout ce qui a été su de

l'homme. Au temps de la renaissance, une grande faveur attire les esprits à l'étude de la langue grecque ; en la persécutant comme langue schismatique, nous eût faits Grecs par esprit d'opposition, si nous avions pu l'être ; Mais le génie latin l'emporte sur le génie grec, et le premier écrivain supérieur où la France d'aujourd'hui admire une première image de son propre esprit, c'est Montaigne, qui, à huit ans, parlait le latin à embarrasser Muret et Buchanan.

Cette vie en commun des deux langues pendant tant de siècles n'est pas, remarquez-le bien, l'ouvrage de la force imposant un langage étranger au génie d'un pays qui le repousse. La conquête un jour apporta dans les Gaules un langage nouveau. Les idiomes germaniques y firent irruption à la suite des Francks. Le latin, qui était vaincu, leur résista et les conquit.

Je sais bien que ce latin, que les Francks trouvèrent établi, avait été introduit par la conquête dans les Gaules devenues romaines, et que l'épée de César nous l'avait inoculé ; mais nous ne l'avons reçu si facilement que parce qu'il convenait à notre génie, et j'oserais dire parce que nous y avons reconnu notre bien. César, en un endroit de ses *Mémoires*, parle de l'habileté des Gaulois à imiter les inventions romaines. Apparemment il n'a pas, pensé les rabaisser par là ; car qu'imitaient-ils des Romains, sinon ce que les Romains avaient, imité des peuples grecs ou italiques, c'est-à-dire les-moyens d'attaque et de défense ? Vaincus et incorporés à l'empire, ils imitèrent bientôt sa langue, la jugeant meilleure pour rendre leurs pensées. La conquête des Saxons par Guillaume de Normandie fut plus complète et plus radicale que celle des Gaules par César ; la veille, l'Angleterre était Saxonne : le lendemain, elle se trouva Normande : et pourtant le saxon a prévalu dans la langue anglaise. En Gaule, les choses se sont passées autrement. On subit l'administration de Rome, on alla au-devant de sa langue. D'après le portrait que César a tracé des Gaulois, on comprend tout d'abord comment l'aversion naturelle pour les conquérants ne leur fit pas haïr la langue victorieuse. Peuple ingénieux, vif, mobile, les Gaulois avaient trop d'idées pour leurs grossiers idiomes ; les Romains leur apportèrent de quoi exprimer ces idées ; ils naquirent ainsi à la vie intellectuelle le lendemain de la vie barbare.

C'est donc le français qui recevrait le coup le plus rude, soit d'une diminution du temps que l'on consacre au latin dans le cours des études, soit d'une modification quelconque qui le réduirait aux proportions d'une étude accessoire.

Si le français est en effet la langue de la civilisation moderne, la langue dans laquelle se font les affaires de l'esprit humain, son autorité doit être de quelque intérêt pour nous. C'est la plus belle partie de notre domaine ; c'est par là que nous ne cessons pas de faire des conquêtes dans le monde au profit de la raison.

Eh bien, ôtez à cette langue le prestige de son antiquité ; que reste-t-il pour la défendre ? La grammaire ? Belle barrière contre l'usage, quand l'usage est devenu une fureur de changement ! Opposer la grammaire à l'usage, c'est opposer un pédagogue à un fougueux jeune homme. Les vocabulaires ? Il en est un officiel que recommande l'autorité du corps illustre dont il est l'ouvrage ; mais croit-on au Dictionnaire de l'Académie ? On consulte beaucoup plus ces vocabulaires industriels qui étendent la langue et engendrent indéfiniment des mots, flattant ainsi notre penchant à croire que nous avons plus d'idées que la langue n'a de signes pour les exprimer. N'est-ce pas une recommandation, pour un dictionnaire, de contenir plus de mots que ses devanciers ? La glorieuse Aiche quand on en peut promettre plusieurs milliers !

Il reste les exemples des chefs-d'œuvre. D'abord, il n'est pas inouï qu'on les ait contestés. Ils le seront bien plus encore le jour où l'on n'apprendra plus la langue sur laquelle ils se sont modelés, et où leurs beautés ne seront plus senties. Mais fût-on d'accord pour y voir les vraies traditions de la langue, ce ne serait pas trop pour protéger cette langue de l'autorité de deux traditions réunies, son origine et ses chefs-d'œuvre : ce sont deux lignes de défense derrière lesquelles je la trouverais plus à l'abri.

Elle est si belle, cette langue française, par sa sévérité même qui fait qu'elle ne soutient que des choses sensées, efficaces, durables ; par son honnêteté, oserais-je dire, qui la rend rebelle au charlatanisme, à la déclamation, à tout ce qui va au delà du vrai ; par sa clarté, qui nous force à tirer nos pensées du fond de nous-mêmes, et à les amener à la pleine lumière ; elle est si amie de notre liberté, dans sa rigueur même, en défendant notre raison, par laquelle seule nous sommes libres, contre les servitudes de notre imagination et de notre tempérament ! Nous l'avons, non point produite tout entière, mais reçue en grande partie de la plus grande nation de l'antiquité et transformée par le génie qui nous est propre, sans lui ôter les qualités qu'elle tient de son origine ; nous devons la rendre au genre humain, avec ce qui nous est venu de la ville éternelle et avec ce qui lui est venu de nous. Héritière d'une langue universelle, ne la laissons pas déroger de son privilège d'universalité. Le dirai-je ! c'est l'amour du français qui m'attache au latin ; et c'est, à cause de cette parenté directe des deux langues que je considère les chaires de latinité au Collège de France comme des chaires nationales.

II. — CÉSAR ; SON CARACTÈRE ; SES MÉMOIRES.

Je commencerai par les historiens et par le premier, dans l'ordre des temps, qui ait laissé un monument historique complet, César. Mon plan ne me l'eût pas indiqué que mon penchant m'eût amené vers lui.

C'est en effet par César que le latin s'est introduit dans notre pays. C'est lui qui a montré à ce pays, devenu la France, une première image de la civilisation dans le spectacle d'une armée disciplinée marchant comme un seul homme sous la conduite d'un chef de génie. Nos souvenirs des cinquante dernières années nous ont familiarisés avec la matière et avec le héros. N'avons-nous pas épuisé toutes les calamités et toutes les grandeurs de la Rome contemporaine de César ? Guerre étrangère, guerre civile, une vieille société détruite et remplacée, un essai d'empire universel, un autre César, rien n'y a manqué à la ressemblance. Nous avons notre histoire pour annoter les *Mémoires* de César.

L'étude de ces *Mémoires* offre un double intérêt : l'homme, l'intérêt du sujet.

Quel homme fut à la fois plus extraordinaire et plus séduisant ! Il ne paraît pas un moment étourdi par sa fortune, ni pressé, ni inégal. N'est-ce pas même parce qu'il n'est point impatient, qu'il fait toutes choses si à point ? Véritable héros, quand son âme s'attache à un objet, son corps ne lui est d'aucun obstacle. Ainsi ce délicat dont Sylla suspectait la tunique à la ceinture lâche, et qui relevait comme les femmes les bords de sa toge, pour n'en point gêner les franges, traversait les fleuves à la nage, marchait la tête découverte, par l'orage et la pluie, faisait cent milles en un jour, se frayait un passage à travers les neiges des Cévennes, et conduisait une armée où les pâtres se traçaient à grand-peine un sentier. Avec le inonde entier sur les bras, il n'est jamais tendu ni haletant, et, si

l'on me passe l'expression, dans les moments les plus pressants il trouve toujours du temps à perdre. Pendant que les Égyptiens le tiennent assiégé dans un quartier d'Alexandrie, il se fait enseigner l'astronomie par leurs prêtres, dans de doctes festins où il savait être plus sobre qu'Alexandre. Plusieurs fois le vieux parti républicain a eu sur lui l'avantage du temps, si décisif à la guerre ; mais César savait de ses ennemis plus que leurs desseins, il savait leurs caractères et leurs humeurs, et sa fortune fut surtout sa connaissance parfaite de ce que ses ennemis pouvaient oser.

Il aimait les lettres, non par distraction ni pour affecter tous les genres de supériorité, mais d'un amour vrai, que l'étude et la pratique avaient rendu savant et délicat. On ne lui eût pas dit, comme à l'autre César assistant à une œuvre de musique et n'y remarquant que le bruit : **Votre Majesté aime la musique qui ne l'empêche pas de s'occuper d'affaires**. César n'avait pas d'affaires quand il s'occupait de lettres.

Qui croirait qu'au plus fort de ses difficultés, entre la guerre d'Afrique, où mourut Caton, et la-seconde guerre d'Espagne, où devait mourir le fils de Pompée, il trouvait du loisir pour réfuter par écrit l'apologie que Cicéron avait faite de Caton ? Si ce n'était qu'un acte politique, je m'en étonnerais moins ; mais il y avait là mie lutte littéraire : l'art V était la véritable cause ; le sujet n'en était que le prétexte. La preuve, c'est que les deux rivaux se complimentent réciproquement. César avoue que la lecture répétée de l'ouvrage de Cicéron l'a rendu plus abondant. Cicéron, à son tour, loue César de la beauté de sa pièce, **sans flatterie**, écrit-il à Atticus, **et pourtant de façon que rien ne lui fût plus agréable à lire**¹.

La mort, même de ce grand homme a quelque chose, de touchant, par son mépris pour les avis qu'il avait reçus d'une conjuration contre sa vie. Était-ce magnanimité, et ce sentiment qui faisait dire à Danton, menacé du bourreau de Robespierre : **Il n'oserait** ? Ou n'était-ce pas plutôt indifférence et fatigue après avoir épuisé toutes les fortunes humaines ? J'inclinerais à le croire, parce que c'est une grandeur plus rare que la première. L'effort violent qu'il aura eu à faire pour sauver sa vie, le sang qu'il eût fallu répandre, ces meurtres que n'aurait pas justifiés sa légitimité de si nouvelle date, auraient pu faire ressembler à un tyran vulgaire le plus magnanime des hommes. Cette mort, arrivait d'ailleurs si à propos ! car, plus lieu-Feux que l'autre César, celui-ci mourut son œuvre achevée, et cette œuvre lui survécut. En poignardant son vainqueur, la vieille aristocratie romaine laissa sa vie dans la blessure.

Ses vices, quoique détestables, même aux yeux de la morale de son époque, n'ont pu le rendre odieux. C'est qu'on sent qu'il les dominait, et que c'étaient moins des entraînements pervers que des servitudes de son temps et de son rang dont il tirait parti en s'y laissant aller. Ainsi, il se servit de ses débauches, tantôt pour se dérober à Sylla, qui le devinait et qui voulait, en le tuant, en délivrer par avance le parti de l'ancienne république, tantôt pour se faire des partisans parmi la jeunesse licencieuse et obérée. Lui-même s'obérait pour prêter, donnant à ses créanciers hypothèque sur ses futures victoires ; mais, dans aucun genre de corruption, César n'innova. Il se servit des mœurs d'alors ; il ne les fit pas. Le seul vice où il ail surpassé ses contemporains, ce sont ses dettes, dont le chiffre épouvante ; mais une partie de l'odieux en doit être renvoyé aux prêteurs d'argent, lesquels, en prenant des gages sur son ambition,

¹ *Lettres à Atticus*, XIII, 46, 50.

l'irritaient et la dépravaient. J'admire même qu'à une époque où nulle force morale ne soutenait personne, ni le respect des vieilles formes républicaines que leur impuissance avait déshonorées, ni la religion qui n'était plus qu'un usage, ni la conscience publique que les violences avaient pervertie, il ait été meilleur que son temps, même dans ses vices.

Cruel à la guerre, il ne le fut ni autant ni aussi souvent que le droit de la guerre d'alors le lui aurait permis, et il le fut de sang-froid, par une politique qu'on fait bien de trouver mauvaise, plutôt qu'en homme passionné qui cède à la colère ou la vengeance. Cette sorte de cruauté qu'engendre le dépit ou la faiblesse, il la laissa au parti de Pompée, lequel osa menacer ses adversaires des exterminations de Sylla, sans que César y répondit par la menace des représailles de Marius.

Dans ce petit nombre d'hommes rares entre tous que compte l'histoire, et au-dessus desquels il ne s'élève aucune tête, le seul peut-être qui ait du charme, c'est César. Sa grandeur est toujours aisée et naturelle : nul effort pour paraître ; rien d'emprunté ni de théâtral ; nul air de parvenu, même au faite du pouvoir suprême, où il semble être arrivé comme de plain-pied. Il n'y a pas un héros duquel on puisse dire, comme de César, qu'il ne le fut ni trop en public, ni trop peu dans le privé. De là ce charme que ses contemporains ont senti, et que sentent encore, après dix-huit siècles, ceux qui lisent ses écrits. J'en vois l'aveu, ou plutôt j'en reconnais l'impression claire la correspondance de Cicéron, lequel se débattit plusieurs années entre la séduction du vainqueur des Gaules et les engagements de sa vie passée, n'osant pas s'interroger sévèrement là-dessus, ayant besoin des autres pour haïr César, n'ayant qu'à être de son avis pour l'aimer. Il en a fait en plusieurs endroits des éloges qui pourraient se résumer en ce mot de charme, qu'il semble n'avoir pas osé écrire.

Il faut prendre garde que cette séduction ne corrompe notre jugement. Faisons donc toutes les réserves sur les vices de ce grand homme ; mais, cette précaution prise, ne craignons pas de l'admirer. L'admiration pour les grands hommes est bienfaisante : c'est la seule chose qui nous apprenne notre mesure ; car, de même que nous ne sentons jamais mieux notre petitesse qu'en passant devant quelque édifice élevé, de même, quand, par le commerce des lettres, nous avons fréquenté quelqu'un de ces hommes qui dépassent la commune portée, nous nous diminuons dans notre propre estime, ce qui est le commencement de se connaître. Dans la vie de ces hommes qui sont appelés grands, non parce qu'ils sont parfaits, mais parce que leurs qualités l'ont emporté sur leurs défauts, ne nous attachons pas aux mauvais côtés ; ils nous donnent sur ceux que nous jugeons des avantages qui nous trompent, et, si l'admiration nous aide à nous connaître, la critique nous porte à nous estimer au delà de notre prix. Est-il sage d'ailleurs de résister à l'opinion du genre humain ? De quoi se souvient-il dans la vie des hommes supérieurs ? Des qualités, des grandes actions, du bien. Au contraire, ou il oublie le mal, ou, après l'avoir blâmé par la bouche de l'histoire, il le leur pardonne en reconnaissance de la force morale qu'il tire de leurs exemples et des impressions d'héroïsme et, de grandeur qu'il en reçoit.

III. — SUJET DES MÉMOIRES DE CÉSAR. - INTÉRÊT DE CE SUJET POUR DES LECTEURS FRANÇAIS.

Voilà quelques traits de l'homme que nous avons à étudier dans les *Mémoires* de César ; voici le sujet :

Si je regarde la guerre des Gaules, quel sujet est plus près de nous ? Nos pères ont été la matière même des victoires de César ; c'est sur le sol que nous habitons qu'ils ont résisté au double ascendant de la civilisation et du génie. Paris a été l'un des champs de bataille où les Gaulois ont lutté contre Rome. César y tint l'assemblée de la Gaule confédérée : qui sait ? peut-être sur l'emplacement des Tuileries ou du Louvre. Au nord de Paris était un vaste marais ; c'est derrière ce marais que le vieux chef des Parises, Camulogène, s'est défendu contre l'habile lieutenant de César, Labienus. Ici, à cette place où nous sommes, Labienus a eu son camp. Il y a sans doute dans cet auditoire quelques descendants de chacune des vaillantes nations qui disputèrent à l'épée de César, à la discipline romaine, à la civilisation, et toutes les forces humaines réunies, ce sol que leurs divisions livrèrent, et où leur union a formé la première nation des temps modernes.

Quoique nous soyons les vaincus, dans les *Mémoires* de César, nous pouvons nous complaire au récit de nos défaites plus glorieuses que bien des victoires. Grâce à César, tout ce qui, dans ce monde, a une connaissance des lettres latines, sait qu'il y a dix-huit siècles les Gaulois donnaient les premiers exemples de ce courage proverbial qui nous a fait appeler par nos ennemis mêmes les premiers soldats du monde. Nous trouvons, comme inhérent à ce sol qui fut celui de la France, le sentiment de l'honneur national, déjà vif et énergique avant même qu'il y eût une nation, et cet amour de la gloire, notre passion, notre patriotisme à nous, notre travers peut-être.

Il y a d'ailleurs deux causes engagées dans la lutte entre Rome et la Gaule : l'indépendance gauloise et la civilisation. L'une ne nous touche guère moins que l'autre ; car si nous nous intéressons, comme descendants des Gaulois, aux efforts et aux souffrances de la Gaule défendant son indépendance ; comme la première des nations civilisées, nous faisons des vœux pour que la civilisation triomphe. Nous sommes Gaulois contre les Romains envahissant la terre d'autrui ; nous sommes Romains contre la Gaule barbare. Que les Gaulois succombent bravement, c'est assez pour la gloire de nos origines ; mais la raison veut qu'ils succombent. Voilà ce qui fait des *Mémoires* de César sur la guerre des Gaules un livre unique : le vainqueur n'y intéresse pas moins que le vaincu.

Est-il besoin de dire quel intérêt nous offrira l'étude des *Mémoires* sur la guerre civile ? Quel plus beau sujet à n'y regarder que le héros, soit qu'on le suive au delà du Rubicon après huit années de guerre et de victoires dans les Gaules, commençant sans reprendre haleine sa campagne. contre l'univers romain, courant de l'Italie en Espagne, de la Grèce sur les rives du Nil et de la Propontide, enlevant l'empire du monde au pas de course ; aussi hardi qu'en Gaule, aussi peu surpris, par l'imprévu, sans nul air de précipitation, même dans cette rapidité prodigieuse qui le faisait arriver avant la nouvelle de sa marche ; toujours le même mélange d'audace et de prudence, de témérité et de profondeur de calcul ; mais cette fois avec le monde connu pour théâtre, l'empire pour prix du combat, et un danger plus capital que celui de périr ; soit qu'on cherche à pénétrer par quels motifs laisse toujours ses actions parler pour lui et

raconte ce qu'il a fait, rarement pourquoi il l'a fait ; si c'est raffinement, pour paraître d'autant plus qu'il se dérobe davantage, ou calcul politique, pour ne pas rendre toute réconciliation impossible, ou plutôt si ce n'est pas magnanimité naturelle, pour ne pas accabler à la fois ses ennemis du récit de leurs défaites et de l'apologie de ses victoires !

L'intérêt redouble quand, de l'étude intime de l'homme passant, à l'étude de l'événement, on recherche, dans les discrètes indications de César, les causes et les caractères des guerres civiles ; combien, dans ces grandes crises des États, au milieu des ressentiments des colères, des espérances, des illusions, de toutes les passions humaines exaltées jusqu'à la fureur, la modération est périlleuse et impuissante ; quel ascendant y a la réputation ; comme toutes les combinaisons des sociétés humaines, lois, coutumes, croyances, discipline, tout fait place à mi seul homme qui tient lieu un moment de tout. Nous aussi, nous avons souffert de la maladie qui travaillait Rome au temps de César, et c'est par ce trait de ressemblance que les *Mémoires* sur la guerre civile nous louchent de si près. Nous aussi, nous avons vu tout un ordre social disparaître, et un homme remplaçant toutes choses, lequel a disparu lui-même pour s'être cru plus fort, que ce qu'il avait Si la guerre des Gaules nous intéresse comme Français, la guerre civile nous intéresse comme fils de la révolution et de l'empire.

César, a dit M. de Chateaubriand, est l'homme le plus complet de l'histoire, parce qu'il a le triple génie du politique, du guerrier et de l'écrivain. Nous l'étudierons sous ce triple aspect.

Le politique, non dans toute la suite de sa vie : je ne fais pas un cours d'histoire ; mais dans tout ce que ses *Mémoires* en laissent voir, et qui peut en être pénétré à travers la réserve de ses récits. Je n'ai à chercher César que dans ce qu'a écrit César.

De même, toutes les parties du guerrier ne sont pas de mon sujet. Il y a un César pour les gens de guerre ; je me garderai bien d'y toucher. Le César que nous avons à étudier, c'est le guerrier dont tous les esprits cultivés ont une idée générale, où il entre plus de sentiment que de science. C'est ainsi que, sans être stratégestes, nous avons une, autre idée d'Alexandre que de César, d'Annibal que de Scipion, du grand Frédéric que du roi de Suède, de Turenne que de Condé. Rechercher les traits généraux sous lesquels apparaissent aux imaginations populaires les hommes que la guerre a rendus grands ; admirer par quelle puissance un seul homme fait mouvoir de si grands corps, et, comme parle Plutarque dans la *Vie de César*, se fait de son armée un corps dont il est l'âme ; comment ces masses, auxquelles il a permis hier le pillage et le carnage, il les rendra demain modérées et humaines ; comment il sait les retenir et les précipiter ; par quel langage il les calme ou les exalte ; s'il a eu quelque manière constante de faire la guerre, ou s'il a eu toutes celles que demandaient. le lieu, le moment, le genre de combat et d'ennemis ; quelles fautes il a faites, non de tactique, mais de conduite, et quelle part il a laissée à la fortune ; quel il s'est montré dans la victoire, et quel dans les revers ; enfin tout ce qui est de l'homme dans le guerrier ; — c'est par ces points que les hommes de guerre peuvent être jugés dans le cabinet ou du haut de la chaire du professeur ; c'est dans ces limites que nous jugerons César, en nous abstenant de tout ce qui regarde l'art de la guerre, s'il est vrai que, pour les hommes de la trempe de César, il y ait un autre art de la guerre que la discipline avec un chef de génie, en la main duquel elle est un moyen d'exécuter les plans les plus divers, les plus inattendus, les plus rebelles à toute théorie.

IV. — DES QUALITÉS LITTÉRAIRES DES MÉMOIRES DE CÉSAR.

Quant à l'écrivain, il nous appartient tout entier. C'est l'écrivain qui nous révélera le politique, quelquefois même en voulant le cacher ; c'est l'écrivain qui nous peindra le guerrier dans toutes les situations de la vie militaire. C'est dans l'écrivain que nous aurons à étudier l'éloquence, c'est-à-dire l'expression de la vérité propre à toutes les parties de l'histoire, récits, descriptions, harangues publiques, opinions dans les conseils, portraits, réflexions. Quelques-unes y sont traitées en perfection ; d'autres seulement indiquée ; nous rechercherons par quelles raisons. Les premières pourront être comparées à des modèles analogues dans nos historiens militaires, et nous aurons peut-être sujet de rapprocher César et Napoléon.

Dans cette appréciation littéraire de César ; nous avons un guide excellent : c'est Cicéron. Le jugement qu'il a porté des *Commentaires* est exquis. Il a eu, certes, quelque belle statue grecque en vue, quand il en louait la nudité, la pureté et les grâces : *Nudi enim sunt, recti, et venusti*¹. Et il ajoute : Rien n'est plus agréable qu'une brièveté correcte et qui fait voir toutes choses. Plus haut, dans le même traité, il fait dire à Atticus, parlant de la latinité de César : César est peut être de nos orateurs celui qui parle la langue latine avec le plus d'élégance ; et il ne le doit pas seulement aux habitudes domestiques : il n'est arrivé à cette admirable perfection que par des études variées et profondes, et par beaucoup de soin et d'application². Nous ne ferons que développer un si beau texte. C'est à l'éternel honneur de Cicéron que, dans l'embarras de ses relations avec César, dans l'incertitude de ses sentiments sur ce grand homme, ayant à parler de l'auteur des *Commentaires*, César vivant et régnant, il n'ait rien retenu par ressentiment, ni rien outré par flatterie, et qu'un contemporain ait jugé comme la postérité. Nous pèserons ce jugement, et en mettrons fous les termes en regard du sujet ; et nous tache cons de sentir à notre tour cette nudité pure et gracieuse, cette élégance, fruit de l'éducation domestique et de l'étude, et cette perfection de l'art qui consiste à cacher l'homme derrière le sujet, Fauteur derrière l'homme.

L'étude de qualités qui se dérobent, pour ainsi dire, n'attire pas tous les esprits, et il n'est guère ordinaire qu'on admire un style qui ne parle pas aux yeux, et un auteur qui se cache. Tel qui nous étale, dans les excès de son langage, sa vanité, ses illusions, ses exagérations, est quelquefois plus goûté du public que tel qui ne veut nous faire voir, dans une langue simple et honnête, que ce qu'il conçoit de plus pur et de plus sain dans une aine rendue libre et forte par l'étude et la réflexion. La simplicité, la brièveté lumineuse, l'élégance ne sont pas de mode de notre temps où, dans une grande abondance de talents et d'écrivains, il en est trop peu qui cherchent le secret de ces qualités dans les profondes études, dans le soin et l'application dont Atticus louait César.

Les jeunes gens surtout sont médiocrement sensibles à ces beautés, pour ainsi dire, intérieures et secrètes. Et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement : entendez les plaintes d'un habile commentateur du XVIIe siècle, Vossius, sur le peu de goût de la jeunesse de son temps pour César : Il n'est que trop vrai, dit-il, ô douleur ! que la jeunesse fréquente assez peu ce noble et divin auteur ; ou si quelques-

¹ *Brutus*, LXXIV.

² *Brutus*, LXXXII.

uns l'ont dans les mains, ils ne le lisent que pour la pureté du latin, moins sages que ces enfants qui n'aiment pas les feuilles de l'arbre jusqu'au point d'en dédaigner les fruits¹. C'est encore aujourd'hui le double sort des *Commentaires* de César : on ils sont négligés tout à fait, ou, s'ils sont lus, c'est pour la langue toute seule, et pour en louer l'élégance de la même façon que j'entends quelquefois louer l'harmonie de Racine. Comme si l'élégance dans César, et l'harmonie dans Racine, au lieu d'être des qualités distinctes et absolues, n'étaient pas l'effet général d'un style qui exprime toutes choses en perfection. S'arrêter à l'élégance dans César et à l'harmonie dans Racine, c'est non-seulement ne pas connaître ces divins auteurs, c'est ne pas- se rendre compte de l'impression qu'on en reçoit. Nous irons au delà : nous chercherons si cette impression d'élégance ne vient pas de la réunion de toutes les qualités de l'écrivain, et nous analyserons notre plaisir, afin qu'il tourne en exercice salutaire pour notre jugement.

Je sens qu'en ce qui touche l'appréciation spéciale et profonde de la latinité dans César, je ferai souvent regretter l'humaniste célèbre auquel je succède. Des études partagées, un âge qui me laisse à apprendre bien plus que je n'ai appris, me mettent bien loin de M. Burnouf. Philologue d'élite, grammairien populaire, traducteur habile, il savait l'origine, l'histoire et les acceptions de chaque mot, dans les deux langues qui ont été universelles avant la nôtre, le grec et le latin. Cet enseignement des langues anciennes, dont l'affaiblissement abaisserait notre pays, lui doit ses meilleures méthodes. De son modeste auditoire sont sortis, fortifiés et éprouvés, bon nombre d'habiles maîtres, qui l'ont eu tour à tour pour professeur dans les collées, ici pour maître de perfectionnement, ailleurs pour juge des concours où ils ont gagné le droit d'enseigner.

Loin d'être jaloux des souvenirs qu'il a laissés dans cette chaire, je me consolerais de mon insuffisance par la pensée qu'elle entretiendra quelques sentiments reconnaissants pour un homme qui a rendu tant de services aux choses qui durent. Le temps, d'ailleurs, diminuera celles de mes imperfections qui peuvent, être corrigées par l'étude et la volonté. La chaire ne doit pas moins former le professeur que l'auditoire. Vous m'y aiderez, si vous voulez bien montrer du goût, pour des études qui n'ont pas la faveur du dehors, et si vous appariez ici ce que vous serez toujours sûrs de trouver dans le professeur : cet amour du vrai et du beau qui doit être, à toutes les époques, la marque de tous les esprits bien faits et de tous les honnêtes gens.

¹ Vossius, *De histor. latin.*, I, 13.

HISTOIRE DE JULES CÉSAR¹.

Le sujet de ce livre, quoique populaire, est si étendu et si complexe, et le livre lui-même est un si grand travail, qu'on a peur de n'être pas assez préparé à le juger. Ce qui m'a donné la confiance, d'en parler ici, c'est que, si loin que je remonte dans les souvenirs de ma vie littéraire, j'ai été un curieux des choses romaines. Des travaux écrits, un enseignement de plusieurs années ont occupé, sans la rassasier, cette curiosité. L'ancienne Rouie ost un monde où j'avais assez longtemps vécu pour garder le désir d'y revenir à la suite d'un guide qui m'y fit voir les mêmes hommes et les mêmes choses de plus près, et, si je n'ose me dire un juge compétent de tout ce qui s'écrit sur ce grand sujet, je me donne du moins comme un des lecteurs les plus prévenus pour ceux qui s'y exercent, et les plus disposés à admirer ceux qui s'y distinguent.

En ce qui regarde César, il y a bien longtemps, que j'ai pris parti pour un César qui pour la grandeur a quelques traits de ressemblance avec celui que nous présente son nouvel historien. Je reprochais à Lucain, du droit que s'attribuent les critiques de gourmander même les morts, d'avoir choisi Pompée pour héros de son poème, et je restituais à César le caractère et la grandeur d'un héros d'épopée. Que j'aie pris un extrême plaisir à lire un livre qui débat de nouveau cette grande gloire, à revoir tous les personnages qui lui font cortège, Pompée, Cicéron, Crassus, Caton, reparaissant pour rendre leurs comptes devant un de leurs juges naturels ; que j'aie trouvé profit à voir mes jugements rectifiés ou confirmés, et toute chose rendue plus claire et plus vivante, et que je le dise, personne ne s'en étonnera. Et maintenant, quand il serait vrai que j'ai été heureux de voir réussir dans une œuvre si difficile, et s'y faire une gloire d'écrivain, le prince à qui je dois, comme Français, ma part dans les satisfactions publiques de mon pays, comme particulier, le rétablissement de mon foyer et la sécurité de mon travail ; quand il serait vrai que ma reconnaissance pour le prince ne me gêne pas le talent de l'écrivain, je ne ferai ni à moi ni à personne le tort de m'en défendre.

I

Avant d'aborder l'époque de César, l'auteur a esquissé, dans un premier livre, sous le titre de *Temps antérieurs à César*, une histoire de Rome depuis son origine. Il recherche et fait ressortir dans le passé, il note et caractérise tous les faits qui ont amené Rome de la royauté à la république, de la république à l'empire, et ont rendu César nécessaire... Non qu'il ait voulu faire des six premiers siècles de Rome un piédestal pour son héros ; mais il est très-vrai, et c'est à la fois l'unité et la première beauté de l'ouvrage, que, dès les

¹ A vingt années de l'écrit qui précède, dans un jugement sur l'Histoire de César, par Napoléon III, j'ai de nouveau apprécié celui que Chateaubriand a appelé le plus grand homme de l'antiquité. Je donne ici ce travail tel qu'il a paru, en 1865, dans le *Moniteur universel*. Il n'y avait pas d'apparence que je fusse tenté d'y faire aucun changement. Je me suis même ôté, pour ce travail, le droit de censure que je garde et que j'exerce sur toutes les réimpressions de mes ouvrages. Si quelques passages que j'aurais pu, dans une révision, éclaircir ou abrégé, me laissent des scrupules de goût, en revanche, je n'en ai aucun sur le fond des choses, et ce n'est pas sans quelque douceur que je me rends le témoignage de n'avoir, ni sur César, ni sur son historien, alors sur le trône, rien écrit qui ne soit resté l'expression exacte de ma pensée.

commencements de home et dans toute la suite de son histoire, aux plus beaux moments de la république comme à son déclin, on voit se dégager et devenir de plus en plus sensible la loi qui pousse les destinées romaines à finir par le gouvernement d'un seul.

Dans cette première partie, l'historien de Jules César est de l'école de Montesquieu. Il s'est nourri de cette moelle. Il ne faut donc pas s'étonner si bon nombre de faits sont expliqués de la même façon par Montesquieu et par lui. **Le moyen d'arriver à la vérité en écrivant l'histoire, dit-il, c'est de suivre les règles de la logique.** Si j'entends bien le mot, la logique est ici la nature des choses, et c'est parce que les deux historiens des choses romaines sont maîtres en la connaissance de la nature des choses, qu'ils s'accordent souvent dans l'explication des mêmes faits.

Montesquieu a de génie cette connaissance des choses ; il l'a aussi par l'étendue et la profondeur du savoir ; mais il l'a, il faut bien le dire, avec l'insuffisance de l'érudition de son temps, et avec les pièges de la spéculation. L'historien de Jules César y ajoute les lumières de son temps et de sa condition, sa part de la science générale que nous ont donnée à si grand prix nos révolutions, son expérience personnelle des hommes et de leurs mobiles. La spéculation pure a ses subtilités, ses ardeurs ; on n'y échappe pas toujours à la tentation de l'ingénieur ; c'est un faible de Montesquieu ; il fait quelquefois de son esprit son plaisir, il jouit de sa pensée. L'historien de Jules César pèse et contrôle la sienne.

Je ne parle pas de ce supplément d'instruction que fournissent aujourd'hui à l'historien des choses romaines les travaux accumulés, depuis Montesquieu, par toutes les sciences auxiliaires de l'histoire, philologie, archéologie, géographie, épigraphie. L'historien de Jules César leur a demandé tous leurs secrets. Il ne voudrait pas être loué de cet avantage ; qu'il soit loué pourtant, sinon d'avoir pu tout ce qu'il a fait, du moins de l'avoir voulu.

De cette information plus complète sur les choses que Montesquieu et l'historien de Jules César expliquent de la même manière, il résulte un degré de précision de plus dans l'explication dernière. On parlait dans ma jeunesse d'un de nos savants les plus illustres qui s'était donné la tâche de recommencer les expériences de ses prédécesseurs pour en confirmer l'exactitude, et pour y croire tout ensemble sur la foi des inventeurs et sur la foi de son propre contrôle. C'est par un travail du même genre que l'historien de Jules César s'approprie tout ce qu'il confirme de Montesquieu. C'est du Montesquieu vérifié.

Quelquefois il l'amende. Par exemple, Montesquieu, parlant de Sylla, qui, le premier des généraux romains, entra dans Rome à main armée : **Sylla, dit-il, enseigna aux généraux romains à violer l'asile de la liberté.** La phrase est belle ; mais n'est-ce pas là une de ces fleurs que Montesquieu reproche à Tite-Live de **jeter sur les énormes colosses de l'antiquité** ? Car, qu'y a-t-il de moins vrai de la Rome où, depuis quarante ans, les votes des lois étaient des guerres civiles, et le lieu des comices un champ de bataille ; où les Gracques avaient péri, Tibérius avec trois cents des siens, Caius avec trois mille jetés en prison et étranglés ; où déjà Marius avait médité ses proscriptions, et Sylla ses représailles ? Quand Sylla entra dans Rome à main armée, il n'y avait plus de liberté à violer ; mais on s'y accoutumait peu à peu à désirer qu'il s'y établît une tyrannie assez maîtresse pour se modérer. Ce que Sylla enseigna aux Romains, l'historien de Jules César le dit avec une justesse expressive : il leur enseigna que **Rome était désormais sans défense contre l'audace d'un soldat heureux.** C'est la différence d'une vérité à un trait.

II

Voici le point où l'historien de Jules César se sépare de Montesquieu.

Montesquieu, à Rome, est un Romain de l'ancien régime. Son idéal politique est la constitution aristocratique à son beau moment, alors que le commun intérêt de la grandeur du pays tenait unis les nobles et le peuple, les uns conservant leur crédit par leurs vertus, l'autre modérant ses prétentions par son bon sens. Il s'est fait une première image du sénat, *se défendant par sa sagesse, sa justice, et l'amour qu'il inspirait pour la patrie*. Le jour où cette image s'altère, où il faut bien reconnaître que ce grand sénat n'est plus qu'une oligarchie sans vertus, il s'attriste, il perd courage, et il prononce le mot de décadence.

Naturellement, il a peu de goût pour les chefs du parti populaire. Dans ses *Considérations*, les Gracques ne sont pas même nommés. Il détourne les yeux pour ne pas voir Marius. Les grandes qualités de César l'ont touché ; mais il parle plus volontiers de ce qu'il appelle ses vices, et, de tous ses actes, il ne loue guère que ses règlements sur les monnaies et sa loi somptuaire. Il a des expressions d'estime pour ses meurtriers, et le gouvernement de César lui paraît *un crime hors d'étal d'être puni autrement que par un assassinat*.

Ce qui montre jusqu'où va sa prévention pour les chefs du parti aristocratique, c'est que la singularité de Sylla semble l'attirer comme ferait la vraie grandeur.

Il a parlé deux fois de Sylla¹. Sévère, dans les *Considérations*, *pour les fureurs de ses succès*, mais favorable à ses lois, qu'il *juge très-propres à ôter les désordres qu'on avait vus*, il souffre, dans le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, que Sylla se vante d'avoir rétabli la liberté romaine, et il semble se rendre garant de cette bravade en ne la faisant pas réfuter par Eucrate.

Autres sont les jugements de l'historien de Jules César sur ces mêmes hommes, parce que tout autre est son idéal politique.

Il est à Rome plus libéral que républicain, et, j'osais le dire, plus humain que Romain. Son idéal politique est un gouvernement qui répare les maux que la constitution regrettée par Montesquieu a engendrés ou n'a pu prévenir. Il est artisan de tous ceux qui souffrent de l'impuissance et des excès de l'oligarchie. Il est pour les Italiens contre le dur esprit qui leur interdit la cité ; pour les nations sujettes de Rome, contre les violences et les rapines de leurs maîtres ; il veut rendre aux campagnes les agriculteurs que la noblesse y a remplacés par ses esclaves ; il veut distribuer aux prolétaires les terres du domaine public pour en faire des agriculteurs ; il veut offrir Rome au monde. Aussi ne s'afflige-t-il que modérément des choses qui ont rapproché Rome de cet idéal, et, tout en donnant des regrets à la merveilleuse époque de son agrandissement par le patriotisme des deux partis, au moment où Montesquieu déplore une décadence, il salue une transformation.

De là sa sympathie pour les chefs du parti populaire. Mais cette sympathie est pure de partialité. S'il réhabilite les Gracques de l'omission de Montesquieu, s'il loue leurs efforts pour redresser les injustices et réformer les abus, il blâme Tibérius d'avoir été touché de la vaine popularité, et d'être *des hommes qui ne voulant qu'une réforme commencent à leur insu une révolution*. Marius est admiré comme grand capitaine et loué pour avoir été *naturellement porté au*

¹ En 1734, dans les *Considérations* ; en 1743, dans le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*.

bien et à la justice ; mais, s'il faut parler de la soif du pouvoir qui le rendit vers la fin de sa vie cruel et inexorable, l'historien sait trouver les paroles qui flétrissent. Partial pour la cause populaire, il n'a que de la justice bienveillante pour ceux qui la défendent.

III

Cette période des Gracques, de Marius et de Sylla, est une de celles où l'on attend un historien des choses romaines. Montesquieu n'y a pas touché. Est-ce la difficulté qui lui a fait peur ? Il n'y a pas d'apparence. Il était cloué d'une force de regard à pénétrer même de plus épaisses ténèbres. Est-ce qu'il a senti qu'il lui faudrait peut-être renier son idéal et abandonner une constitution qu'on était réduit désormais à violer pour la défendre ? Quoi qu'il en soit, il a -laissé la Liche à d'autres. L'historien de Jules César a traité ces temps confus avec une prédilection visible, et s'est appliqué à y mettre la lumière et la vérité. Cela se conçoit. Là est le nœud de l'histoire romaine ; là se débat et s'établit ce qu'on pourrait appeler la légitimité de César.

Rome avait mis 72 ans à se rendre maîtresse de l'Italie, 133 ans à conquérir le monde. Un si prodigieux travail l'avait épuisée. Aux vertus de la conquête succédaient les inévitables vices de la possession. De la richesse étaient nés le luxe et l'avarice. Les descendants des généraux laboureurs avaient mis la charrue de leurs pères aux mains de leurs esclaves. Le peuple des campagnes, dépossédé, avait reflué sur Rome et en avait grossi la populace. Les esclaves en nombre immense et les affranchis en nombre sans cesse croissant, formaient une nation dans la nation. L'étroite cité antique était assiégée à la fois par des forces matérielles et par des idées : par les Italiens, qui, selon les fortes expressions de l'historien de Jules César, *s'étaient fatigués de concourir à la grandeur de l'empire sans participer aux droits des citoyens* ; par des croyances philosophiques et des religions nouvelles, par des souffrances exaspérées, par des besoins qui ne souffraient pas de délai.

Dans une ville où tout était faction, même le gouvernement, qui pouvait porter remède à un mal si profond ? Les deux partis qui se disputaient le pouvoir y étaient également impuissants.

Il manquait au parti aristocratique l'esprit de sacrifice ; au parti populaire, un amour du peuple pur de toute recherche de popularité ; à tous les deux un chef de génie. Où il n'y avait ni vertus pour consentir à une transaction, ni un chef de génie pour assurer à l'une ou à l'autre cause une victoire durable, il ne restait plus aux Romains qu'à s'entre-tuer dans des guerres de place publique, que tout le monde pouvait commencer et que personne ne pouvait finir. Marius et Sylla eurent le malheur d'y être vainqueurs tour à tour ; ils y ajoutèrent les vengeances particulières et la lâcheté des meurtres après le combat : je ne veux pas d'autre preuve que ni l'un ni l'autre n'était un grand homme.

Le tableau de cette lamentable période n'est lus à faire après l'historien de Jules César. C'est un des meilleurs morceaux du livre, dans le genre, propre à l'auteur et original, de narrations rapides terminées par des considérations qui en donnent la morale. Les événements y sont expliqués par leurs vraies causes, et quelques-unes de ces causes sont rendues plus frappantes par des comparaisons tirées des temps modernes, à la façon de Montesquieu, et avec le même à-propos inattendu et concluant. Les guerres étrangères, racontées dans leurs traits principaux, sont appréciées par leur contre-coup sur l'état intérieur de

home, qui désormais ne perd pas moins aux victoires qu'aux défaites. Rien d'ailleurs dans ce récit ne sent la thèse. Les faits ne s'imposent pas comme des arguments ; ils se déroulent dans une clarté tranquille, et viennent successivement, chacun à son tour et à son heure, donner la double autorité de la vérité et de la vraisemblance à l'opinion qui fait à César l'honneur mérité d'appeler mission ce qu'il appelait sa fortune.

IV

Pour cette première partie de son livre, l'historien de Jules César n'aura pas de contradicteurs. Il en a eu, il en aura pour la seconde.

Ce n'est ni sur le savoir que se l'ont les réserves — ce livre est le dernier mot de la science historique sur César ; — ni sur le récit, où l'histoire se complète si heureusement par la biographie ; ni sur le style, dont la simplicité nerveuse est d'un si bon exemple en un temps où les écrivains prodiguent la métaphore : c'est sur le rôle même de César.

Dans la pensée de l'historien, César a une mission. Le propre d'une mission, c'est que l'homme prédestiné qui l'a reçue de la Providence agit par inspiration plutôt que par calcul. Une main cachée le conduit vers les destinées qu'il ignore. Il succède à tout ce qui se laisse mourir il hérite de tout ce qui tombe en déshérence. Il a une grande cause ; il la sert, il ne s'en sert pas. Il ne fait pas faire de fautes à ses ennemis, il profite de celles qu'ils font. Il n'attaque pas, il se défend ; il n'usurpe pas, il prend une place vacante. Son ambition — car il faut bien qu'il ait de l'ambition, puisqu'il est homme — consiste à être attentif à toutes choses, et à se tenir prêt pour sa fortune.

Je suis de ceux qui, dans la fortune de César, donnent plus de place aux calculs, et le veulent aussi grand avec plus de mélange. Il faut donc que j'accepte ma part des critiques éloquentes que son historien adresse à cette opinion.

J'ai cru César doué de la faculté de diriger les hommes et les choses à sa volonté, et de rendre chacun à son insu complice de ses profonds desseins ; je l'ai cru, et j'aurais regret à ne plus le croire.

César, dès sa jeunesse, songe au pouvoir comme à un but d'ambition commun à tous les jeunes patriciens ; né dans le parti populaire, il y songe comme à un moyen de défendre sa cause ; Sylla, qui prend ombrage de ses seize ans, l'avertit qu'il y doit songer comme à un moyen de défense personnelle. Dans cette carrière, dès le début si dangereuse, il a des compétiteurs et des adversaires. Supérieur à tous, il s'est bientôt mesuré, il s'est comparé à chacun d'eux. Il a vu ce qu'il pouvait en espérer ou en craindre. Dans la vie de lutte à laquelle il est destiné, les connaître le mène invinciblement à se servir d'eux.

Mais César n'est point pressé. Il sait attendre son moment. Il est le plus jeune, il a devant lui des consulaires : avant de les supplanter, il pense à les égaliser, et, pour les égaliser, il les aide à monter plus haut.

C'est là l'esprit de la fameuse alliance entre Pompée, Crassus et César, appelée à tort, comme le remarque l'historien de César, le *premier triumvirat*. L'œuvre n'était pas facile. Jamais alliés n'avaient eu à se pardonner plus de torts. Pompée, outre un fonds de chagrin contre tout ce qui s'élevait, et ce premier étonnement d'un aîné en puissance et en crédit qui voit tout près de l'atteindre

un plus jeune que lui, Pompée avait à oublier une, récente injure¹. Entre César et Crassus il y avait du sang versé dans les proscriptions. César était neveu de Marius, et Marius avait fait périr le père et le frère de Crassus. Entre Crassus et Pompée, il y avait la jalousie de Crassus. L'alliance inique ne l'avait point calmée, et César, après avoir rapproché ces deux hommes, eut à les tenir liés l'un à l'autre, et tous deux à lui, par les intérêts malgré les sentiments.

L'œuvre réussit : je devrais dire le chef-d'œuvre, si je regarde plus la chose que la personne ; car le jour où, recevant des secours d'elle elle avait le moins à en attendre, la cause populaire, aidée par Pompée et Crassus, n'eut plus à craindre d'autres obstacles que la tiédeur de leur concours ou leurs tardifs regrets, ce jour-là elle fut victorieuse, et son défenseur maître de Rome.

Il le fut moralement. J'ai bien de la peine à croire que, devenu, par le triumvirat, consul et gouverneur des Gaules, il n'ait pas eu l'idée de l'être en réalité. Cependant l'historien de Jules César ne veut pas qu'il y ait pensé, même au sortir du consulat, quand il partit pour prendre possession de son gouvernement. Pour lui prêter une ambition à si long terme, il faut, dit-il, supposer qu'il ait joint au don de prévoyance le don de prophétie.

Il est très-vrai qu'il ne pouvait prévoir ni la mort de Julie, ni celle de Crassus, ni le meurtre de Clodius. Mais peut-être avait-il pensé que Julie vivante n'était pas un lien indissoluble entre Pompée et lui, et que Crassus, revint-il vainqueur des Parthes, serait toujours l'homme que nous représente l'historien de Jules César, plus propre à servir d'instrument à l'élévation d'un autre qu'à s'élever au premier rang. Quant à la mort de Clodius, la prévoir eût été prescience ; mais prévoir des morts violentes de magistrats en l'état, d'anarchie où la république était tombée, et le contre-coup de ces morts dans toute l'Italie, c'était s'attendre à l'inévitable.

Je voudrais bien aussi garder l'idée que César, engagé dans la guerre des Gaules, avait dû prévoir que, durant toute cette guerre, la fortune lui serait fidèle. Un tel homme, menant contre une nation barbare une armée romaine et toute la réputation du nom romain, ne pouvait pas douter qu'il n'en vint à bout. Il avait la foi de l'homme de guerre qui a du génie. Il avait la foi du général Bonaparte montrant à ses soldats l'Italie comme une terre promise. Il eût été bien difficile, dit Montesquieu, que quelque armée qu'il eût commandée, César n'eût été vainqueur. César s'était dit cela.

Il avait d'ailleurs de bonnes raisons pour voir que les esprits, à Rome, resteraient favorables à ses desseins. Il y laissait sa cause, et cette cause était assez forte de sa propre force et de la faiblesse des pouvoirs qui se succédaient au gouvernement sans gouverner, pour s'aider toute-seule, son chef absent. Mais César n'était absent que de sa personne. Il était présent par les lois de son consulat, par ses victoires, par ses séjours aux portes de Rome, par tout ce qu'il envoyait, après chaque campagne, d'espérances et de craintes. Pourquoi, écrivait Cicéron à Quintus, lieutenant de César en Bretagne, pourquoi vous ai-je donné peu de détails sur les affaires publiques ? C'est que je sais que, petites ou grandes choses, on écrit tout à César². César savait tout, pour prévoir tout.

¹ L'intrigue de César avec la femme de Pompée, Mucia. Pompée la répudia.

² *Lettres à Quintus*, III, 1.

V

Il semble que ce rôle ne le diminue pas. La mission subsiste ; seulement elle s'accomplit par le moyen humain de l'ambition et au prix de ses faiblesses. Les temps l'ont l'ambition plus ou moins pure. Il y a des époques où elle se confond si entièrement avec la mission, qu'elle y disparaît ; il y en a d'autres où le mal est si universel, qu'il en arrive quelque chose jusqu'à la main qui le répare. Telle était l'époque de César. Ce qui fait sa gloire si grande, c'est que son ambition ne s'est pas donnée toutes les licences où l'invitaient les mœurs de son temps, et que, dans un pays qui s'attendait, chaque matin au retour des proscriptions, et qui craignait dans Pompée même un Sylla, faisant ainsi juger de ses mœurs par ses terreurs, il en soit venu, de bienfaits en bienfaits, et de pardons en pardons, jusqu'à rendre une conjuration possible, et mourir assassiné de la main de ses obligés.

Entre les deux manières dont peut s'expliquer la conduite de ce grand homme, il est beau que celle qui honore le plus son caractère moral ait pour défenseur un chef d'empire. Celui-là seul de qui viennent de telles missions sait ce qui s'y mêle de l'homme aux inspirations du prédestiné ; mais croire qu'il ne s'y mêle rien de mesquin est d'un grand cœur ; et je félicite mon temps et mon pays de voir sur le trône de France un historien qui ne souffre pas qu'il se soit fait de grandes choses par d'autres moyens que les grandes vues et les grands sentiments.

Quand un souverain se fait auteur, et qu'il écrit un livre pour ses contemporains et les témoins de son règne, il semble que l'on doive s'attendre à ce que l'auteur s'y montre plus que le souverain, et le souverain que l'homme. Dans l'*Histoire de Jules César*, ce qui se montre le plus, c'est l'homme, et ce qui se montre le moins, c'est l'auteur. Le souverain parle à son pays comme à un compagnon de fortune et à un ami. Son livre est plein de confidences qui honorent l'un et l'autre. L'exemple est rare d'un chef de gouvernement qui emploie son loisir à écrire une œuvre de savoir et de style ; il est plus rare, si même il n'est unique, d'un prince qui, en plein règne, en pleine puissance, dans un livre destiné à durer par le rang et par le talent de l'écrivain, enseignera à quel prix les pouvoirs se font aimer et obéir, se lie par ses jugements sur les pouvoirs passés, et donne des droits sur lui à toutes les idées vraies, à toutes les espérances sensées, à tous les maux réparables.

VI

Dans les éloges qu'on donne universellement au second volume de cette histoire, j'ai entendu des personnes de plain regretter ce que la composition y laisse à désirer. Ce regret m'a édifié. J'aime voir qu'on défende l'art de la composition, même contre un écrivain couronné. C'est en effet un grand art, et c'est un art français par excellence. Il n'y a là ni invention arbitraire des rhéteurs, ni routine d'école, comme se plaisent à le dire ceux que toute règle incommode : c'est une de ces convenances naturelles qui précèdent les rhétoriques et les écoles, et qui veulent qu'un livre soit composé, comme elles veulent dans la musique la justesse des accords, dans les arts plastiques la forme et les proportions. Elles n'ont pas été imposées à l'esprit humain par le génie d'un écrivain ou par le caprice d'un grand artiste : c'est l'esprit humain qui les a imposées à tous les artistes et à tous les écrivains, comme les seules voies par où l'on arrive sûrement à l'instruire et à le persuader. De ces convenances sont sortis les genres et les règles propres à chacun.

Or, la première règle de l'histoire, c'est de mettre sous les yeux du lecteur, en maint les tableaux au récit, l'ensemble de la vie d'un peuple, dans toutes ses grandes manifestations intérieures et extérieures, et de présenter les choses à la fois dans leur succession et leur liaison. Le génie de notre pays, encore plus exigeant sur ce point que les anciens, a ajouté à ces convenances de l'esprit humain des délicatesses particulières. Il a fait à l'historien une condition si expresse de l'art de composer, qu'à l'ouvrage historique où manque cette condition il semble qu'il manque la principale beauté du genre. Le *Siècle de Louis XIV*, de Voltaire, en est un exemple. Le caprice qui a séparé de l'histoire civile et politique l'histoire militaire, et des événements généraux les particularités et les anecdotes, a fait rejeter au second ordre, par de très-bons juges, un livre tout plein de beautés du premier.

Si l'on m'eût demandé, avant la publication du nouveau volume, ce que je penserais d'un plan où les faits militaires seraient racontés et discutés dans une première partie, résumés et appréciés dans une seconde, puis rapprochés synoptiquement, année par année, des événements intérieurs de Rome, j'aurais fait des objections. De même, si, avant d'avoir lu le *Siècle de Louis XIV*, on m'eût demandé ce qui vaudrait le mieux d'une succession d'histoires partielles et séparées ou d'une histoire fortement liée, faisant marcher toutes choses dans le même temps, de ce pas aisé et majestueux que réglait le grand roi, j'aurais, sans hésitation, non-seulement préféré la seconde méthode, mais critiqué la première.

La lecture m'a fait changer d'avis, et, comme il ne me reste, pour dernière impression de l'*Histoire de Jules César*, aussi bien que du *Siècle de Louis XIV*, que l'idée d'une œuvre qui remplit son *objet*, et qu'on ne recommencera pas, force m'est de reconnaître qu'il y a dans le génie de l'écrivain pénétré d'un grand sujet, qui veut nous faire voir les choses et les hommes du même œil que lui, le secret d'un art libre et personnel qui le mène plus sûrement à son but, et nous à sa suite, que l'observance superstitieuse de certaines prescriptions d'esthétique.

VII

Dans la première partie, que l'auteur a intitulée *les Campagnes*, il semble s'être proposé de rendre sensible à tous les lecteurs ce que Cicéron a dit des *Commentaires*, *qu'ils sont, comme de belles peintures placées dans un beau jour*¹.

Ce qu'il veut surtout mettre en lumière, c'est le génie d'un grand capitaine. Il y emploie toutes les sciences dont s'aide l'historien moderne pour élucider les questions d'histoire, la philologie, l'archéologie, la topographie. Par la réunion de tous ces secours et par l'usage que l'auteur en a fait, l'*Histoire de Jules César* marque le point le plus élevé qu'ait atteint de nos jours la critique historique. Où ces sciences ne fournissent pas à l'auteur les motifs de décider et laissent matière au doute, il se détermine par les raisons de bon sens, et par cette longue fréquentation de l'homme qui lui fait retrouver les pas de César là même où le temps et la main des hommes en ont effacé les vestiges.

Des savants distingués l'ont aidé dans ce grand travail, et il ne laisse pas ignorer au public ce qu'il leur doit. Je suis sûr de ne pas diminuer leur part, ou plutôt d'exprimer leur pensée, en disant qu'outre le mérite supérieur de l'exécution,

¹ *Tabulus bene pictus collocatus in bono lumine. Brutus, LXXV.*

l'historien de Jules César a eu celui d'inspirer et de diriger les recherches, de soulever les doutes féconds, d'appeler la pioche de l'archéologue là où elle pouvait heurter quelque débris historique, et non-seulement de guider, mais d'entraîner ses auxiliaires. C'est le mérite du général qui ne fait rien sans armée, mais sans lequel la meilleure armée n'est pas sûre de la victoire.

Aucun genre d'élucidation ne manque à cette partie toute utilitaire du volume. Les distances y sont mesurées, le rapport du temps aux distances évalué les heures comptées, les termes de guerre et de siège expliqués, les armes d'attaque et défense décrites, les lieux et les mouvements des armées rendus visibles par des cartes et des plans et, quand il y a lieu, par des dessins pittoresques, les noms modernes mis à côte des noms anciens.

On comprend de quel intérêt doit être pour la France d'aujourd'hui un travail qui suit à la trace les marches de César, et indique avec précision les lieux où ce qui fut la France, il y a dix-huit siècles, a été aux prises avec lui. Des souvenirs plus ou moins mêlés de fables qui nous en étaient restés, est née comme une sorte d'orgueil de localité qui a produit bon nombre de faux camps de César. Il y a eu, dans nos provinces, avant l'ère de l'érudition précise, une première archéologie qu'on pourrait appeler une archéologie césarienne. Les archéologues de clocher, aujourd'hui versés dans tant de choses, n'ont été dans l'origine que des curieux d'antiquités qui, se piquaient d'avoir trouvé quelque trace de César. Avoir été visité par César est un titre estimé très-haut, témoin tous ces mémoires de nos académies de province pour déterminer, soit un champ de bataille, soit l'emplacement d'un *oppida* gaulois ; témoin les controverses récentes sur Alise, auxquelles ne mettra peut-être pas fin le travail si péremptoire de l'historien de Jules César. Il y a, au fond de ces querelles, du patriotisme de bon aloi. La France ne se montre pas, en général, de ce qui la diminue. Elle sent qu'avoir tenu tête pendant huit ans à la puissance romaine, menée par le plus grand homme de l'antiquité, ne fait pas tort à un pays qui fut autrefois le centre et le noyau de la Gaule, et que ce doit être en effet un titre d'honneur pour une localité d'avoir arrêté, ne fût-ce qu'un seul jour, un tel conquérant.

Je viens de nommer Alise. C'est pour élucider toutes les questions qui s'y rattachent que l'historien de Jules César a déployé le plus de ressources. Qu'on imagine ce que peuvent ajouter la force d'une démonstration technique et à la vérité d'un récit des planches représentant la topographie d'Alise, l'aspect actuel du mont Auxois, les coupes des fossés du camp de César, remplacement de ses tours, les engins de défense qu'il avait inventés pour suppléer à l'infériorité du nombre. On voit les lieux : de lecteur on devient archéologue et presque juge des choses de guerre, tout au moins spectateur très-ému de ces combats où la Gaule, trop tard unie par le danger, succombe sous le génie d'un homme.

Me sera-t-il permis de dire pourquoi j'y ai pris un intérêt particulier et personnel ? Il y a vingt ans, je faisais au collège de France des leçons sur les *Commentaires* de César. En fait de documents, je n'avais que la carte de Walkenaër, le plan topographique d'Alise par Turpin de Crissé, ses notes d'une érudition si peu sûre, et peut-être quelques mots du duc de Rohan. Né sur l'extrême frontière du pays qu'occupaient les Mandubiens, et dont Alise était la cité principale, j'avais à cœur de laisser à mes auditeurs un bon souvenir de ma leçon sur le siège d'Alise. Pour m'y préparer, j'allai sur les lieux. Député d'un arrondissement limitrophe, les archéologues des deux localités avaient bien voulu m'y donner rendez-vous. Nous parcourûmes le champ de bataille. Mon César à la main, j'expliquais le texte ; tout le monde le commentait. Qu'Alise Sainte-Reine fut bien l'Alésia de

César, nul de nous n'en doutait. Nous remarquons bien quelques légères différences entre les descriptions de César et l'état présent des lieux ; mais notre patriotisme local ne se troublait pas pour si peu. En tout cas, nous étions bien sûrs d'en avoir trouvé l'explication. Parfaitement édifié, j'apportai dans ma chaire toute cette science prise sur les lieux, et, du mieux que je pus, en m'aidant de la parole pour expliquer et du geste pour décrire, je racontai le siège et tous ses incidents. Il faut bien que j'en demande pardon à ceux de mes auditeurs d'alors, s'il en est qui liront ceci. Qu'ils aillent apprendre le vrai siège dans *l'Histoire de Jules César*, et qu'en me laissant à moi seul la confusion, ils partagent avec moi le plaisir que j'ai pris à voir mes plans renversés, et, à la place de mes hérésies en topographie militaire, la vérité telle qu'elle sort du savoir et de la compétence. On ne se console de s'être ainsi trompé que par le souvenir de ce qu'on a pris de peine pour avoir raison, et surtout par le profit que tire un esprit sincère de la vérité, même quand elle le contredit.

Le récit des *Campagnes* n'était pas une petite difficulté dans une histoire de Jules César. Comment raconter après lui ses expéditions, à moins de le traduire ? Mais traduire, quoique la besogne n'en soit indigne de personne, n'est pourtant pas l'affaire d'un empereur écrivain. La pensée toute militaire de cette partie a suggéré à l'auteur la seule sorte de récit qui y convint. Il s'agit moins en effet de raconter les expéditions que de les expliquer. L'auteur abrège donc les détails qui ne servent pas à son propos, développe ceux qui y servent, garde les grandes lignes, traduit, avec la [brièveté lumineuse](#) de l'original, les passages où le meilleur des éclaircissements était de laisser la parole au grand capitaine. L'historien de Jules César n'a pas prétendu nous dispenser de le lire. Il a plutôt voulu nous aider à le lire de plus près. On sent d'ailleurs dans ces récits mêlés de discussions le talent du narrateur, sans lequel il n'y a point d'historien, et dont ce second volume nous offre un modèle achevé ; c'est le récit de la campagne de Crassus chez les Parthes.

Les amis des lettres anciennes ne seront pas les derniers apprécier le secours que reçoit, d'éclaircissements si abondants et si variés, l'explication des *Mémoires* de César. Par là ce grand travail critique historique est un service rendu à nos humbles études. J'espère, en dépit des opinions nouvelles qui veulent chasser de nos lycées l'antiquité classique, en dépit du respect humain qui la défend si mollement, j'espère que le temps n'est pas proche encore où l'on fera des études libérales, sans latin et du latin sans César. Par la simplicité du style et la pureté de la langue, les *Commentaires* sont un livre unique pour les latinistes de tous les degrés, et celui qui les a écrits à la gloire, qu'il n'avait guère prévue, d'être dans le monde moderne l'instituteur le plus populaire de la société éclairée. Mais cette simplicité et cette pureté, qui charment les esprits mûrs, échappent aux jeunes gens, surtout aux époques où ils entendent vantelles figures et glorifier la métaphore. Il est heureux qu'une explication rajeunie par la science et le talent leur rende plus intéressant un livre qu'il est si important de retenir entre leurs mains. Parmi louanges que lui vaudra *l'Histoire de Jules César*, il ne peut pas être indifférent à l'auguste père du prince impérial que, grâce à lui, nos enfants prennent désormais plus d'intérêt aux *Commentaires* de César et moins de peine au latin.

VIII

C'est au livre IV que, sous le titre d'*Évènements*, la seconde partie du volume résume-les huit campagnes des Gaules, en apprécie l'importance politique et

morale, et les rapproche synoptiquement, année par année, des événements intérieurs à Rome.

Si ce travail de rapprochement n'était pas l'œuvre sincère d'un auteur qui traite à fond son sujet, je dirais que l'art de l'apologétique n'a jamais été plus loin. Aucun arrangement n'était plus propre à faire valoir la cause et la personne de César. Il paraît et il brille, comme sur deux théâtres différents, en Gaule, par les grandes choses qu'il y accomplit ; à Rome, par le vide qu'y fait son absence.

L'effet est grand ; il n'a coûté aucun effort, ni demandé aucun artifice. Le livre ne donne à César que la place qu'il a dans l'histoire. Le propre de l'apologétique est de sentir le plaidoyer ; et quel est le plaidoyer qui n'enfle pas les choses et ne grandit pas le client ? Une conviction lentement formée, bien différente de la conviction improvisée du plaidoyer, est l'âme de ce livre, et l'historien n'a loué César que de la façon dont César voulait être loué, par ses actions.

J'ai cité le récit de la campagne et du siège d'Alise comme le morceau capital de la première partie ; le morceau où cette expédition est résumée dans la seconde, en est le digne pendant.

En quelques pages saisissantes, où les mêmes traits servent à résumer et à peindre, l'auteur apprécie cette campagne qui offre, dit-il, à l'historien la scène émouvante de peuplades jusqu'alors divisées s'unissant dans une même pensée nationale, et s'avançant pour reconquérir leur indépendance au philosophe le triomphe de la civilisation contre les efforts les mieux combinés et les plus héroïques de la barbarie ; au soldat le magnifique exemple, de ce que peuvent l'énergie et la science de la guerre chez un petit nombre en lutte avec des masses sans organisation et sans discipline. On voit successivement s'ébaucher à la hâte, sous la pression de l'extrême danger, à la voix d'un homme supérieur, cette confédération qui ne survivra pas à ses premiers revers ; le péril que fait courir à César l'union de vingt peuplades en une seule armée commandée par un jeune capitaine que César seul pourrait empêcher de devenir un grand capitaine ; l'échec du chef romain devant Gergovie ; la situation de ces six légions enfermées dans leur camp, isolées au milieu d'un pays insurgé, séparées de tout secours par des neiges et des montagnes, immobiles cependant et inébranlables, en face d'un ennemi : victorieux qui n'ose pas poursuivre sa victoire dans cette extrémité, les ressources du génie de César perçant le pays ennemi pour rejoindre, à plus de cent lieues de là sur les bords de l'Yonne, son lieutenant. Labienus, alors encore fidèle ; de son côté, et comme grandissant, à l'école d'un plus grand que lui, Vercingétorix, de l'Océan au Rhône, communiquant à tous les cœurs le feu sacré qui l'enflamme, et du mont Beuvray (près d'Autun), comme centre, faisant rayonner son action jusqu'aux extrémités de la Gaule les combats, un moment suspendus, recommençant avec un acharnement nouveau ; Vercingétorix défait, en voyant ce qui lui reste de cavaliers ; appeler au secours par toute la Gaule, et s'enfermant lui-même dans Alise, où César l'assiège, assiégé bientôt ; son tour par les 80.000 hommes qui défendent la ville, et par 250.000 hommes de l'armée de secours ; les prodiges de valeur de part et d'autre, avec l'avantage, du côté des Romains, du génie, de la discipline et de la fortune ; enfin, la lutte suprême où l'épée de César dissout la confédération et où succombe l'indépendance de la Gaule.

Dans ce morceau admirable, les raisons dont se sert l'historien pour expliquer les faits éclairent du même coup le passé et le présent. D'où est née la confédération gauloise ? De l'oppression étrangère, qui forme les nationalités bien plus que la communauté d'idées et d'intérêts. Le vaillant jeune homme qui l'a suscitée et qui

la commande, Vercingétorix, est un de ces chefs comme il ne manque jamais de s'en révéler lorsque éclate un mouvement national. S'il échoue, c'est qu'il n'est donné ni à l'homme le plus éminent de créer en un jour une armée, ni à l'insurrection populaire la plus générale de former tout à coup une nation ; c'est, en outre, que la Gaule n'a pas d'infanterie à opposer au général romain ; car l'organisation militaire reflète, toujours l'état de la société, et où il n'y a pas de peuple, il n'y a pas d'infanterie.

Ce caractère tout moderne des réflexions donne une singulière beauté au passage suivant, où l'historien tire la moralité de cette campagne fameuse, des huit années de la guerre des Gaules.

Ce siège, dit-il, si mémorable sous le point de vue militaire, l'est bien plus encore sous le point de vue historique. Au près de ce coteau, si aride aujourd'hui, du mont Auxois, se sont décidées les destinées du monde. Dans ces plaines fertiles, sur ces collines maintenant silencieuses, près de 400.000 hommes se sont entrechoqués, les uns par esprit de conquête, les autres par esprit d'indépendance ; mais aucun d'eux n'avait la conscience de l'œuvre que le destin lui faisait accomplir. La cause de la civilisation tout entière était en jeu.

La défaite de César eût arrêté pour longtemps la marche de la domination romaine, de cette domination qui, à travers des flots de sang, il est vrai, conduisait les peuples à un meilleur avenir. Les Gaulois, ivres de leurs succès, auraient appelé à leur aide tous les peuples qui cherchaient le soleil pour se créer une patrie, et tous ensemble se seraient précipités sur l'Italie. Ce foyer des lumières, destiné à éclairer les peuples, aurait été détruit avant d'avoir pu développer sa force d'expansion. foule, de son côté, eût perdu le seul chef capable d'arrêter sa décadence, de reconstituer la république, et de lui léguer, on mourant, trois siècles d'existence.

Ainsi, tout en honorant la mémoire de Vercingétorix, il ne nous est pas permis de déplorer sa défaite. Admirons l'ardent et sincère amour de ce chef gaulois pour l'indépendance de son pays ; mais n'oublions pas que c'est au triomphe des armées romaines qu'est due notre civilisation. Institutions, mœurs, langage, tout nous vient de la conquête. Aussi sommes-nous bien plus les fils des vainqueurs que ceux des vaincus, car, pendant de longues années, les premiers ont été nos maîtres pour tout ce qui élève et embellit la vie ; et lorsque enfin l'invasion des barbares vint renverser l'ancien édifice romain, elle ne put pas en détruire les bases. Ces hordes sauvages ne firent que ravager le territoire, sans pouvoir anéantir les principes de droit, de justice, de liberté, qui, profondément enracinés, survécurent par leur propre vitalité, comme ces moissons qui, momentanément foulées par les pas des soldats, se relèvent bientôt d'elles-mêmes et reprennent vie. Sur ce terrain ainsi préparé par la civilisation romaine, l'idée chrétienne put facilement s'implanter et régénérer le monde.

La victoire remportée à Alesia fut donc un de ces événements suprêmes qui décident de la destinée des peuples.

IX

Cette même année 702, tandis que César achevait d'abattre la Gaule sous les murs d'Alise, que se passait-il dans l'intérieur de Rome ?

Clodius était assassiné. Des débris des bancs du sénat, de ses tables et de ses registres, on lui dressait un bûcher dont le feu réduisait en cendres la curie

Hostilia et la basilique Porcia. La maison de son assassin, Milon, était menacée d'incendie, et Milon lui-même, chassé de la tribune par les adhérents de Clodius, échappait à grand'peine, déguisé en esclave, du milieu de ses gladiateurs massacrés pêle-mêle avec tous les citoyens ou étrangers que distinguaient la richesse de leurs vêtements ou leurs anneaux d'or.

Pompée, déclaré seul consul, faisait des lois dont il s'exceptait. Corruption pire que les violences de la place publique, et qui lui a mérité cette flétrissure de la main de Tacite : [Pompée auteur et violateur des ses lois](#)¹. Quant à la classe gouvernante, voici un trait qui peint ses mœurs. Scipion, beau-père de Pompée, et devenu son collègue au consulat, malgré le discrédit d'une accusation de brigue, outrant la sévérité pour se racheter du soupçon, avait rendu à la censure le pouvoir à peu près sans limites qu'elle exerçait dans le passé. Le moment venu d'y nommer, tel était dans le sénat le nombre des membres exposés à s'en voir chasser pour actes tombant sous la juridiction censoriale, que personne ne voulut de la place au prix des haines que devaient attirer au censeur tant d'expulsions.

Grâce à l'ordre qui, dans ce résumé, place les expéditions de l'an 702 à la suite des événements intérieurs, c'est au sortir d'émeutes sanglantes et d'hypocrisies législatives, et comme impatients de respirer un air plus pur, que nous sommes ramenés de Rome en Gaule, pour y voir s'accomplir grandes choses par de grands dévouements. Et l'effet de ce rapprochement est de nous disposer, comme à notre insu, à partager l'avis de l'historien, lorsque, dans une dernière partie en Corne de conclusion, il justifie avec éclat le coup d'audace et de génie par lequel César se rendit maître du gouvernement de son pays.

X

Si des faits, tels que les expose et les explique l'historien, il résulte :

Qu'un bouleversement était la seule issue à l'anarchie où Rome était tombée ;

Que le seul homme capable de gouverner la république ne pouvait y être assuré ni de sa liberté, ni de sa vie ;

Que la provocation la guerre civile fut le fait, non de César, mais du parti aristocratique et de son chef Pompée ;

Que César avait pour lui le droit et la majorité ;

Si, dis-je, ces choses sont prouvées, la cause de César est gagnée, et le changement qui substitua l'empire à la république prend son vrai nom de révolution nécessaire.

Est-il vrai, d'abord, qu'en l'année 704 la seule voie de salut pour Rome fût un bouleversement ? Nul doute n'est possible. Le règne de la violence n'avait pas commencé en l'année où périt Clodius ; il continuait en s'aggravant. Depuis le départ de César pour les Gaules, le Forum n'avait été qu'un champ de bataille où les compétiteurs se disputaient les magistratures avec des troupes régulières de clients ou d'esclaves en armes, et selon la forte expression de l'historien, [tout le monde avait à l'intérieur une armée, excepté la république](#).

L'année même où il quitte Rome (696), Clodius y règne ; c'est tout dire. Clodius s'attaquait à tout, même à ceux dont l'imprudence l'avait élevé, emporté à la fois

¹ *Suarumque legum auctor idem ac subversor. Annales, III, 28.*

par une turbulence naturelle et par la pire des ambitions, l'amour tic la popularité dans un patricien qui s'est fait plébéien.

L'année suivante (697), le rappel de Cicéron mettait aux prises, dans un combat en règle, les partisans de Cicéron conduits par Milon, et les gladiateurs à la solde de Clodius, resté chef de bande après avoir cessé d'être tribun. Pompée eut sa toge couverte de sang. **Les cadavres, dit Cicéron, encombrèrent le Tibre et remplirent les égouts, et il fallut laver avec des éponges le sang qui souillait le Forum.**

Les luttes continuent en 698, et, comme pour inter jusqu'à la dernière chance du retour à l'ordre, les partis réussissent à brouiller les hommes dont raccord était la seule ressource de la république, depuis que les lois n'y obligeaient plus personne. Cicéron est mis en défiance de Pompée les vieilles inimitiés de Pompée de Crassus sont réveillées. L'entrevue au quartier d'hiver de César, à Lucques, au commencement de 699, les réconcilie tous trois. Pompée et Crassus sont nommés consuls ; mais, devant leurs faisceaux impuissants, le sang coule dans les élections pour l'édilité. Pompée en reçoit les éclaboussures, et sa toge encore une fois ensanglantée est rapportée à sa jeune femme, qui de frayeur fait une fausse couche.

En 700, s'il n'y a ni émeute, ni sang versé, il a le scandale public d'un marché écrit, par lequel les candidats au consulat achetaient l'appui des consuls en exercice par la promesse de leur faire obtenir, à leur sortie de charge, les provinces qu'ils désiraient, et, dans le cas d'inexécution, à leur paver 400.000 sesterces. L'année finit sans élections. On ne trouvait déjà plus qu'un moyen d'échapper à des comices sanglants : c'était de n'en pas tenir du tout.

Il plut à Pompée qu'il y en eût l'année suivante. Il ambitionnait de les présider comme interroi ; Caton s'y opposa, et Pompée n'insista pas. On a là l'esprit de sa politique. Il n'osait pas être dictateur, et il préparait tolites choses pour la dictature.

On a vu, dans les premières pages de cette étude, ce qui se passait à Rome en l'année 702.

L'année suivante, si l'ordre règne au Forum, ce n'est pas qu'il y ait dans Rome un pouvoir capable de le maintenir ; c'est qu'il ne s'y trouve personne qui ail intérêt à le troubler.

En l'année 704 commence une sorte de siège régulier de la position de César. Toute la politique du parti gouvernant est de tâcher d'échapper à sa fortune.

Dans cette ruine de la chose publique, Caton, dit l'historien de Jules César, trouvait à blâmer tout le monde, **peut-être parce que tout le monde était blâmable**. J'oserais ôter ce mot *peut-être* et voir dans ce **tout le monde** César lui-même, trop intéressé, pour n'en être pas un peu complice, à un état de trouble auquel il pouvait seul mettre fin. Tout au moins par les amis qu'il se ménageait à Rome, et qui, sans doute, ne croyaient pas gêner ses affaires en ébranlant le gouvernement dans les mains de ses ennemis. Sans compter que, parmi ses amis, quelques-uns était notoirement à sa solde, tels que les tribuns Antoine et Curion, qui, en quittant Rome en l'année 704 pour se retirer auprès de lui, semblèrent lui apporter les lois elles-mêmes du pays, violées en leurs personnes,

et donnèrent à son entreprise le caractère d'une révolution légale¹. César avait donc travaillé de ses mains aux ruines qu'il devait réparer. J'en fais la remarque, non-seulement parce que je la crois vraie, mais par un sentiment de fierté, pour mon propre pays, sauvé, il y a soixante-sept ans, par un grand homme pur de tout le mal qui avait réduit la France à la nécessité d'être sauvée.

XI

Que dans cette Rome, où le parti dominant trop faible pour gouverner, était assez fort pour lui nuire, César, revenant de la guerre des Gaules, courût risque de la liberté et de la vie, les preuves en sont nombreuses. Il avait affaire à des ennemis qui ne rougissaient pas de promettre au chef germain, Arioviste, l'amitié du peuple romain, s'il les délivrait de César par un assassinat. Veut-on savoir ce que pensait Caton, et avec Caton tout le parti aristocratique, de ces victoires de l'année 700, qui avaient refoulé au delà du Rhin les bords germaniques ? Le peuple voulait qu'on en remerciât les dieux, Caton demandait qu'on livrât le chef romain aux barbares, le vainqueur aux vaincus. On accueillait avec joie les finesses nouvelles de ses prétendus échecs. Des consuls, se jouant de son consulat, faisaient battre de verges des colons qui tenaient de ses lois le droit de cité romaine. Une accusation capitale l'attendait à l'arrivée, s'il rentrait à Rome désarmé et en simple particulier, et déjà au dire de Suétone, on lui préparait, comme à Milon, un tribunal entouré d'hommes en armes, non pas apparemment pour le protéger contre la violence, mais pour permettre à ses juges de le condamner en sécurité.

Provoqué par tant d'inimitiés, quand tout l'invitait à attaquer pour se défendre, été le véritable instigateur de la guerre civile ?

Quelque dessein qu'on lui prête, soit qu'il n'ambitionnât un second consulat que pour y continuer, dans le cercle légal, les œuvres du premier, soit qu'il visât plus haut, la paix faisait ses affaires. A la vérité, la guerre les faisait également ; mais la guerre a des chances. Elle en avait eu pour lui dans la Gaule, contre des ennemis que Rome qualifiait de barbares ; que serait-ce dans une lutte de Romains contre Romains ? Il ne pouvait pas être partout de sa personne, et quelques-uns de ses lieutenants avaient été battus. Tout compte fait, n'ayant plus besoin de la guerre pour s'acquérir un renom milliaire, il devait préférer la paix comme lui offrant les mêmes avantages, avec les mauvaises chances de moins.

Il n'en était pas de même pour Pompée. La paix ne lui laissait que les mauvaises chances. Il ne pouvait pas vouloir de la paix.

Lorsque César lui fit proposer de quitter chacun leur commandement, si Pompée l'eût pris au mot, les voilà rentrant tous les deux dans Rome sans armée : Pompée, déconsidéré par l'impuissance de ses deux derniers consulats ; César, entouré de tout l'éclat que ses victoires avaient jeté sur le sien : l'une, forcé de prendre le lendemain la route d'Espagne où l'appelait son proconsulat, et d'abdiquer, pour ainsi dire, à l'intérieur ; l'autre s'emparant légalement de Rome,

¹ C'est une marque d'impartialité, dans la prédilection de l'historien de Jules César pour ce grand homme, non-seulement d'avoir rappelé le fait de cet achat de magistrats, mais d'avoir recherché par quels moyens César pouvait subvenir à de telles dépenses. Sa principale ressource, dit-il, était le produit de 500.000 esclaves de guerre, Gaulois, Germains ou Bretons, dont le chiffre peut être évalué à 95 millions de francs.

d'abord comme candidat au consulat, puis comme consul ; Pompée, sans appui dans le peuple, et mené par une oligarchie qui s, servait et se défiait de lui, César, aimé du peuple, et citer d'un parti qui lui obéissait. La situation de Pompée, c'était la délaite avant la guerre. L'historien de César l'a énergiquement résumée. Pompée, dit-il, était réduit à désirer la guerre civile ; César était forcé de la faire.

Comment Pompée ne l'eût-il pas voulue ? D'avance il s'y croyait vainqueur. Ne s'était-il pas vanté de n'avoir qu'à frapper du pied le sol de l'Italie pour en faire sortir des légions ? La même vanité aveuglait son parti. C'est merveille, écrivait Cicéron, que la fureur qui s'était emparée non-seulement des méchants, mais des soi-disant bons : Ils brûlaient de combattre, eu dépit de moi qui leur criais vainement qu'il n'y a rien de pire que la guerre civile¹. A ce moment, César occupait Rimini, Pesaro, Ancône, et les pompéiens venaient de quitter nome. Trois ans après, quand tout était consommé, Cicéron écrivait à Varron, un savant et un sage que le goût de l'érudition et l'amour des livres avaient préservé de ses troubles d'esprit, sinon de ses tristesses : Je ne sais en vérité ce que j'aurais à blâmer dans tout ceci, si ce n'est l'origine même des choses. Tout dépendait alors de la volonté des hommes. Vous étiez absent ; moi, j'ai vu nos amis appeler la guerre de tous leurs vœux, et César moins la désirer que ne pas la craindre².

Au reste, ils devaient vouloir la guerre, ceux qu'on vit, après l'échec de César à Dyrrachium, oublier les accidents si communs à la guerre, et, joyeux connue s'ils n'avaient à redouter aucun changement de la fortune, annoncer par lettres et par messages leur victoire à tout l'univers³. Ce sont les mêmes qui, à la veille de la bataille de Pharsale, se disputent la succession de César et les biens de ses amis, désignent les consuls pour les années suivantes, et, au lieu de s'occuper des moyens de vaincre, ne pensent qu'à ce qu'ils feront de la victoire. Ils s'en croyaient si assurés, qu'après la bataille trouva dans leur camp, dressés pour les recevoir en triomphateurs, des tables à trois lits, des buffets chargés d'argenterie, des tentes couvertes de gazon frais et décorées de montrant, disent encore les *Commentaires*, par les recherches de ce luxe frivole, combien ils doutaient peu du succès⁴. Des gens ainsi infatués n'avaient plus depuis longtemps le pouvoir d'être justes.

XII

Le droit n'était pas plus de leur côté que la justice. C'est un point que discute, en quelques pages, aussi neuves que concluantes, l'historien de Jules César. La lumière est faite désormais sur une question qui paraissait obscure même à Cicéron.

D'après l'ancienne loi, le commandement de César eût dû expirer avec l'année 704. Le sénat, où il comptait tant d'ennemis, n'avait garde d'oublier cette échéance. Dès les premiers mois de l'année, on y proposait de lui nommer un successeur. Cependant, l'année 704 finie, et la suivante commencée, César restait encore à la tête de son armée. C'est que l'usage avait été changé pour lui. S'il est vrai que l'ancienne loi le rappelait à Rome, un plébiscite, rendu sur la

¹ *Ad Div.*, XVI, 12.

² *Guerre civile*, III, 23.

³ III, 83.

⁴ *Guerre civile*, III, 83.

proposition des dix tribuns, et appuyé par Pompée et Cicéron, lui permettait de briguer le consulat quoique absent. Or, les comices consulaires devant avoir lieu au mois de juillet 705, ou bien cette permission de briguer le consulat, quoique absent, ne signifiait rien, ou elle voulait dire que, du mois de janvier au mois de juillet, c'est-à-dire dans le temps que durait légalement la brigue, César était autorisé à rester dans sa province : et comment y rester, sinon à la tête de son armée ? C'est bien ainsi que l'entendait Cicéron, lorsque, voyant César revendiquer le bénéfice du plébiscite, il écrivait à Atticus : *Accorder à César cette faculté, c'était lui accorder du même coup le droit de garder sa province et son armée. A quoi il ajoute : Il faut, ou lui tenir compte d'un privilège qui lui a été conféré par la loi, ou lui faire la guerre*¹.

On la lui faisait par des illégalités avant de la lui faire par les armes. Dès l'année 703, on enjoignait aux consuls désignés d'engager, à leur entrée en charge, la question du rappel de César : au sénat, d'en délibérer d'urgence, même les jours maudits ; aux tribuns, de ne pas user de leur droit d'intercession, sous peine d'être déclarés ennemis de la république. On violait les lois favorables à César, on n'exécutait pas les lois défavorables à Pompée. Ainsi, le sénat avant décrété le licenciement simultané des armées de César et de Pompée, les consuls refusèrent de l'exécuter, pour ne pas ôter à Pompée la sienne. Et l'un d'eux, trouvant, plus court de se passer de la loi que de la violer, alla de sa personne, sans sénatus-consulte, ni plébiscite, commander à Pompée de lever des troupes et de veiller au salut de la république

Avec le droit qui vient de la loi, César avait la force morale qui vient de la majorité. A Rome, tous les bienfaits de son premier consulat et tout ce qu'on espérait du second parlaient hautement pour lui. Hors de Rome, sa popularité était immense. On put le voir par l'accueil que lui firent les villes municipales à son premier retour de la Gaule subjuguée, par ces portes tendues de feuillage, ces arcs de triomphe, cette affluence des femmes et des enfants dans les temples, ces victimes immolées, ces tables dressées, ces riches et ces pauvres rivalisant les uns de magnificence, les autres d'empressement². À l'heure même où le sénat le déclarait ennemi public, il a, écrivait avec dépit Cicéron, *onze légions, de la cavalerie tant qu'il en voudra, la Gaule transpadane, la populace urbaine, tous les tribuns, tout ce qu'il y a de jeunesse corrompue*. Six dus auparavant, répondant à ceux qui s'opposaient à une prolongation de son commandement, Cicéron avait dit : *Ceux-là s'il en est, qui n'aiment point César, n'ont aucun intérêt à le rappeler de sa province ; car c'est le rappeler à la gloire, au triomphe, aux félicitations, au rang suprême dans le sénat, à la reconnaissance de l'ordre équestre, à l'amour du peuple*³. C'est bien de la même popularité qu'il s'agit aux deux époques ; mais, selon la disposition de Cicéron, en 697, c'était, celle d'un grand homme ; en 704, c'est celle d'un factieux.

Même la majorité du sénat n'avait pas toujours manqué à César ; témoin le double rejet, d'abord en 703, puis en 704, de la proposition de le rappeler. Il n'en faut pas conclure que cette majorité fût à lui comme le peuple de Rome et l'Italie. Il avait pour lui, à certains jours, dans le sénat, le bon sens et l'esprit politique ; il n'avait pas le fond des cœurs. Les assemblées n'ont pas de gaieté, pour les grands capitaines, et peut-être n'ont-elles pas tort. Le sénat pensait

¹ Att., VII, 7.

² Guerre des Gaules, liv. VIII, 51.

³ Discours sur les provinces consulaires, chap. XII.

moins il compta à César qu'il ne pas lui donner de griefs ; on voulait éviter de le ficher, sans le favoriser. Le fond des cœurs se montra le jour où, sur cette motion de Curion : *Pompée et César doivent-ils désarmer tous les deux ?* 370 voix contre 22 votèrent, pour l'affirmative. Mais toutes choses dès lors tournaient tellement de son côté, que tout vote qui n'était pas pour Pompée était nécessairement pour César.

Tels sont les points que traite, dans les trois derniers chapitres de ce volume, l'historien de Jules César, ou plutôt telles sont les vérités historiques qu'il démontre avec une abondance et un choix de preuves, une force de raison et une élévation de langage qui mettent de son côté tous les esprits désintéressés. L'impression qui demeure, c'est que l'acte de César s'emparant de la dictature, au lieu d'être une usurpation, est un acte de légitime défense, une réparation des lois violées en la personne des tribuns et en la sienne. Et cet acte paraît si nécessaire, qu'on partage l'énergique conviction de l'historien disant que *refuser à la société romaine en dissolution le maître qu'elle demandait, à l'Italie opprimée un défenseur de ses droits, au monde courbé sous le joug un sauveur, eût été non un acte d'abnégation, mais une désertion devant l'ennemi.*

L'entreprise de César est, dans l'antiquité, le plus mémorable exemple de ces dictatures populaires où, s'il m'est permis de citer ce que j'écrivais il y a quelques années, *soit fatigue, soit crainte de l'anarchie, un peuple se donne un chef pour sortir de l'abîme ou pour n'y point tomber. Sans doute ce chef s'est désigné par son génie et imposé par sa résolution au choix du peuple ; mais, en s'emparant de la dictature, il ne prend que ce qu'on lui offre. C'est une nation aux abois qui dépose tous ses pouvoirs aux mains d'un grand homme. Ces mains sont prêtes, il est vrai, à les recevoir ; mais elles ne reçoivent que ce que la nation y met*¹.

XIII

Sur l'acte patriotique par lequel César se rendit maître du gouvernement de son pays, je n'ai pas de peine à me ranger à l'opinion de son historien. C'est, fortifiée de raisons nouvelles, celle que je professais moi-même en 1845, dans la chaire d'éloquence latine, au Collège de France. J'ai parlé du plaisir qu'éprouve un esprit sincère à se voir redressé par un plus habile ; se voir justifié et confirmé est peut-être un plaisir encore plus délicat. On me pardonnera de n'y pas être indifférent.

Mais si, à l'égard de César, j'abonde dans le sens de son historien, et si je n'hésite pas à passer le Rubicon à sa suite, j'ose ne pas accepter tout son jugement sur Cicéron, et, vérités ou préjugés, j'essayerai d'en donner les raisons.

Il y a deux manières d'être sévère pour les personnages historiques : l'une, c'est de l'être jusqu'à l'injustice ; l'autre, c'est d'avoir trop raison contre eux. Tel est le genre de sévérité dont l'historien de César me paraît user envers Cicéron.

Il n'est que trop vrai que Cicéron y donne matière par les contradictions de sa vie publique.

Il commence par appuyer toutes les propositions favorables à César. C'est avec son approbation qu'en 647, après la guerre des Belges, le sénat vote quinze

¹ *Nouvelles Etudes d'histoire et de littérature, Considération sur Napoléon Ier.*

jours d'actions de grâces aux dieux, cinq jours de plus que pour Marius après sa victoire sur les Cimbres et pour Pompée après la guerre de Mithridate. Quand César obtient dix lieutenants, un subside pour la solde de quatre légions, non-seulement Cicéron a opiné dans ce sens, mais il a réfuté les contradicteurs, et il a eu la main dans la rédaction des décrets. En l'année 700, alors que, de sénateur bien disposé pour César, il est devenu un de ses amis personnels, que de protestations d'amitié, que de louanges flatteuses, quelle abondance de reconnaissance pour les **procédés mémorables et vraiment divins** de César envers lui ! Quelles énumérations des qualités **éminentes et merveilleuses** du vainqueur des Gaules ! Sans compter un poème composé en son honneur et heureusement perdu, et tout ce qu'un homme d'une imagination vive peut mettre de complaisance pour lui-même à se vanter d'une amitié illustre !

Il ne manquait pas de gens qui, avant connu ses premiers sentiments pour César, soupçonnaient peut-être sa nouvelle amitié d'arrière-pensée. Avec quelle ingénuité il leur déclare que **s'opiniâtrer dans ses sentiments n'est pas d'un homme sensé ; que, pour son compte, il a lu, appris et reconnu dans les écrivains, et par l'exemple des hommes les plus sages et les plus célèbres, qu'on doit prendre des opinions conformes à la diversité des circonstances et au bien de la paix**¹ ! Entre César et lui, le lien se resserre de jour en jour par la réciprocité des services. Et, dans cet échange, celui qui reçoit le plus, c'est Cicéron. Il rebâtit sa maison avec de l'argent que lui prête César. César a des places et des gr ces pour tous ceux que lui recommande Cicéron ; et c'est peine de voir ce dernier se parer, comme d'un hommage à sa gloire, de ce crédit qui l'embarrassera quelque jour comme une faute² !

Dans le cours de la dictature, il n'accepte pas les offres de César³, mais il se laisse rechercher par ses amis. Il n'en a pas de plus proche. S'agit-il d'écrire au dictateur, il choisit, parmi tous les genres de protestations, la seule peut-être dont l'eût dispensé César, trop maître de tout désormais, et trop homme d'esprit pour ne pas comprendre la dignité et ne point pardonner la liberté des regrets. **Je n'en suis plus, dit-il, à écouter les grands qui nie conseillent de chercher dans l'opposition quelque occasion de gloire. En vain murmurent-ils à mon oreille ces paroles d'Hector :**

Je ne mourrai pas lâchement et sans gloire, mais après-quelque grand exploit dont parlera la postérité.

Laissons là les grands mots d'Homère. Je m'en tiens à cette maxime d'Euripide, c'est la bonne :

Je hais le sage qui ne sait pas l'être pour lui-même⁴.

Le froid des citations ajoute à l'inopportunité Tune déclaration qu'on ne lui demandait pas.

Vers la fin de l'année 709, César, à son retour d'Espagne, lui rend une visite dans sa villa près de Pouzzoles. On lui sert un somptueux dîner. En convive qui avait pris un vomitif le matin, nous dit Cicéron, il mange et boit avec gaieté. L'hôte et

¹ Discours pour Cn. Plancius, XXXIX.

² N'oublions pas toutefois que tout cela se passe dans le temps de l'union la plus étroite entre César et Pompée.

³ Il songea pourtant à lui demander une légation en Grèce, pour aller surveiller à Athènes l'éducation de son fils.

⁴ *Ad Fam.*, XIII, 15.

le convive font assaut de mots aimables. Pourquoi dette visite et pourquoi cette invitation ? J'ai peur que l'une n'ait pas été inopinée, et que l'autre n'ait été un peu trop pressante.

A quelque temps de là Cicéron, dans la maison même de César, dont il était l'hôte à son tour, prononçait son discours pour le roi Déjotarus, où se lit cet éloge du dictateur : Vous vous laissez facilement fléchir, César, et c'est assez qu'on vous fléchisse une fois. Nul n'a reçu de vous son pardon, qui ait senti qu'il vous restât quelque ombre d'inimitié..... Avec vous nous n'avons point connu les effets ordinaires des guerres civiles. Vous êtes le seul dont la victoire n'a coûté la vie à personne hors du champ de bataille. Rien de vulgaire ne vous sied. Votre pitié n'a pas besoin d'être sollicitée par des discours. Elle va elle-même au-devant des suppliants et des misérables.

Cependant, au mois de mars de l'année suivante, de la même plume qui venait de tracer ce bel éloge de César vivant, il écrivait de César lâchement assassiné : J'ai peur, Atticus, que ces ides de mars ne nous aient donné que la joie de la haine satisfaite. Et au même : L'arbre a été coupé, et non déraciné. Et à Cassius : Nous avons été délivrés d'un roi, non d'un règne. Nous tuons le roi, et nous respectons toutes les volontés royales¹. Et ces horribles paroles, qui contristeront à jamais tous ceux qui aiment Cicéron : Que ne m'avez-vous invité au festin des ides de mars ! répétées avec cette variante aggravante : Que j'eusse voulu être invité à ce beau festin des ides de mars !²

Je comprends qu'à voir cette suite de protestations finir par l'expression d'un regret si sauvage, un admirateur de César éprouve une de ces indignations qui disposent mal à être juste ; et quant à moi, qui ose prendre la défense de Cicéron, je ne sais, à cet endroit de sa vie, que baisser la tête.

XIV

On s'explique d'ailleurs que Cicéron ne gagne pas à être fréquenté par les hommes qui ont la charge et le génie du gouvernement. Il ne se peut guère qu'il la longue il ne porte, pas un peu la peine de ce que leur ont suscité d'embarras ou causé d'ennui, dans la personne des gens auxquels ils ont eu affaire, les défauts que l'histoire reproche à Cicéron, l'irrésolution, les amitiés douteuses, la disproportion des talents et des prétentions, la vanité enfin, ce faible sur lequel son génie a jeté une sorte d'illustration et dont sa gloire a fait un type.

Le commerce des simples lettrés lui est plus favorable. Plus ils le pratiquent, plus ils lui deviennent indulgents. Et tandis qu'aux yeux de l'homme qui commande aux autres, ses défauts prennent les proportions de difficultés de gouvernement, aux yeux du lettré qui ne cherche dans les livres que les plaisirs de l'esprit et la science générale du cœur humain, ces défauts ne sont que des faiblesses, les unes nées de sa situation, les autres accompagnement peut-être inévitable de ses grandes qualités.

Selon, qu'il a pour juge un grand politique ou un simple lettré, ces défauts prennent des noms différents ; et même dans ceux qui, pour tout le monde, ne s'appellent que d'un seul nom, le lettré cherche et croit trouver des circonstances atténuantes.

¹ *Ad Fam.*, XII, 1.

² A Trébonius, un des assassins. *Ad Fam.*, X, 28.

Je prends la vanité, par exemple. Il ne semble guère facile d'atténuer la vanité de Cicéron. Elle est proverbiale. Elle le rendait incommode, même à ses amis : combien plus à ses ennemis ! et elle exposait un si grand esprit à la moquerie, chose pire que la haine. N'était-ce que ce travers commun à tant d'hommes distingués, par lequel ils se savent moins de gré de ce qu'ils valent que de ce qu'ils croient valoir ? Regardez-y de près. La vanité de Cicéron n'est qu'une trop grande inclination à s'approuver de ce qu'il a fait de bien, et l'excès du bon témoignage que se rend une conscience honnête. Elle lui vient moins de l'idée qu'il se fait de son esprit que de l'opinion qu'il a de ses actions. Non que Cicéron ait médiocrement estimé son esprit. N'eût-il à sa charge que ce vers qui, dit-on, choquait si fort Pompée, où il met la toge au-dessus de l'épée, et l'éloquence au-dessus des lauriers militaires¹, ce serait déjà trop. Mais, cette vanité-là il ne l'a que par boutades, et il l'a si humaine, qu'elle ne le rend ni injuste, ni envieux, ni avare de louanges pour les grands talents oratoires du présent et du passé.

Sa vraie vanité, le faible à la fois et le ressort de sa vie, c'est d'être un bon citoyen. Que demande-t-il à Luccéius, dans cette lettre fameuse où il le sollicite d'écrire son histoire et, *puisqu'il a toute honte bue*, dit-il avec grâce, d'en dire un peu plus qu'il n'en pense, pour qu'il jouisse de son vivant de la petite gloire (*gloriola*) qu'il a méritée ? Est-ce l'éloge de ses talents d'orateur ou d'écrivain ? Non. Ce qu'il veut, il l'explique : c'est l'histoire de son consulat, c'est Rome sauvée de Catilina. Pardonnons-lui une faiblesse qui lui a peut-être plus servi que nuï. Dans un temps où les sages se moquaient des dieux des ancêtres, où la morale était moins une règle des mœurs qu'une spéculation d'esprit qui n'obligeait à rien, la vanité même, en l'absence d'un principe de conduite supérieure, pouvait être une lumière pour la conscience. Il semble qu'elle ait eu ce caractère chez Cicéron. Elle en eut du moins les bons effets. Tandis qu'il s'évertue à se louer, il s'engage de réputation à faire des choses louables. À force d'aimer la gloire, il s'attache plus fortement duce qui donne la vraie. Peut-être aussi, par un sentiment secret de sa faiblesse, cherchait-il jusque dans sa vanité une force contre lui-même, et, comme ceux qui, surpris par la nuit, chantent pour se rassurer, peut-être se donnait-il du courage en s'admirant.

Il est une autre faiblesse de Cicéron qui l'empêcha d'être résolument de son parti, et même, par moments, de son avis, et qui lit que, ne s'attachant à personne, il parut passer de l'un à l'autre par intérêt.

L'homme de gouvernement appellera cette faiblesse *versatilité*. Car quel autre mot, que versatile s'applique mieux à un personnage qui ne sait être ni ami ni ennemi : presque courtisan de Pompée et de César en leur présence, et sous la séduction de leurs avances, et, sitôt qu'il est, loin d'eux, leur juge plus que sévère ; qui les loue en public et médit d'eux dans le privé ; l'hôte de l'un et le convive de l'autre, et ne se donnant gué potin se reprendre ?

Le lettré regarde ce que lui rapporte cette conduite ambiguë, et, peu à peu, Cicéron lui paraît plutôt irrésolu que versatile. En effet l'idée de versatilité est inséparable de l'idée d'un intérêt présent et évaluable. L'homme versatile est ce sage de la Fontaine qui crie, selon le temps :

Vive le roi, vive la ligue !

ou ce politique qui, selon le mot anglais, retourne son habit, et qu'on voit, le lendemain de la défaite de son parti, debout au milieu du parti vainqueur.

¹ *Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ.*

L'image est-elle vraie de Cicéron ? Pompée vaincu, que tire-t-il de la victoire de César ? Il avait pensé un jour à lui demander une légation libre en Grèce, pour aller surveiller à Athènes l'éducation de son fils. Au moment d'en parler, il trouve qu'il faut attendre bien longtemps une audience de César, et il y renonce. Le temps de la dictature, c'est le temps de sa plus grande fécondité littéraire. De 708 à 710, et jusque dans les premiers mois de l'année qui vit le meurtre de César, les œuvres succèdent aux œuvres. Quand il s'interrompt de ses travaux, dont la diversité, la liberté et la grâce témoignent d'une si grande force d'âme, c'est pour solliciter de César la rentrée en grâce d'un exilé, et faire servir le crédit de civilité que lui donne le dictateur au salut de quelque vaincu des guerres civiles. Pour lui-même, s'il n'a pas la vertu de taire les offres qu'on lui fait¹, il a du moins celle de les refuser, et il prend un plaisir amer à se faire plus disgracié qu'il n'est. *Je suis mort, je suis mort il y a longtemps*, écrit-il à Atticus (mars 709) : *c'est pour cela que je cherche la solitude*².

Les esprits versatiles n'ont pas de ces tristesses généreuses ; mais c'est le mal des honnêtes gens irrésolus. Nul n'en a plus souffert que Cicéron, parce qu'aucun honnête homme ne fut plus irrésolu. Je cherche comment il eût pu ne l'être pas, ou en quoi il est si coupable de l'avoir été. Il avait contre lui jusqu'à son extrême pénétration, et ce qu'on pourrait appeler son trop de lumières ; car c'est surtout pour avoir trop bien vu qu'il a été empêché d'agir. Sauf ces mobiles mystérieux qui restent cachés même à ceux qu'ils ont fait mouvoir, et qui, découverts un jour par la philosophie de l'histoire, nous paraissent comme la trace du doigt de Dieu dans les choses humaines, je ne sais pas ce que Cicéron a ignoré ou n'a pas vu des hommes et des choses de son temps. Les défauts de ses amis comme les qualités de ses ennemis n'ont pas de témoin plus sagace. Il nous aide même à découvrir ce qui lui a échappé, et il n'y a pas jusqu'à ses préventions qui ne soient encore une sorte de lumière. Je doute qu'aucun homme ait possédé à un plus haut degré ce don de la clairvoyance, cette acuité du regard intérieur, comme lui dit Luccéius, par laquelle il pénétrait les choses les plus cachées³, et perçait des obscurités au fond desquelles il lui arriva plus d'une fois d'entrevoir, pour terme de sa vie, la mort violente. Don admirable, pourvu que les lumières soient les guides de la volonté, et que le même homme qui sait voir soit capable d'agir !

Cicéron ne fut pas cet homme-là Il est d'un parti, et la seule chose par laquelle un homme de parti est actif et consistant, il ne l'a point : il est sans esprit de parti. Il aime la gloire, il n'aime pas l'action, dont elle est le prix. Par la fatalité des temps où il a vécu, il n'y avait plus de place pour une autre sorte d'action que la guerre, et le premier parmi les hommes d'action ne pouvait être qu'un chef d'armée. Or Cicéron, en cela le moins Romain de ses contemporains, n'avait ni les talents ni l'humeur d'un homme de guerre. Il le fut un jour, dans son proconsulat de Cilicie, mais si peu, que sa vanité même ne s'y est pas laissé prendre, et qu'il eut le bon sens de ne chercher dans un commandement militaire que l'illustration des vertus civiles. Entre César et Pompée, Cicéron n'est qu'un avocat entre des gens d'épée : *inter armatos togatus*. Incapable de commander, trop illustre pour suivre, et, faute d'une épée victorieuse, n'étant même pas le troisième, que lui restait-il, qu'à osciller de Pompée à César, tour à tour attiré vers le premier par ses opinions, vers le second par ses lumières, et, après avoir

¹ Il n'est rien de désirable que César ne m'ait offert spontanément. *Ad Div.*, IV, 13.

² *Att.*, XII, 28.

³ *Propter acumen occultissima perspicuus*. *Ad Fam.*, V, 14.

travaillé à leur fortune dans la pensée qu'il les égalait en les élevant, se retirant d'eux tour à tour, avec le tort d'être infidèle, sans qu'on lui fit l'honneur de le regarder comme ennemi ?

J'ai dit, combien il eut à souffrir de cette irrésolution ; ses lettres à Atticus, de janvier à juin 707, en offrent une peinture poignante. Ceux qui sont prévenus pour une seule manière de faire ce qu'on tient pour son devoir, la manière des héros, la manière cornélienne, ont beau sujet de prendre en pitié les combats, les incertitudes, les contradictions de Cicéron, la longue angoisse de cet homme qui se relève, puis retombe, qui, à mesure que le devoir approche, essaye de ne pas le voir, le discute, le nie, en rabaisse les motifs, veut se persuader que c'est duperie ; qui établit une sorte de compte en partie double des services qu'il a rendus à Pompée et de ceux qu'il en a reçus ; qui débat sa dette, et s'efforce de croire que Pompée est son débiteur. C'est là en effet Cicéron, mais non tout Cicéron. Il y en a un autre fort différent, comme il y a une autre manière, moins héroïque, plus humaine, de faire son devoir, qui est comme une victoire lente, intermittente, avec reculades et retraites, de la conscience sur l'instinct de la conservation. Ce Cicéron-là plus à aimer qu'à admirer, qu'on plaint, qu'on ne condamne pas, qui tout à l'heure cherchait à prendre le change sur son devoir, à se le cacher, à y échapper, maintenant l'embrasse comme un refuge, sent la honte de ses incertitudes, demande à sa gloire passée, à ses livres, aux exemples des grands hommes, à sa plume, des secours et des lumières pour choisir entre l'honnête, qui est si clair, et, l'utile, qui est si obscur ; et, finalement, termine la lutte par la bonne résolution, et fait la même chose que les héros, sans le secours des forces naturelles qui, tout d'abord et d'un premier élan, portent ceux-ci aux actes héroïques.

XV

Le caractère de Cicéron offre un dernier trait, qui, selon le point de vue où l'on se place, peut s'appeler de deux mots également justes. C'est son attitude devant le danger.

L'homme de gouvernement n'hésitera pas à qualifier de pusillanimité la défaillance du grand orateur, le jour où, défendant Milon devant un tribunal que Pompée avait fait entourer de gens armés, il se trouble, s'embarrasse, et, faute du courage de l'avocat, perd le procès de son client. Le même mot ne paraîtra pas trop sévère pour caractériser, soit le coup de main clandestin de Cicéron, profitant de l'absence de Clodius pour aller en force au Capitole briser les tables où étaient gravés les actes de ce tribun ; soit, après le passage du Rubicon, quand le sénat distribue les postes de défense entre les divers proconsulaires, le choix que fait l'ancien proconsul de Cilicie des côtes de Naples comme le point le plus éloigné de César, et le plus rapproché de la mer par où l'on pouvait lui échapper.

Cependant, même dans ces actes, où l'homme de gouvernement est si en droit de trouver Cicéron pusillanime, la prévention du lettré ne le trouvera que timide. Si, dans la défense de Milon, sa parole hésite, ce n'est pas seulement qu'il s'effraye de la nouveauté d'un tribunal jugeant sous la protection du glaive, c'est qu'il a sujet de douter que la protection lui soit plus amie que l'émeute. Quand il va mettre en pièces les registres du tribunat de Clodius, celui-ci n'est pas mort, il n'est qu'absent. Il revient en effet, il se plaint, on devine de quel ton, et Cicéron lui répond qu'il a cassé ses actes comme contraires aux lois qui interdisent le tribunat aux patriciens ; et s'il a été timide en faisant le coup en l'absence de

Clodius, il est courageux en maintenant l'acte, Clodius présent¹. Enfin, sur ce choix des côtes de Naples, pourquoi ne croirais-je pas ce qu'il en dit à son secrétaire si chèrement aimé, Tiron, que, s'il s'est fait attribuer le poste de la Campanie, c'est comme le moins important et celui d'où ses lettres et ses exhortations peuvent avoir le plus d'effet sur César² ? Vaut-il mieux croire qu'il cherche à faire illusion à son secrétaire sur sa pusillanimité ?

Il n'y a pas de pusillanimité, il n'y a même plus de timidité, dans son départ pour la Grèce, après que César, revenant de Brindes à Rome, l'eut sollicité de sa personne de rester en Italie, et quoique aux yeux d'un tel solliciteur une prière refusée pût paraître un acte d'hostilité. Et lorsque, deux ans plus tard, demandant à César la grâce de Ligarius, il lui disait : *La guerre était commencée, César, elle était presque terminée, lorsque, par un libre mouvement de ma volonté, je suis allé me joindre à ceux qui étaient armés contre vous* ; ces belles paroles sont d'un homme qui n'avait pas à se souvenir d'avoir eu peur, ni qui risquât d'être contredit. La preuve qu'il n'était pas pusillanime, c'est qu'il ne le parut point, même après ses longues hésitations, à ceux qu'il était allé rejoindre. Témoin Caton, qui, le voyant arriver au camp de Pompée, lui dit qu'il eût mieux fait de rester en Italie et de s'y accommoder aux événements ; que là il eût été plus utile à sa patrie et à ses amis, et que c'était sans raison qu'il se faisait l'ennemi de César et le compagnon des périls de Pompée³.

Je ne parle pas de ce qui fut l'acte le plus courageux de sa vie, sa mort. Je ne fais pas l'apologie de Cicéron ; je crois d'ailleurs que, dans des luttes suprêmes comme celle où il fut engagé, et où la mort violente est suspendue sur la tête de tous les combattants, il peut y avoir un genre de courage plus rare et plus méritoire à défendre sa vie qu'à la livrer, comme la victime du sacrifice, au fer d'un meurtrier politique !

XVI

Pour le lettré qui ne prend point parti dans ces luttes, et qui se plaît indistinctement au commerce de tous ces grands personnages, comme à autant de types illustres de la nature humaine, une chose recommande particulièrement la mémoire de Cicéron : c'est par lui que nous connaissons les plus beaux côtés de César. Parmi les historiens qui ont parlé de ce grand homme, les uns, comme Salluste, ne nous en ont pas dit tout ce qu'ils en savaient. D'autres, comme Velléius Paterculus, par la façon dont ils ont cru le glorifier, n'ont fait que se rabaisser eux-mêmes ; ou, comme Suétone, l'accrochent au goût des curieux de scandale et lui ôtent l'auréole. Ses grandes qualités n'ont pas eu de juge plus intelligent, de spectateur plus touché que Cicéron.

Par qui, sinon par Cicéron, avons-nous su, dès le collège, et pour ne l'oublier jamais, qu'à défaut de ses fleuves et de ses montagnes, l'Italie pouvait avoir pour barrières les victoires de César dans les Gaules⁴ ; que, sous son administration, les peuples alliés étaient pleinement et véritablement libres⁵, qu'il était doux et avait horreur du sang⁶ ; qu'il goûtait singulièrement les esprits

¹ Plutarque, *Vie de Cicéron*, chap. xxxiv.

² *Ad Fam.*, XVI, 12.

³ Plutarque, *Vie de Cicéron*, chap. xxxviii.

⁴ *In Pison.*, xxv.

⁵ *In Pison.*, lix.

⁶ *Pro Sextio*, lxiii.

distingués¹ ; qu'il portait dans les compétitions civiles, avec une noblesse hors de pair, l'amour de la gloire et une grande âme² ? Otez Cicéron, et voilà l'occasion manquée pour César de montrer à quel point il était sensible à l'éloquence, et combien il dut goûter le plaisir de pardonner le jour où, entendant le grand orateur, qui l'intercéda pour Ligarius, on le vit, à un magnifique passage sur la bataille de Pharsale, se troubler, changer de couleur et laisser tomber de ses mains tremblantes les papiers qui condamnaient Ligarius !

Aux grands traits de caractère de César s'ajoutait un trait particulier, le plus humain de tous et le moins romain : il avait du charme. On le croit sans peine d'un écrivain qui a tant de goût. Et quel goût ! Cicéron lui-même ne l'eut pas si fin. C'est à la fois un don de nature dans l'homme de génie, et un fruit de l'éducation dans le patricien. L'*excellens nobilitas* du descendant de Vénus y est pour moitié. Ce qu'un tel goût est à l'esprit, le charme l'est au caractère, et il n'est pas surprenant que les deux dons se soient rencontrés chez le même homme. Mais, si nous le savons, c'est grâce à Cicéron, qui, plus qu'aucun autre de ses contemporains, a senti le charme de César, et qui seul en a parlé. Il a trouvé, pour le caractériser, un mot exquis, nouveau d'acception, comme le fut, au temps de Racine, le mot de *charmes*, le jour où ce grand poète le mit hardiment dans la bouche de Roxane parlant de Bajazet ; c'est *suavis*. Il le répète en plusieurs endroits. Il se plaît au mot, parce qu'il a été pris par la chose. Ainsi s'achève, sous sa plume délicate, le portrait de César. Ce visage fin, sévère et fatigué que nous représente la statuaire, Cicéron y a mis la grâce.

Cc mérite d'avoir si bien peint César, tout en le craignant, et senti le charme de l'homme, peut-être sans l'aimer, cette impartialité naïve de l'observateur et du peintre dans le trouble presque continu des préventions contradictoires de l'ami ou de l'adversaire politique, n'a pas peu contribué à me faire aimer Cicéron. Si c'est une erreur de jugement, je n'ai pas peur qu'elle me fasse-tort aux yeux de l'historien qui vient de justifier-avec tant d'éclat l'admiration du monde pour Jules César. Tout en distinguant les génies, les œuvres et les causes, toujours placé l'un près de l'autre, dans la région sereine des choses de l'esprit, ces deux hommes, la gloire de leur temps et l'honneur de la nature humaine ; et je demande à l'historien de Jules César de mettre la mémoire de Cicéron sous la protection de ces belles paroles, par lesquelles débute le livre IV : *Des écrivains que la gloire irrite se plaisent la rabaisser. Ils semblent vouloir infirmer le jugement des siècles passés. Nous préférons le confirmer en disant pourquoi la renommée de certains hommes a rempli le monde.* Ce que l'historien dit si bien au profit de César, tous les amis de l'antiquité et de la vérité le tiendront pour dit au profit de César et de Cicéron.

XVII

Sauf ces réserves sur Cicéron, je suis, pour tout le reste, du même avis que l'auteur de *l'Histoire de César*, et je lui fais hommage de cet accord comme de la seule façon dont je puisse le louer. Je ne sais rien de mieux à dire d'un livre sinon qu'il m'a donné constamment le plaisir

voir éclairci tout ce que j'avais soupçonné, exprimé tout ce que j'avais pensé. Je hasardais un jour devant M. de Chateaubriand cette définition de l'écrivain de

¹ *Ad Fam.*, VI, 6.

² *In Valicinium*, VI-XV.

génie : C'est, disais-je, celui qui dit ce que tout le monde pense. M. de Chateaubriand voulut bien ne pas trouver ma définition mauvaise.

L'*Histoire de Jules César* n'a pas besoin qu'on rappelle parmi quelles préoccupations et dans les loisirs de quelle vie elle a été composée. On n'a que faire de la recommander de la grandeur des travaux dont elle a été la noble distraction. C'est le livre d'un auteur qui veut être jugé pour ce que vaut son œuvre, et si l'autorité pratique de certaines maximes de gouvernement, la hauteur habituelle des points de vue, quelques confidences échappées d'un cœur trop plein, ne trahissaient la plume d'oie il est sorti, l'auteur ferait oublier le souverain. Pour mon compte, je l'ai lu en lettré, comme l'ouvrage d'un des premiers parmi mes pairs, et c'est en lettré que je l'admire pour le lustre qu'il a jeté sur la littérature de mon temps et de mon pays.

Comme œuvre d'érudition, aucun livre ne répond mieux à toutes les conditions de la critique historique. Il est tout entier pris aux sources. Rien n'y est de seconde main. Rien non plus n'y est, de trop : bon exemple donné aux érudits, qui profitent parfois du devoir d'être complets pour se permettre d'être longs. Ce livre si savant est en même temps une œuvre d'art par la proportion, l'intérêt, par ce genre d'agrément sévères et cette marche dramatique que nous voulons même d'une œuvre de raisonnement, et dont aucune matière ne dispense l'écrivain qui veut se faire lire. Prévenu, comme je le suis, pour les modèles sévères, on trouvera tout simple que j'aie goûté particulièrement, pour l'autorité qu'en reçoivent nos vieilles règles, la simplicité nerveuse de ce style, une absence de recherche qui est moins d'un écrivain qui la dédaigne que d'un penseur qui l'ignore, enfin cette langue des bons auteurs où les images ne sont que le dernier degré de la propriété et de la justesse.

Vu du côté de la politique, c'est un livre plein de leçons pour les gouvernements qui veulent vivre. Il leur apprend, par le détail approfondi et le tableau expressif des causes qui minaient le gouvernement aristocratique à Rome, qu'il faut ne pas s'entêter ni s'opiniâtrer, savoir se défier des traditions les plus respectables le jour où elles s'incorporent dans des abus ; garder ce qui en est vivant, et rompre avec ce qui en est caduc ; voir de loin à l'horizon les intérêts nouveaux, et, le moment venu, leur faire leur place au soleil ; se convaincre enfin qu'au milieu des idées qui changent, des mœurs qui se renouvellent, des souffrances et des espérances qui travaillent les sociétés humaines, un gouvernement est tenu de ne pas vieillir. Chose très-remarquable, ce livre, qui semble une apologie de César, est peut-être le livre qui indique avec le plus de sincérité et de précision ce qu'il eût fallu faire pour rendre sa dictature inutile, et pour renfermer sa grandeur dans le cercle légal de la constitution de son pays. C'est là le cachet d'impartialité supérieure dont *Histoire de Jules César* est marquée. S'il s'y trouve des paroles d'admiration passionnée pour les hommes, grands entre tous, auxquels la Providence confère la tutelle des sociétés que de mauvais gouvernements ont menées aux abîmes, toute la partie politique n'est qu'un long enseignement des moyens de ne pas rendre cette tutelle nécessaire. Ni révolution, ni dictature, mais l'étude continuelle et la pratique résolue du vrai progrès, parmi les impatiences qu'excite, et les séductions qu'exerce le faux progrès : tel est l'esprit de ce bel ouvrage, et c'est par là qu'il prend une des premières places à côté de ce qui s'est écrit de durable sur les choses romaines pour l'enseignement du monde moderne.

SALLUSTE.

SOMMAIRE. — I. - Différences particulières entre César et Salluste, quant à la condition de l'historien et au sujet. — II. - Différences dans l'exécution. — III. - Salluste est le premier historien de profession chez les Latins. — IV. - De la vie et du caractère de Salluste. — V. - Que les plus grands écrivains sont les plus honnêtes gens.

En quittant César pour Salluste, on passe de la forme la plus simple de l'histoire à sa forme la plus compliquée, des mémoires à l'histoire proprement dite.

Les ouvrages historiques sont de trois sortes, par rapporté la condition de l'historien :

Ou bien l'historien a joué un rôle dans les événements qu'il raconte, et, ce qu'il y a fait, il l'écrit ;

Ou bien il n'y a figuré que comme témoin, et ce sont ses impressions qu'il exprime plutôt que ses actions qu'il raconte ;

Ou bien enfin ces événements se sont accomplis avant qu'il fût, né, et c'est en s'y transportant par l'imagination qu'il s'en fait le témoin et qu'il en reçoit des impressions qui se gravent dans ses récits.

Par un privilège qui n'a été donné à aucune nation, Rome a possédé de grands écrivains dans ces trois conditions, de grands modèles dans ces trois sortes d'histoire. Car, quel plus grand acteur que César dans les événements qu'il raconte ! Quel témoin plus intelligent que Salluste, plus passionné que Tacite, dans la partie de leurs écrits où ils ont retracé des événements contemporains : Salluste, la conjuration de Catilina ; Tacite, ces règnes dont il n'a reçu, dit-il, ni injure ni bienfait ! Quel auteur plus ému de la grandeur du passé romain, plus présent à ces sept siècles employés à conquérir le monde et à fonder un gouvernement libre, quel plus fidèle témoin des temps où il n'a pas vécu, que Tite-Livie !

C'est trop peu dire ; chacun de ces grands historiens a réuni deux conditions et excellé dans deux genres. César, racontant le désastre de Curion en Afrique sur le rapport de quelque officier échappé au glaive des Numides, n'y assiste pas moins, par la force de ses impressions, qu'aux événements mêmes auxquels il est présent, et qu'il dirige ou suscite quelquefois de sa personne. Salluste, écrivant l'histoire de Jugurtha, se transporte au milieu d'événements antérieurs de plus de vingt années à l'époque de sa naissance, et il en est tout aussi témoin que de la conjuration de Catilina, qu'il vit éclater à vingt-trois ans. Tacite, né l'année même où Néron montait sur le trône, afin que le châtement naquît le même jour que le crime, Tacite, presque témoin du règne de ce prince, presque acteur dans les règnes contemporains depuis Galba jusqu'à Vespasien, ne respire pas moins péniblement sous le règne de Tibère, mort dix-sept ans avant sa

naissance, que sous celui de Domitien, dont il fut le contemporain et dont il eut à recevoir des honneurs qu'il a confessés presque comme une faute¹.

Nous avons apprécié le premier, celui que Tacite appelle *summus auctorum*, le plus grand des auteurs, peut-être parce qu'aucun auteur ne l'a été moins. L'ordre des temps nous conduit au second, à Salluste, lequel écrivit son ouvrage entre les *Mémoires* de César et l'*Histoire* de Tite-Live.

I. — DIFFÉRENCES PARTICULIÈRES ENTRE CÉSAR ET SALLUSTE, QUANT À LA CONDITION DE L'HISTORIEN ET AU SUJET.

C'est une étude toute nouvelle. Entre César et Salluste tout est différent, condition des écrivains, sujet, méthode, langue. Mais, par une admirable propriété de l'esprit humain, autant que par le privilège du genre historique, ce sont deux formes diverses de la même perfection.

César raconte ce qu'il a fait. Voilà une première différence entre Salluste et lui. L'auteur des *Mémoires* en est le héros. Vous savez quel héros, et avec quel art merveilleux il laisse à ses actes à raconter sa gloire. Mais pourquoi parler d'art ? pourquoi supposer ce raffinement de complaisance pour lui-même ? César faisait les grandes choses, non par des efforts dont la conscience chatouillait son orgueil, mais naturellement et parce que le grand était à la portée de sa main. Pourquoi s'en serait-il prévalu ? Il n'en avait pas plus d'étonnement que le commun des hommes n'en a de ses actions journalières, et sa grandeur était si soutenue et si semblable à elle-même à tous les moments ; que, n'y ayant aucun intervalle où il fût au-dessous de lui-même, il ne pouvait pas songer à se faire valoir parce qu'il n'avait pas d'occasion de se comparer.

J'admire d'autant plus cette simplicité qu'écrivant ses *Mémoires* pour se rendre à la fois aimable et redoutable aux Romains, il pouvait être tenté de leur montrer dans sa fortune la part de sa volonté et de leur faire pour ainsi dire les honneurs de sa gloire. Non qu'il ait négligé les séductions ; mais il n'usa que de celles qui lui étaient naturelles, et il en recueillit les fruits, non comme un ambitieux charmé d'avoir pris la multitude à quelque appât grossier, mais comme l'effet prévu d'une cause naturelle. Sa modestie fut une de ses séductions. C'est une grâce commune aux deux plus grandes choses de ce monde, le génie et la vertu. J'allais dire, c'en est le cachet le plus certain ; car le génie, comme la vertu, n'est que le plus grand naturel, et le besoin de se faire valoir ou de se rendre témoignage devant les autres est le contraire même du naturel, par ce qui s'y mêle de servitude et d'imitation.

Mais cette réserve même ajoute à sa grandeur. Car, quelque modestie qu'il mette à garder le secret de ses résolutions et de ses ressources, quand on le voit, dans la guerre des Gaules, pousser devant lui ces masses belliqueuses, tracer les routes de la province romaine sur ce territoire habité par trente nations, détourner les fleuves, franchir en hiver des montagnes à travers la neige, et, par un même travail, assiéger une armée de quatre-vingt mille hommes, tandis qu'il se protège contre une armée extérieure de quatre cent

¹ *Dignitatem nostram... a Domitiano longius provectam non abnuerim.* (*Histoires*, liv. I, chap. 1.)

soixante mille, on est plus près de soupçonner de merveilleux cette histoire que de ne pas trouver assez grand celui qui l'accomplit.

Ce ne sont d'ailleurs que des faits de guerre que raconte César. Ses descriptions sont purement topographiques ; et s'il entre dans quelques détails sur les mœurs des nations qu'il combat, il se borne à ce qu'il en a dû savoir avant de s'engager dans leur pays. Les passions qu'il peint, à grands traits d'ailleurs, non avec le détail de l'historien moraliste, sont les passions nées de l'état de guerre. Il s'agit des mobiles qui entraînent les armées : ici, l'ardeur de la conquête ; là, l'amour de l'indépendance ; ici, la force invincible de la discipline ; là, l'élan désordonné de masses tiraillées entre des chefs rivaux ; les malheurs attachés à la témérité ; les défiances du soldat, les paniques ; les effets si contraires de l'emportement et de la patience ; enfin tout ce qui touche au moral de ces grands corps. Plus de place est donnée au technique de la guerre, ce qui ne signifie pas un corps de règles auxquelles César est enchaîné, mais plutôt les innombrables ressources que lui fournissait son génie actif et fécond, et dont son exemple a fait des règles. Voilà pourquoi les *Commentaires* de César sont plus un livre pour les gens de guerre, et les *Histoires* de Salluste plus un objet d'étude civile, si je puis parler ainsi ; quoiqu'il ne faille qu'un peu d'attention pour reconnaître dans les *Commentaires*, touché de la main la plus ferme et la plus exercée, tout ce qui peut intéresser dans une histoire générale.

II. — DIFFÉRENCES ENTRE CÉSAR ET SALLUSTE QUANT À L'EXÉCUTION.

César n'a pas tracé de caractères. Il ne traite pas ses adversaires autrement que lui. C'est à leurs actes à les peindre. Il nous les laisse caractériser par ce qu'ils ont fait. En donner des portraits étudiés, à la façon de Salluste et de Tacite, si grands peintres de caractères, t'eût été un moyen de se faire valoir par comparaison : il l'a dédaigné ; ou une tentation d'être partial : et il tenait à ce qu'on le crût. Il n'a pas fait d'exception même pour Vercingétorix, ce jeune chef auvergnat, qui réunit sous son drapeau les trente peuples de la Gaule, et qui eut la gloire de battre César. Quelques mots sur son lige, son rang et son crédit, c'est tout ce qu'en disent les *Commentaires*. *Summæ potentiae adolescens*, c'était un jeune homme très-puissant dans son pays. Mais l'impartialité du mot *adolescens* ajoute au merveilleux des efforts de ce jeune homme, que dis-je ? de cet enfant, à qui la Gaule avait confié sa délivrance. Le portrait se fait et s'achève par les actions mêmes de Vercingétorix, et chaque succès comme chaque revers ajoute un trait à cette physionomie si énergique et si noble. A sa fermeté, quelquefois cruelle, à sa patience et à son élan tout ensemble, à la vivacité de ces courtes harangues qui lui ramenaient la Gaule refroidie et rendue défiante par les échecs, on reconnaît un des ancêtres de ces, jeunes généraux de la fin du dernier siècle que la présence de l'étranger faisait, au sortir des bancs, hommes de guerre et hommes d'État.

César n'est pas moins réservé sur Pompée que sur Vercingétorix. C'est aussi par ses actions que se peint le chef de l'aristocratie romaine. Dans le récit de sa fuite à Brindes, se trahit l'indécision de caractère qui lui fit traverser tous les partis sans se fixer à aucun. Sa défense à Dyrrachium le montre un moment général, et il doit à l'impartialité des récits de son ennemi de prouver que, cette fois du moins, tout ne fut pas du bonheur dans son succès. Toutes ses paroles, tous ses

actes, dénoncent le héros de théâtre, l'acteur à qui le parterre persuade qu'il est roi, l'homme qui ne se connaissait que par l'opinion, et qui ne se retrouvait plus quand la fortune se retirait de lui. Il est pourtant échappé à César d'en donner comme un croquis dans un trop court récit des motifs qui faisaient agir ses principaux adversaires. Quant à Pompée, dit-il, excité par les ennemis de César, et ne voulant point souffrir d'égal en puissance... *Ipse Pompeius, ab inimicis Cæsaris incitatus, et quod neminem secum dignitate exæquari volebat*¹... C'est tout l'homme en deux traits. Ses haines mêmes ne lui sont pas personnelles, voilà le premier. Le second est plus caractéristique encore. Les historiens et les poètes n'ont su que le répéter. Lucain en a fait un des plus beaux vers de ce passage où, comme inspiré par la touche de César, il esquisse César lui-même : Tous deux, dit-il, ne veulent souffrir, ni César de supérieur, ni Pompée d'égal.

*Nec quemquam jam ferre potest, Cæsarve priorem,
Pompeiusve parem* (*Pharsale*, I, vers 125.)

Pourquoi César ne veut-il pas de supérieur ? C'est parce qu'ayant des vues et un plan de gouvernement, voulant réformer à fond, et, au besoin, changer la vieille république devenue incapable de se gouverner et de gouverner le monde, il ne pouvait rien s'il n'était le maître. Pourquoi Pompée ne souffre-t-il pas d'égal ? Parce qu'il a plus de vanité que d'ambition, et qu'il veut moins le pouvoir pour réaliser des vues de gouvernement, que pour l'apparence et la réputation. On le vit dans les moments les plus difficiles, retiré à la campagne, vieux mari de jeunes épouses dont il était épris, ne faisant rien et empêchant tout ; et pourvu qu'il n'y eût personne au gouvernement, s'inquiétant peu que Rome fût gouvernée ; aimant mieux voir les choses tomber en interrègne que de les laisser prendre à d'autres ou de les prendre lui-même ; ombre d'un grand nom, comme l'appelle Lucain. Quand on enfonce dans cette pensée si simple de César, on arrive jusqu'à l'âme de Pompée. Devenir le maître, il n'osa jamais se le dire, même tout bas ; empêcher que personne l'égalât, ce fut toute sa politique : politique insensée dans une république où il n'y avait pour les hommes supérieurs que deux positions, ou l'égalité, c'est-à-dire le partagé alternatif des honneurs, ou l'usurpation. Pompée ne voulait pas de l'égalité, et n'était pas capable de l'usurpation.

Il est un autre ordre de beautés historiques dont César n'est pas moins avare que de portraits. Ce sont les réflexions ; mais leur rareté même ajoute à leur prix. On croirait y voir l'aveu qu'un certain jour sa grande âme a été remuée, et que l'ébranlement dure encore.

A Dyrrachium, une manœuvre habile de Pompée le mit dans le plus grand danger. Il fut battu, et si les pompéiens eussent poussé leur chance, il courait risque d'être détruit. Mais l'ennemi prit son avantage pour une victoire et il s'arrêta. Ce succès manqué n'en fut pas moins annoncé dans tout l'empire comme la fin de la guerre. César en fait le sujet d'une réflexion que rend sublime la modestie des mots : Ils oublièrent, dit-il, les communs accidents de la guerre, et combien souvent les plus petites causes, un soupçon mal fondé, une panique, un scrupule de religion, avaient produit les plus grands désastres ; que de fois une armée avait eu à souffrir soit de la faute d'un chef, soit de l'erreur d'un tribun. Mais, comme s'ils eussent été vainqueurs par leur courage, et qu'aucun changement de fortune ne fût possible, leurs messages et leurs lettres annonçaient à tout l'univers la victoire remportée ce jour-là. *Non denique*

¹ *De la guerre civile*, I, 4.

communes belli casus recordabantur, quam parvulæ sæpe causæ vel falsæ suspicionis vel terroris repentini vel obiectæ religionis magna detrimenta intulissent, quotiens vel ducis vitio vel culpa tribuni in exercitu esset offensum ; sed, proinde ac si virtute vicissent, neque ulla commutatio rerum posset accidere, per orbem terrarum fama ac litteris victoriam ejus diei concelebrabant.
(De la guerre civile, III, 72.)

Ailleurs, parlant de ces mêmes pompéiens, qui à la veille de la bataille de Pharsale, se disputaient ses dépouilles : Il n'était question parmi eux, dit-il, que de leurs honneurs, des récompenses qu'ils voulaient en argent, ou de leurs vengeances privées ; et ils pensaient, non aux moyens de vaincre, mais à l'usage qu'ils feraient de la victoire. *Postremo omnes, aut de honoribus suis, aut de præmiis pecuniæ, aut de persequendis inimicis agebant ; nec quibus rationibus superare possent, sed quemadmodum uti victoria deberent, cogitabant.*

Il n'y a pas d'amertume dans la première réflexion ; il n'y a pas d'indignation dans la seconde. César ne cède jamais à des sentiments si vifs : sa générosité naturelle l'empêchait d'être amer ; la corruption de son temps, et l'usage qu'il en avait fait lui-même, lui ôtaient le droit de s'indigner. En exprimant des jugements, il garde l'impartialité du récit, et peut-être cette modération des paroles ajoute-t-elle à la force de ces deux réflexions, lesquelles sont à la fois une peinture exacte du vieux parti aristocratique romain, et une lumière sur les mœurs de tous les partis. Un historien de cabinet se serait cru tenu d'assombrir ces couleurs et de railler, soit la vanité des pompéiens après l'avantage de Dyrrachium, soit leur cupidité avant Pharsale. Mais si l'émotion de son langage ne nous eût pas rendu les faits suspects, l'éclat de ses couleurs y eût trop intéressé notre imagination pour en juger sainement. La simplicité de César n'y intéresse que notre raison ; il ne veut pas nous faire haïr les choses humaines ; il tient seulement à nous avertir que les partis sont pleins d'illusions, et que les motifs qui dirigent leurs chefs ne sont pas toujours désintéressés.

Telle est la manière dont César explique les faits. La politique est pour beaucoup dans cette sobriété de réflexions. Faire des réflexions, c'est porter des jugements. Juger engage trop, surtout pour un homme qui voulait rester libre pour être plus maître. Il laisse donc aux faits à s'expliquer. S'ils sont causes ou effets, c'est à eux de le dire. Peut-être aussi, écrivant pour ses contemporains, était-il sûr d'être compris à demi-mot.

On ne trouve pas non plus dans ses *Mémoires* ce que, par un emprunt fort judicieux fait à la langue des arts, la critique littéraire appelle des tableaux. Tout tableau suppose l'art de faire valoir les lointains par les premiers plans et de disposer toutes choses pour l'effet. Les historiens de profession y donnent les plus grands soins, et le plus habile est celui qui rend vraisemblable l'ordre un peu arbitraire dans lequel il arrange des faits qu'il n'a pas vus. Dans César on ne sent pas cet art, de grand prix d'ailleurs, et où il est glorieux d'exceller. On n'y voit aucune disposition artificielle, aucun morceau réservé et de choix. Il n'y a pas de tableau, et pourtant il y a de l'effet.

C'est l'effet d'événements retracés par l'homme qui les a vus, façonnés ou dominés, et qui leur avait donné dans ses desseins l'ordre suivant lequel ils se sont produits sur le terrain. Les récits de ce qui s'est fait hors de sa présence ne sont pas moins frappants. On sent qu'il a suivi du regard, au delà des mers, ces corps d'armée qui, selon que son impulsion les soutient ou les abandonne, aident ou compromettent sa fortune ; et que, par la connaissance qu'il avait des

caractères, il a assisté en personne aux revers comme aux succès qui s'accomplissaient loin de lui.

Un des plus beaux ornements de l'histoire, telle que les anciens l'ont traitée, ce sont les harangues. Il s'agit de ces pièces d'éloquence composées, soit d'après la tradition de discours prononcés en effet, soit, à défaut de traditions, d'après la situation et les mœurs des personnages. Thucydide y a le premier excellé et a transmis aux Latins l'art de ces mensonges ingénieux qui donnent uniformément aux personnages les plus divers le tour d'esprit et le langage de l'historien qui les fait parler. À peine en trouve-t-on un exemple dans César. Mais, en revanche, ses récits sont coupés, tantôt par des discours indirects qui donnent la substance de ce qui a été dit, et nous épargnent le luxe un peu vain du travail oratoire, tantôt par de courtes harangues militaires qui, au lieu de suspendre l'action, la continuent. Tout y est vrai et nécessaire. La circonstance provoque le discours ; il faut s'expliquer : tout est prêt, le lieu de la scène, les auditeurs ; parler, à cette heure, c'est la seule façon d'agir efficacement. Dans la méthode des harangues de cabinet, l'historien semble un appariteur qui dresse froidement une tribune sur la scène, pour qu'un orateur formé par quelque Gorgias y récite un discours étudié.

Les harangues composées sur ce modèle veulent si peu être lues à la place qu'elles occupent dans le récit, qu'on en a fait des recueils détachés qui s'étudient à part, et non sans fruit ; et tel a su par cœur les harangues, qui n'avait pas lu le récit d'où elles sont tirées. On n'a pas fait un choix des discours de César, bien que le plus court soit un chef-d'œuvre ; il faut tout lire, discours et récit. Par cette force de naturel qui ne s'accommode d'aucun artifice littéraire, en même temps qu'il échappait à l'imitation de la rhétorique grecque, il indiquait aux modernes dans quelle mesure l'histoire doit mêler les discours au récit. Je doute qu'il ait imaginé aucun de ceux qu'il fait tenir à ses personnages ; mais, s'ils sont supposés, il faut avouer que la vérité elle-même n'a plus d'avantages sur la vraisemblance.

C'est ainsi que César a employé dans ses *Mémoires* les principales parties de l'histoire, tableaux, peintures de caractères, réflexions, harangues. Ces parties ne sont pas des inventions de rhéteur ; ce sont les membres d'un corps : point d'histoire parfaite qui ne soit le théâtre complet de la vie humaine ; qui n'en déploie les spectacles si divers et si attachants ; qui n'en fasse voir les acteurs, par le fond et par le masque, agissant ou parlant ; qui, par des réflexions discrètes et profondes, n'en donne la moralité. La preuve que ces parties sont vraies et nécessaires, c'est que, dans les historiens supérieurs, à chacune d'elles répond un ordre de beautés durables. En notant donc celles que César n'a traitées qu'incomplètement et celles qu'il a négligées, je reconnais qu'il n'a pas réalisé toute la beauté des premières, et qu'il a laissé à d'autres à donner des modèles des secondes. S'il ne fait qu'indiquer les caractères, il est tout simple qu'il n'ait pas besoin des couleurs du peintre et du moraliste. En omettant les réflexions, il s'interdit les nuances les plus délicates du langage. Les harangues de moins, dans ses récits, c'est de moins le pathétique qui échauffe certaines de ces pièces dans les bons historiens. On ne regrette pas qu'il se soit refusé le vain éclat qui vient des figures prodiguées, des mots poussés à l'image, et d'une certaine disproportion ambitieuse entre le fond et la forme ; mais on y voudrait plus souvent la vive lumière qui éclaire, en les peignant, les faits du monde moral, et l'accent de l'historien qui s'émeut du mal et du bien.

Toutefois, si César n'a pas porté certaines qualités aussi loin que nous le voudrions, par comparaison avec l'idéal que nous nous sommes fait du genre historique, on sent que ce n'est point impuissance, mais dessein. Il n'a dit ni plus ni autre chose, parce qu'il ne l'a pas voulu. C'est de la force qu'il avait en réserve, et qu'il a gardée, aimant mieux laisser croire qu'elle lui manquait que de l'employer hors de propos. À moins que je ne me fasse illusion, cette sorte de retenue et d'économie judicieuse est une beauté propre à César. Quoi de plus beau en effet que de voir celui qui pouvait tout, s'en tenir à une chose et la faire si exactement ; celui qui excellait dans la raillerie, effleurer à peine d'un doigt moqueur les moins estimables de ses ennemis ; celui qui, dans l'éloquence, savait, au rapport de Cicéron, faire de chaque preuve comme un tableau placé dans un beau jour¹, se borner à de courtes à harangues, pour la plupart indirectes ; celui qui, entendant la défense de Ligarius, laissait tomber l'acte d'accusation de ses mains, savoir être impartial jusqu'à paraître insensible ; celui qui avait tous les talents, les gouverner si bien, et tour à tour les réunir ou les séparer si à propos, que ses facultés semblaient comme des corps d'armée distincts qu'il conduisait devant lui, les poussant tous ensemble ou séparément, selon le besoin, et les proportionnant, pour le nombre ou le degré de force, à l'obstacle qu'il avait à vaincre.

Bien donc que l'histoire ait à étendre son champ, après les *Mémoires* de César, il faut s'arrêter longtemps à ce premier modèle incomparable. Avec les qualités dont l'art s'enrichira, naîtront, comme par compensation, les défauts qui y répondent. Le récit, pour être plus dramatique, s'embellira de circonstances imaginaires, et deviendra comme ces tableaux où les premiers plans sont de l'invention du peintre, et servent à faire valoir les fonds. On rencontrera dans les portraits, à côté des traits pris à la nature, des caprices d'analyse morale et des études, plutôt que des ressemblances. Les réflexions dégèneront en sentences ou deviendront déclamatoires. Les harangues seront trop souvent des pièces si de rhétorique. Trop d'art conduira au procédé. Les *Mémoires* de César sont une première forme parfaite de l'histoire. Ce qui y manque ne convenait, ni au sujet, ni au dessein de l'auteur. Ce qui s'y voit est en perfection.

Il y a profit à fréquenter cet esprit si sain, si proportionné, si grand sans efforts, si vigoureux sans affecter la force, si élégant sans recherche, si propre à nous faire connaître et estimer notre naturel, en nous faisant admirer le sien. Il reste, du commerce des autres auteurs, une impression trop forte de la qualité qui y domine : de la concision archaïque chez celui-ci, des ornements chez celui-là, de l'éclat des figures chez un autre. Prenons garde que le plaisir que nous y trouvons ne nous rende imitateurs. Tel fait des vers durs, pour avoir été séduit par ce qu'il y a d'âpre dans la force d'un modèle ; tel autre en fera de vains et de sonores, parce que, dans un modèle où règne l'élégance, il n'aura senti que l'harmonie qui en est l'effet extérieur, et point la proportion des mots aux pensées, et des pensées au sujet qui en est la cause. Je défie qu'on imite César ; car qui pourrait y trouver une qualité dominante ? Quel ton, quelle forme de discours y revient plus souvent qu'il ne faut ? A quel piège l'esprit pourrait-il s'y prendre ? Les critiques n'y ont noté qu'un défaut : ce sont les négligences. Ils appellent de ce nom les répétitions des mêmes mots. Mais, à moins de s'amuser à compter les mots, on ne s'aperçoit, même pas de ces répétitions, tant la clarté du discours les rend nécessaires. Outre que, par un privilège de la langue latine, le même mot, en changeant de cas, changeant aussi de son ; de forme et pour

¹ *Brutus*, chap. LXXV.

ainsi dire de physionomie, les répétitions y sont moins sensibles que dans notre langue, où le même mot, à tous les cas, se présente sous le même aspect et rend le même son.

Il n'y a pas de tour d'esprit dans les *Mémoires* de César. Un tour d'esprit est bien près d'être un défaut ; on l'a dit, on tombe du côté où l'on penche, et cela est vrai des lettres comme de la politique. Je n'y vois qu'un esprit libre, égal, maître de lui-même, tranquille miroir, qui reçoit le vrai et qui le rend comme il l'a reçu. César a voulu raconter de sang-froid, comme s'il se fût agi d'un autre, de grandes choses exécutées avec l'ardeur de la passion. Semblable au général de l'armée d'Italie qui commandait à David de le représenter calme sur un cheval fougueux, il a voulu que, soit dans ses dix années de combat avec la barbarie, soit dans les bouleversements de la guerre civile, toujours en présence de l'extrême péril, toujours au moment de perdre sa fortune, sa gloire et sa vie, son récit le montrât, au-dessus de tant de vicissitudes, indifférent et serein.

Le seul défaut littéraire des *Mémoires* de César, c'est que l'étude seule et pour ainsi dire la pratique de fauteur en peuvent faire goûter les perfections discrètes et cachées. Les ouvrages de ce genre passent par-dessus bien des têtes, j'entends même des têtes bien faites. Ils n'avertissent pas l'esprit ; ils ne lui font pas d'avances : leur modestie les lui dérobe. On le dit dans la morale mondaine : Il faut une certaine habileté, même aux honnêtes gens, même à la vertu, pour se recommander et se rendre utiles. La maxime n'est pas moins vraie des auteurs. S'ils ne font rien pour attirer les yeux, ils risquent qu'on ne les voie pas. Un peu de cette habileté ne leur messied donc pas, pourvu qu'elle ne soit qu'un appât innocent pour attirer à la vérité.

III. — SALLUSTE EST LE PREMIER HISTORIEN DE PROFESSION CHEZ LES LATINS.

Cette habileté est une des séductions de Salluste.

Salluste est tout art. J'en vois une première preuve dans le plan même qu'il s'était tracé. Au lieu d'écrire la suite des événements de l'histoire romaine, il avait choisi les plus mémorables, pour les traiter séparément : *Je résolu*, dit-il dans le préambule du *Catilina*, *d'écrire les faits du peuple romain, par morceaux détachés, en m'attachant aux plus dignes de mémoire*¹. Ainsi l'histoire s'est présentée à lui tout d'abord sous la forme d'une série de tableaux de choix.

Par une première différence entre César et lui, Salluste n'a pas été acteur dans les événements qu'il raconte. La guerre de Jugurtha était finie vingt ans avant sa naissance. Il avait vingt-trois ans à l'époque de la conjuration de Catilina, et il ne paraît pas qu'il en ait été témoin. Quant à sa grande histoire, elle comprenait les temps écoulés entre ces deux événements. Excepté pour quelques-unes des années qui précédèrent le second, et durant lesquelles-la jeunesse de Salluste dut recevoir quelques impressions des causes générales qui enfantèrent la conjuration de Catilina, il n'écrivit que ce qu'il avait vu par la force de l'imagination, et par l'étude critique des témoignages. Salluste est, chez les Latins, le premier historien de profession.

¹ *Statui res gestas populi romani carptim, ut quæque memoria digna videbantur, perscribere.* (*Catilina*, IV.)

Les faits militaires ne sont que l'accessoire dans les récits de Salluste. Ce qui y domine, c'est la politique ; ce sont les peintures, soit des mœurs générales, soit des personnes ; c'est l'explication des actes par les caractères. Même dans les récits des faits de guerre, le technique est subordonné au moral, et il s'y trouve moins de préceptes sur l'art de conduire les armées que de lumières sur les passions qui font mouvoir ces grands corps, et sur les caractères et les intérêts de ceux qui les commandent. La guerre n'est pour Salluste que le dénouement du drame qui se joue au sein de Rome. On la voit sortir de la jalousie des deux ordres, des passions, des rivalités personnelles, de la soif du pouvoir et de l'argent, qui travaillaient alors la république. C'est par là que Salluste est le premier, chez les Latins, qui mérite le nom d'historien politique.

Les caractères de la langue de Salluste sont de deux sortes. Les uns lui viennent du fond même des choses, par lequel Salluste diffère essentiellement de César. Pour des rapports nouveaux, il fallait des manières de dire nouvelles. Du jour où l'histoire, de militaire qu'elle était dans César, devenait civile, et où l'historien, de narrateur des événements, s'en faisait le juge et le peintre, c'est du côté de la politique et de la morale historique que la langue latine devait s'étendre. Aux détails délicats sur les caractères et les humeurs, à ces peintures si fines de l'intérieur de l'homme, correspondent des délicatesses et des nuances dont elle s'enrichit pour la première fois. En même temps que les tableaux la colorent, les réflexions la rendent plus subtile, et les harangues plus chaude et plus harmonieuse. La nécessité de passer du simple au figuré, pour exprimer par des mots de l'ordre matériel des faits de l'ordre moral, l'embellit d'acceptions inusitées. La lumière du style, qui, dans les *Mémoires* de César, n'éclaire que les actions, images visibles des pensées, rend visibles, dans les récits de Salluste, les pensées elles-mêmes, et peint tous les mouvements de cet esprit que Salluste proclame si éloquemment **éternel et incorruptible, guide suprême du genre humain**.

Au reste, ces qualités de la langue de Salluste sont les caractères mêmes de la belle latinité. C'est la part d'un écrivain supérieur dans l'œuvre de la langue de son pays. Car, de même que l'empire romain s'est formé des conquêtes successives de ses hommes de guerre ; de même le corps de la langue latine s'est formé des créations de ses grands écrivains. Dans l'empire, on ne reconnaît pas la race des annexions de territoire ; dans la langue, on ne distingue pas les accroissements qu'elle a reçus, et de même que du spectacle de l'empire il reste une impression de la grandeur du peuple romain bien plutôt que des qualités particulières de ses grands hommes ; de même le corps de la belle latinité donne plutôt l'image du génie de ce peuple dans les lettres que des images particulières et diverses de ses écrivains.

Les autres caractères de la langue de Salluste sont l'effet de son tour d'esprit particulier. Le plus saillant est cette concision fameuse dont parle Quintilien, *sallustiana brevisitas*. On ne veut point parler d'une concision qui ajoute au sens ce qu'elle retranche aux mots. Tout discours qui en est marqué a ce mérite singulier, qu'il ne vient l'esprit de personne de l'y noter. On n'a l'idée de la concision que par comparaison avec un discours diffus, ou parce que l'effet que s'en promettait l'auteur ne répond pas à la peine qu'il y a prise. Il ne faut pas louer Salluste d'avoir réussi dans la première ; mais on pourrait le blâmer quelquefois de s'être trop travaillé pour affecter la seconde.

Une preuve que cette recherche de la concision est un défaut dans Salluste, c'est qu'il l'a imitée d'autrui, et qu'il y a été imité lui-même. Car, on n'imité pas les

qualités ; on les a de nature, et l'exemple d'autrui peut tout au plus vous y fortifier, en vous donnant des motifs de vous approuver de ce que vous faites naturellement. On imite par faiblesse, pour s'appuyer ; on imite, parce qu'on manque de fond ; on imite, soit par illusion, parce qu'on prend pour beau ce qui réussit ; soit par vanité, le besoin du succès par la mode étant plus vif que l'amour du vrai. De quelque côté qu'on le prenne, on n'imite que par l'effet d'un défaut, et c'est toujours quelque défaut qu'on imite. Chez un écrivain supérieur, si l'imitation ne vient ni de faiblesse, ni de paresse, peut-être vient-elle du désir de faire de l'effet. Il en est, parmi les plus grands, qui se sont parfois plus aimés que le vrai, et qui lui ont préféré quelque moyen plus grossier, mais plus prompt, d'attirer les regards. Mais, quels que soient les défauts qu'ils imitent ou par lesquels ils sont imitateurs, j'en conclus que, dans leur art, il doit y avoir plus excellent qu'eux.

L'historien dont Salluste a imité la concision est Thucydide. On a eu tort de dire qu'il l'a imité dans tout le reste. Salluste a excellé à peindre les mœurs, après Thucydide, non sur le patron de Thucydide. Placés en présence de la même nature, la voyant des mêmes yeux, doués au même degré du talent de la rendre, tous deux y ont réussi, chacun dans son pays, par les meilleurs moyens, qui sont les mêmes partout. L'un n'a pas imité l'autre ; tout au plus pourrait-on dire que le premier venu a averti le dernier de son propre talent. Mais il est très-vrai qu'en cette recherche de la concision Salluste a imité Thucydide, et si le principe qu'on n'imite que les défauts est vrai, c'est un défaut de Thucydide qui a égaré Salluste. Les critiques anciens ont noté ce défaut : c'est cette obscurité étudiée dont parle Marcellin, le biographe de Thucydide, lequel, dit-il, *s'étudiait à écrire obscurément, afin de n'être pas accessible à tout le monde*, explication qui ne diminue pas le tort de l'historien.

Comme il arrive de toute imitation, le défaut est plus choquant dans l'imitateur que dans l'original. La concision de Salluste paraît plus affectée que celle de Thucydide, outre le désavantage du latin : Thucydide, écrivant dans une langue d'une richesse infinie, non-seulement dit beaucoup de choses en peu de mots, mais fait entrer dans le même mot plusieurs choses. Il abonde en termes composés, espèces de foyers lumineux où se concentrent plusieurs rayons, lesquels, selon l'application, éclairent ou éblouissent. Salluste, mal servi par une langue plus sobre ou plus timide, à défaut de mots composés, contraint quelquefois des mots simples à exprimer le tout par la partie ; et, pour rendre sa pensée plus vaste, il se contenta de l'indiquer, laissant au lecteur à la compléter et à remplir ses omissions ambitieuses. On en est séduit tout d'abord, et on sait gré à l'écrivain de compter ainsi sur la capacité de son lecteur. Mais peu à peu on s'aperçoit qu'il a moins pensé à faire valoir son lecteur qu'à se faire valoir lui-même.

C'est à l'exemple de cette faiblesse que Salluste, imitateur de la concision excessive de Thucydide, fut lui-même fort imité. *Au temps que Salluste florissait, dit Sénèque, le discours haché, les mots tombant tout court et à l'imprévu, et la brièveté obscure, furent à la mode*¹. Il parle d'un certain Arronce, tout sallustien, lequel avait écrit de ce style une histoire des guerres puniques. *Il allait, dit Sénèque, au-devant des défauts que Salluste n'avait fait que rencontrer. Vitanda*

¹ *Sic, Sallustio vigente, ampulatae sententiae, et verba ante expectatum cadentia, et obscura, fuere pro cultu.* (Épître CXIV.)

illa sallustiana brevis, disait Quintilien aux orateurs de son temps¹. Il la souffrait toutefois dans les écrits, où, dit-il, elle peut être saisie par un lecteur de loisir².

Si cette brièveté lui eût paru de bon aloi, ou qu'il se fût agi de celle de César, telle que Cicéron la qualifie par ses effets, *pura et illustris*, pure et qui fait tout voir, je doute que Quintilien ne l'eût pas trouvée de mise même dans l'éloquence. De ces deux sortes de brièveté, l'une est un tour d'esprit individuel ; l'autre, qui ne porte pas le nom d'un homme, est une beauté et une qualité de l'esprit humain.

Ce défaut, dans un auteur si excellent, doit nous le faire lire avec précaution, soit pour n'être pas dupe d'une fausse profondeur, soit pour nous défendre de l'imiter. Il est un autre motif de défiance plus grave : c'est le contraste que l'on a signalé entre les écrits de Salluste et sa vie.

IV. — DE LA VIE ET DU CARACTÈRE DE SALLUSTE.

S'il fallait en croire certains témoignages, la jeunesse de Salluste aurait été souillée par de prodigieuses débauches. Cet homme, qui achetait un cuisinier cent mille sesterces, aurait, pour subvenir à ses prodigalités, vendu la maison paternelle du vivant de son père, lequel en serait mort de douleur. Surpris en adultère avec Fausta, femme de Milon, il aurait été battu de verges et renvoyé après rançon. C'est à cause du scandale de ses débauches que le censeur Appius l'aurait, en 704, chassé du sénat. Plus tard, redevenu sénateur par la faveur de César, et chargé du gouvernement de la Numidie, ses extorsions auraient épuisé cette province, et il n'aurait échappé à un procès de concussion qu'en achetant d'une partie de ses rapines la protection du dictateur. Enfin, sa vie tout entière, démenti flagrant donné à ses écrits, lui aurait mérité le reproche ironique que lui fait Macrobe, d'avoir été le censeur impitoyable des vices d'autrui³.

Des panégyristes de Salluste, dans le louable désir de faire accorder ses actions avec ses écrits, ont mis toutes ces actions sur le compte d'un certain Lénéus, affranchi de Pompée, auteur d'un libelle diffamatoire dans lequel il aurait vengé son maître des injures de Salluste. C'est, disent-ils, sur la foi de ce Lénéus que Macrobe lui aurait infligé ce blâme rendu plus sanglant par l'ironie du tour ; que Lactance l'aurait qualifié de *nequam* (un mauvais homme, un méchant) ; que quelque élève des écoles de déclamation aurait composé cette invective, faussement attribuée à Cicéron, où Salluste est accusé de turpitudes qui répugnent à la pudeur de l'histoire. Leur piété pour le génie va jusqu'à nier l'évidence. C'est par Varron que l'on sait le scandale de ses adultères : ce Varron, disent-ils, n'est qu'un obscur homonyme du savant Varron. L'accusation de rapines en Numidie est confirmée par Dion Cassius : c'était, disent-ils, pour le compte de César que Salluste pillait sa province.

La vérité sur Salluste n'est ni dans les complaisances de ses panégyristes, ni dans les exagérations de ses détracteurs. Mais, s'il a été calomnié, c'est qu'il y donnait prise. Je crois à la prévention qui grossit les fautes et à la vengeance qui

¹ *Institution oratoire*, liv. X, 1.

² *Quod otiosum fortasse lectorem minus fallit*.

³ *Sallustius, gravissimus alienæ luxuriæ objurgator et censor*. (*Saturn.*, II, 9.)

les envenime ; j'ai peine à croire à la froide calomnie qui tout à la fois ment et renchérit. Mais n'avons-nous pas les aveux de Salluste ? Je n'en sache pas de plus explicite que ce passage du préambule du Catilina, où, rappelant les fautes de sa jeunesse, sa faiblesse contre les séductions d'une ambition mauvaise (*ambitio mala*), il parle du moment où son esprit trouva enfin le repos, après bien des misères et des périls. *Animas ex multis miseriis atque periculis requievit*¹. La sévère qualification de *mala* vient d'une conscience qui s'accuse ; et je crois voir un regret des fautes où elle conduit, ainsi que des faux biens qu'elle procure, dans ce mot *miseriis*, le premier de toute la langue du paganisme qui ait passé dans la langue chrétienne.

Les fautes qui ont fait à Salluste une si mauvaise réputation étaient-elles de celles que les exemples publics enseignaient, pour ainsi dire, à la jeunesse romaine ? S'agit-il de ces moyens de parvenir que se permettaient les jeunes patriciens ou les plébéiens riches, et que Salluste comprend dans le mot *malæ artes* ; les accusations intentées légèrement, pour faire son apprentissage oratoire, les brigues, l'achat des suffrages, les violences au Forum ? S'agit-il des désordres de la vie privée ? Quoi de pire pourtant, et quoi au delà ? Sans doute, sous l'empire d'une autre morale, c'en serait trop pour déshonorer un homme. Mais, au temps de Salluste, l'exemple universel diminuait la faute de chacun, et l'époque était plus déshonorée que les individus. Contre une telle corruption, il n'y avait de résistance possible que dans une sorte d'adoration fanatique pour la vertu, forcée de se faire secte. C'est ainsi qu'on s'explique l'opposition du jeune Caton, attaquant les vices avec l'exaltation d'un sectaire de la vertu. Pour les autres, il fallait succomber, chacun selon sa nature : les bons pour s'en relever, avec de beaux débris de leur vertu ; les faibles ou les mauvais, pour y rester ensevelis.

Je veux bien que Salluste n'ait pas été dans les mauvais ; mais faut-il le mettre dans les bons ? S'il n'eût failli que comme tout le monde, aurait-il songé à s'en confesser publiquement, et avec une sorte de solennité, en tête de ses écrits ? La morale de son temps ne demandait pas cette satisfaction. Mais il en avait plus fait qu'elle n'en pouvait excuser. Si l'obscurité qui couvre sa vie publique le protège contre des chefs d'accusation précis, les richesses trop fameuses au sein desquelles il la termina le taxent plus qu'homme de son temps de cette soif de l'argent que la morale même d'alors flétrissait par la bouche de Cicéron, dénonçant les dilapidations de Verrès, et, plus éloquemment encore, par l'exemple de ce même Cicéron, revenant de son gouvernement de Cilicie les mains pures non-seulement de toute rapine, mais même de ces dons de joyeux avènement par lesquels les provinces conjuraient la rapacité de leurs gouverneurs. C'est sur des tables d'or, payées des dépouilles de l'Afrique, que Salluste écrit contre le luxe de la noblesse ; c'est au milieu de tableaux, de statues, de ciselures, dans les délices de ces jardins appelés de son nom, dont il suffisait autrefois de gratter le sol pour en exhumer des chefs-d'œuvre, qu'il composait les harangues de Marius et de Catilina contre le luxe des ouvrages d'art, et contre ces richesses des nobles, que ne pouvait épuiser la folie de leurs excès².

¹ *Catilina*, chap. IV.

² *Tamen summa libidine divitias vincere nequeunt.* (*Catalina*, XX.)

V. — QUE LES PLUS GRANDS ÉCRIVAINS SONT LES PLUS HONNÊTES GENS.

Faut-il donc, en ce qui regarde Salluste, cesser de croire à cette maxime, le premier dogme de la religion de l'art, qu'il n'y a de beaux écrits que par l'accord des actions et des paroles, et que les plus grands écrivains sont les plus gens de bien ?

Non, et, quelles que fussent les apparences, il faudrait se débattre jusqu'à la fin contre un doute qui ruinerait la vérité elle-même, en ruinant l'autorité des hommes divins qui ont reçu le don de l'exprimer dans leurs écrits. Je n'y veux pas croire, quant à moi, ni pour mon pays, où la maxime contraire ne serait qu'un injurieux paradoxe, ni pour aucun pays ayant laissé au monde un ouvrage de littérature durable.

Mais, s'il est vrai que le plus grand doit toujours être le plus homme de bien, il y a des degrés entre les grands écrivains, et nul ne peut faire passer dans ses écrits plus de beauté morale qu'il n'en a dans son âme. Il faut savoir reconnaître ces degrés, se garder de tout éblouissement, aimer mieux la vérité que Platon, ou plutôt n'aimer dans Platon que la vérité, qu'il a vue d'un cœur droit ou d'un esprit libre de passion. S'agit-il d'un homme supérieur dont la vie a donné prise à de graves reproches, il faut se défendre de ses séductions, conserver la liberté de sa conscience même dans cette douceur de s'abandonner à un maître ; il faut chercher courageusement s'il n'y a pas dans ses écrits quelque imperfection littéraire qui trahit des imperfections de caractère ou des vices de cœur.

C'est dans cet esprit que j'ai étudié Salluste, averti par sa vie de me défier de ses écrits. Je n'y ai reconnu ni la sensibilité de Cicéron, ni cet amour du grand, par le génie et par la vertu, qui enflamme Tite-Live pour les fondateurs de la grandeur romaine, ni l'amertume vertueuse de Tacite. Salluste s'indigne un peu à froid ; je crains qu'il n'y ait chez lui du faux honnête homme se cachant derrière ses protestations de vertu. Cette sorte de pruderie peut tromper plus d'une personne. A la distance où nous sommes de Salluste, dans le manque de preuves de fait, par la faveur que le talent jette sur l'homme, de bons juges même y sont pris. Nous l'avons vu par ces apologistes de Salluste, lesquels n'ayant pas la force de le trouver imparfait comme écrivain, en ont voulu faire un parfait homme de bien.

Un auteur consommé, tel que Salluste, peut à force d'art imiter la conviction d'un homme de bien. Que dis-je ? par cette contradiction de notre nature qui nous fait aimer la vertu dont nous sommes incapables, sa raison peut se révolter contre les images de ses propres vices. Mais on sentira, dans ses pages les plus sévères, ou l'homme qui veut faire illusion aux autres, ou l'homme qui ne peut pas se faire longtemps illusion à lui-même. En voici un exemple tiré du préambule de *Jugurtha*. Salluste y parle, en spectateur aigri, des mœurs du temps présent, en comparaison desquelles il trouve à louer l'époque où il exerçait de grandes magistratures. La peinture en est forte ; Caton l'Ancien, dont on l'accusait de voler les mots¹, n'eut pas mieux rudoyé son époque. Tout à coup il s'interrompt : Mais, dit-il, je me laisse emporter trop loin et à trop do franchise

¹ Dans cette épigramme citée par Quintilien :

*Et verba antiqui multum furate Catonis
Crispe, Jugurthinæ conditor historiæ.*

(*Instit. orat.*, VIII, 3.)

dans le dépit et l'ennui que me causent les mœurs de Rome. Je reviens à mon sujet. *Verum ego liberius altiusque processi, dum me civitatis morum piget tædetque : nunc ad incœptant redeo*¹. Est-ce bien là le mouvement d'une ftme généreuse qui s'apaise après avoir déchargé sa colère, et non pas plutôt le scrupule d'un auteur qui craint d'avoir fait une digression trop longue ? Quoi de plus sec, et qui sente plus la formule, que ces deux petits mots : *piget tædetque*, si disproportionnés à de si grands sentiments ?

Il est un certain accent que donnent aux écrits un cœur que les passions ont remué, mais point gâté, et la raison, quand elle n'est qu'une conscience pure, jugeant les actions des hommes : cet accent, Salluste ne l'a pas.

Mais si cette beauté suprême lui a manqué, il a toutes les autres dans une perfection qui n'a point été surpassée. Tout ce que le style peut recevoir de lumières d'une raison élevée et fine ; tout ce que t'imagination la plus forte et la mieux réglée peut y répandre de couleurs habilement assorties ; tout ce qui peut se faire avec tous les talents de l'écrivain, Salluste en offre des modèles. Semblable à certains hommes qui, avec de grandes qualités et beaucoup d'art pour cacher leurs défauts, parviennent à nous persuader qu'aux qualités dont. ils sont doués ils joignent les qualités des défauts qu'ils cachent ; Salluste sait si bien donner le change sur sa vie par ses maximes, et couvrir l'homme par l'écrivain : que plus d'un lecteur s'y laissera prendre encore, et qu'il y aura toujours quelque risque à exprimer des doutes sur sa moralité.

Nous pourrons donc admirer beaucoup Salluste ; mais nous continuerons à croire que le plus beau génie est celui qui tire ses pensées d'une conscience droite et d'un cœur tendre aux choses humaines, et que, parmi les grands écrivains, les plus grands sont ceux qui ont le plus vécu en gens de cœur et en gens de bien. Les anciens ont, pour ainsi dire, tourné autour de cette maxime. Ils définissaient l'orateur : l'homme de bien qui sait parler. Mais les modernes l'ont étendue à toutes les productions de l'ait, et en ont fait un principe qui oblige à la fois la critique à être morale, l'auteur à recommander ses écrits par sa vie. C'est une maxime née de la philosophie chrétienne, c'est une maxime de l'art français. Nos maîtres dans les lettres sont nos modèles dans la vie. On y reconnaît, dans l'art de bien dire, la science de bien faire, et quiconque s'y plaît en vaut déjà mieux. Corneille, Racine, Pascal, Bossuet, quelles sources pures et profondes du beau et du bien ! Et Molière, pourquoi est-il le premier, sinon parce qu'il a été-le meilleur ?

Nous étudierons Salluste d'après la méthode suivie pour son prédécesseur César. Ce sera encore une lecture approfondie, à laquelle nous demanderons tout ce qu'un esprit cultivé peut chercher dans un monument historique : la vérité des faits et des jugements, et la beauté littéraire, qui n'en est que l'expression parfaite. Pénétrer, sans vains l'affinements, dans la pensée d'un écrivain supérieur ; voir, par delà ce qu'il a écrit, le dessein qui l'a fait écrire ; entrer, pour ainsi dire, dans sa confidence et son secret, et, en sachant à fond tout ce qu'il a voulu qu'on sût, savoir encore tout ce qu'il a pensé cacher ; c'est à ces conditions que la lecture publique d'un auteur peut profiter à l'auditoire. Une première lecture, comme on l'entend d'ordinaire, nous découvre à peine quelques beautés de détail éclatantes. Une seconde nous rapproche du plan, des proportions, nous fait voir plus avant dans le dessein de l'auteur. D'autres

¹ *Jugurtha*, chap. IV.

beautés se révéleront dans une troisième lecture, et seront comme la conquête attachée à chaque effort nouveau.

Mais pourquoi parler d'effort ? Ceux qui nous disent de lire les grands écrivains nous invitent au plaisir bien plus qu'à la peine. Quand vous entendez parler de quelque homme supérieur, mêlé aux grandes affaires, vous enviez celui qui vous dit : Je l'ai vu. Eh bien, en étudiant les grands écrivains, vous les voyez, ils vous parlent, ils vous font leur confident. Ce ne sont plus des morceaux de littérature, des préceptes de goût, des règles de style, ou des vérités générales sous la forme de beautés littéraires, c'est l'écrivain lui-même qui vous appelle dans un coin et vous entretient à voix basse des motifs qui ont conduit sa plume.

Dans l'histoire de la conjuration de Catilina, Salluste aura plus d'une explication à nous donner. Nous lui demanderons s'il n'a rien omis ni rien outré ; s'il a été juste pour tout le monde, pour Cicéron notamment, même quand il le qualifie d'excellent consul ; s'il a été assez explicite sur les causes de la conjuration ; si, pour en faire valoir l'effet dramatique, il n'en a pas négligé le côté politique ; nous verrons s'il a tenu la balance juste entre tous ceux qu'il prétend y peser, et si sa morale est une foi ou une contenance ; nous l'admirerons avec liberté, et nous ne sacrifierons aucune vérité aux séductions de ce commerce avec l'un des écrivains de l'antiquité qui ont le plus de prestige.

Dans l'histoire de Jugurtha, Salluste est plus loin de l'événement ; il n'a qu'un intérêt pour ainsi dire rétrospectif dans les luttes de parti que suscita cette guerre. Nous pourrions admirer avec moins de réserve cette suite de caractères, de peintures, de harangues, qui font de ce bel ouvrage mi morceau d'histoire accompli. En suivant Jugurtha dans ses fuites et dans sa guerre d'embûches, sur cette terre de Numidie devenue l'Afrique française, les allusions viendront s'offrir à nous d'elles-mêmes. Nous ne les rechercherons pas. Je ne voudrais pas mettre des études sévères sous la protection de quelque préoccupation contemporaine. Entre deux torts, celui de mal faire valoir un monument admirable, et celui d'attirer ou de retenir des auditeurs par des caresses à leurs idées d'un jour, j'aimerais toujours mieux le premier, qui rie comme que, le professeur, que le second, qui commettrait l'enseignement. Mais je regarderais comme un très-bon fruit de cette étude, que nous pussions y prendre quelques leçons de patience, afin de ne pas nous étonner que, n'ajoutant pas, comme les Romains, à tous les moyens de guerre la trahison, nous n'ayons pas encore abattu le moderne Jugurtha¹. Il y aura d'ailleurs d'autres différences entre la conquête romaine et la nôtre, non moins certaine, mais plus pure. Ce n'est point pour la donner en pillage à des gouverneurs, que nous voulons nous rendre maîtres de l'Afrique. La civilisation française en face de la barbarie arabe, c'est la raison en face de l'instinct sauvage, c'est la justice en face de la violence, c'est la liberté en face de la fatalité. Nous n'avons point de Calpurnius ni de Scaurus, et la déclamation n'en est point venue jusqu'à dire que Jugurtha avait des amis dans notre sénat.

Je dois remercier, en finissant, ceux qui, l'année dernière, ont bien voulu me suivre dans ces études aujourd'hui négligées, auxquelles on ne se porte plus guère que par profession. Le double écueil d'un enseignement des littératures anciennes, c'est, d'une part, que le professeur est prêt à se faire un tort personnel de n'y savoir pas attirer d'auditeurs, et, d'autre part, qu'il risque de se trop passionner pour des dieux qu'il croit abandonnés. Je remercie ceux de mes auditeurs qui m'ont persuadé à la fois que des efforts sincères et persévérants,

¹ J'écrivais cela en 1846. Abd-el-Kader fit sa soumission l'année suivante.

dût-il y manquer la grâce du talent, obtiennent toujours une estime encourageante, et que ces dieux auxquels ont cru nos plus grands hommes ont encore des fidèles. J'avais pu craindre que cette douceur d'admirer les chefs-d'œuvre du génie latin ne fût que pour moi ; ils m'ont prouvé qu'elle nous était commune. Je leur dois une partie du plaisir profond que j'ai reçu de mon long commerce avec Salluste. Celui pour qui les beautés des lettres ne sont que des vérités pratiques, ou sévères, ou charmantes, n'ose pas les aimer seul et secrètement ; il craint de s'y tromper, et il suspecterait d'illusion ses délices solitaires. Pour aimer avec sécurité, il a besoin de savoir qu'il a raison d'aimer ; il ne jouit des vérités que l'étude lui a révélées qu'au moment même où il les partage avec d'autres ; et c'est ainsi seulement que l'assentiment, d'un auditoire fortifie le professeur et ennoblit l'enseignement.

TITE-LIVE.

SOMMAIRE. — I. - Qu'on doit commencer l'étude d'une littérature par ses historiens. — De la critique des historiens secondaires. — II. - Du vrai, et à quels signes on le reconnaît dans les ouvrages de l'esprit. — III. - Détails biographiques sur Tite-Live. - Tite-Live appartenait-il à un parti ? — IV. - Différences entre la morale de Salluste et celle de Tite-Live. — V. - De la sensibilité de Tite-Live comparée à celle de Virgile. — VI. - Du patriotisme et de l'élévation morale de Tite-Live. — VII. - Des défauts de Tite-Live. — VIII. - Du récit de la seconde guerre punique. - Annibal.

I. — QU'ON DOIT COMMENCER L'ÉTUDE D'UNE LITTÉRATURE PAR SES HISTORIENS. - DE LA CRITIQUE DES HISTORIENS SECONDAIRES.

Pour étudier une littérature avec fruit, il semble qu'il faut commencer par les écrivains qui ont traité de l'histoire. C'est par eux seulement que nous connaissons ce qui fait le fond de cette littérature, à savoir le gouvernement, la constitution, la religion, les mœurs générales ; c'est dans leurs écrits que respire l'âme du peuple dont cette littérature est l'expression. Les historiens nous acclimatent, pour ainsi dire, au pays ; par eux nous savons tout ce qu'il y a de convenances invincibles et fatales entre une nation et le territoire qu'elle habite. Une nation est une personne, l'histoire est la biographie de cette personne.

Quand nous sommes ainsi accoutumés à ce peuple, que nous l'avons vu dans le succès et dans les revers, dans la guerre et dans la paix, passant par ces épreuves de la double fortune auxquelles on reconnaît le caractère des nations comme celui des individus, c'est le moment d'entreprendre l'étude des autres branches de sa littérature. Nous sommes préparés à goûter ses poètes, à comprendre l'autorité de ses orateurs, à juger ses philosophes et ses critiques. Au lieu de les lire en tâtonnant, accompagnés du commentateur, qui nous fourvoie le plus souvent, ou qui nous refroidit quand il nous éclaire, leurs historiens, en nous faisant de leur pays, nous ont mis à même de les lire couramment, comme des auteurs familiers. Nous ne sommes pas rebutés, dans un beau morceau de poésie, dans une harangue, dans un traité philosophique, par une sorte d'archéologie à laquelle nous n'avons pas été initiés, et, en même temps que nous y admirons ces belles pensées qui sont du domaine de l'homme dans tous les pays et dans tous les temps, nous voyons en quelque sorte la physionomie particulière de l'esprit humain dans un temps et dans un pays déterminés. Cicéron, dans ses ouvrages philosophiques, ne sera pas seulement un des bons moralistes du monde, ce sera le moraliste romain. Horace ne sera pas seulement un lyrique ou un satirique, ce sera le lyrique un peu artificiel d'un pays ou l'on ne rêvait guère ; ce sera le satirique d'un peuple chez qui le vice n'a jamais été élégant, et sous la mollesse duquel perce cette brutalité que lui

reproche la Camille de Corneille, dans un de ces vers où ce grand homme a senti plutôt que jugé le peuple romain¹.

Soit souvenir, soit préjugé de collège, il me semble que, parmi les usages de cet enseignement des langues anciennes, qui a' pour ennemis tous ceux qui ont l'ait de méchantes études, celui-là n'est pas le plus mauvais, qui nous faisait apprendre les éléments du latin dans un abrégé de l'histoire romaine. Nous arrivions ainsi aux grands écrivains de Rome avec des impressions déjà fortes de la grandeur de leur pays. Le jour où j'ai dû songer à un plan d'étude sur la littérature latine, j'ai trouvé cette indication dans mes souvenirs. Seulement, au lieu d'un petit abrégé où le latin n'est pas toujours romain, j'ai voulu lire l'histoire romaine dans les auteurs originaux, dans les Romains qui ont écrit les annales de leur pays.

La liste des historiens romains est courte ; elle se compose de quatre noms : César, Salluste, Tite-Live, Tacite. Des hauteurs où ils ont élevé l'histoire, on tombe tout à coup soit dans la chronique négligée et suspecte de Suétone, soit dans les abrégés plus brillants que solides de Velléius Paterculus et de Florus, soit dans les prétentions encyclopédiques d'Ammien Marcellin. Ou bien ce sont des auteurs qui ont écrit des vies ou des résumés d'histoire universelle : Cornélius Nepos, qui fait penser à Plutarque ; Quinte-Curce, dont les fleurs ne nous consolent pas de n'avoir point une histoire originale d'Alexandre ; Justin, qui est accablé par le Discours sur l'histoire universelle de Bossuet. Ces auteurs, dont aucun d'ailleurs n'est méprisables, ont pour principal mérite d'offrir des textes appropriés à un certain temps des études classiques et de servir comme de degrés dans la connaissance du latin.

Peut-être eût-il été plus juste de les comprendre dans l'étude générale des historiens : j'avoue que je ne m'en sens pas le goût. Quand nous jugeons les écrivains secondaires, ou bien nous triomphons d'eux, ou bien nous les protégeons. Là où il y a trop à critiquer, le profit ne vaut pas le chagrin qu'on se donne ; là où il est besoin de faire valoir le mérite d'un écrivain par le relatif, à peu près comme ces peintures douteuses pour lesquelles on exige du spectateur qu'il se place à un certain point de l'équerre, c'est le plus souvent un jeu d'esprit dont l'exemple n'est pas bon, parce qu'il substitue au grand goût dans les lettres le petit goût, qui en est l'ennemi. Nous sommes difficiles ou complaisants aux petites réputations par des raisons qui ne sont pas parfaitement pures de tout intérêt d'amour-propre : difficiles, parce qu'y ayant trop peu de distance des petits à nous, nous leur en voulons néanmoins de s'être élevés, quoique de si peu, au-dessus de nous ; complaisants, afin de relever notre mérite en rabaisant le niveau des gloires véritables. Enfin nous leur donnons trop de nous-mêmes, ou nous leur ôtons trop de ce qui leur appartient.

Les écrivains de génie nous dérobent, aux périls de notre jugement ; ils s'emparent de nous tout d'abord, et ils se rendent, maîtres de notre intelligence par l'admiration, cet abandon délicieux qui est la foi dans le génie. Là, nous ne faisons plus nos réserves, nous sommes en puissance d'autrui ; notre amour-propre, qu'excitait dans nos jugements sur les petits une inégalité modérée, se tait devant cette distance infinie qui nous sépare des hommes supérieurs ; le commerce de ces hommes accoutume à la modestie et, apprend le respect. Cette foi dans le génie n'est pas une abdication, mais un consentement de notre raison

¹ Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux.
(Horace, IV, 4.)

en présence de l'idéal. Les défauts des hommes supérieurs ne sont pas un avantage que nous prenons sur eux ; ils nous avertissent que leurs œuvres sont de l'homme ; ils empêchent la superstition, et, en nous donnant sujet de faire acte d'indépendance, ils relèvent le mérite de notre admiration.

II. — DU VRAI, ET À QUELS SIGNES ON LE RECONNAÎT DANS LES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Je me bornerai donc aux quatre grands écrivains qui représentent l'histoire chez les Romains. Eux parcourus, et, par eux, Rome nous étant connue et presque familière, nous étudierons les autres productions du génie latin. Nous apprécierons tour à tour l'éloquence politique et judiciaire dans Cicéron et dans les imposants fragments qui nous sont restés de quelques orateurs qui l'ont précédé ou suivi ; la philosophie morale dans Cicéron et Sénèque ; la critique dans Cicéron encore, dans Quintilien et dans Tacite ; enfin l'art épistolaire dans ce même Cicéron, qui forme comme un corps de littérature à part dans la littérature latine, et dans Pline le Jeune, qui a eu la gloire, donnée à fort peu, de bien écrire une lettre. Tel est le champ de nos études. L'objet, vous le savez, c'est le vrai. Le vrai est multiple et divers ; chaque genre d'ouvrage a le sien plus spécialement : c'est le vrai de la matière même qu'on traite et de la méthode d'après laquelle on le traite. Mais il est une sorte de vrai commun à tous les genres, et, quand je parle de l'objet général de nos études, c'est ce vrai-là que j'ai en vue. Ce vrai, c'est tout ce qui touche et convainc l'homme, soit comme individu, soit comme membre d'une société, soit comme citoyen d'une nation ; c'est ce qui l'avertit qu'il n'est pas isolé au milieu d'inconnus ; qu'outre sa vie individuelle, il vit d'une vie générale ; c'est tout ce qui, dans le passé, soit qu'il s'agisse de faits, de pensées ou de sentiments, le rend contemporain des faits, cohéritier avec l'humanité des pensées, sympathique aux sentiments. Nous ne sommes pas libres de ne pas connaître certainement le vrai ; il arrive à nos consciences comme la lumière à nos yeux, comme le son à nos oreilles, et, de même que c'est par un désordre physique que les yeux sont privés de voir la douce lumière du ciel, et les oreilles de percevoir les sons, de même c'est par l'effet d'un dérangement de l'esprit que la conscience cesse de percevoir le vrai. La raison n'est que la faculté par laquelle nous transformons la connaissance involontaire du vrai en un assentiment réfléchi.

On a dit, et le mot est triste : Le vrai est ce qu'il eut. Disons plutôt du vrai, comme de Dieu, dont il fait partie : Le vrai est ce qui est. L'homme qui veut, échapper au vrai semble vouloir échapper à soi-même. Par quoi nous connaissons-nous, en effet, sinon par le vrai, qui, par ce que nous voudrions être, nous apprend qui nous sommes ? Aussi dit-on de tout esprit faux, c'est-à-dire de tout homme empêché par quelque désordre intellectuel de connaître le vrai : C'est un homme qui ne se connaît pas. Hélas ! sous des termes modérés, rien n'est plus dur que ce jugement. Il rabaisse l'esprit faux au niveau de la bête, dont la condition, par rapport à l'homme, est qu'elle ne se connaît pas.

Si quelqu'un me persuadait un jour que le vrai n'est qu'une vue de mon esprit, et non quelque chose qui est hors de lui, avant lui, qui sera après lui, qui est Dieu ; que le vrai est ma chose, qu'il commence et finit avec moi, que le trouble délicieux où me jette sa présence n'est qu'une sensation individuelle, et l'assentiment, que lui donne ma raison, un caprice ; que le vrai n'est pas plus

que moi, n'est que moi ; — de même qu'on arrête avec le doigt le mouvement d'une montre, de même celui-là arrêterait en moi la vie morale à l'instant. Je plaindrais l'homme qui, cédant au puéril orgueil de regarder le vrai comme une création de son esprit, échangerait contre cette grossière illusion la douce et glorieuse dépendance dans laquelle nous sommes par rapport au vrai. Il affaiblirait tous les ressorts de son âme ; il réduirait sa raison à un instinct moins sûr que celui des animaux, parce qu'il serait troublé sans cesse par les révoltes de son sens intime ; il perdrait jusqu'aux défauts de l'homme, lesquels, du moins, sont ceux d'un être créé pour percevoir le vrai : par exemple, qui chez plus d'un est la prétention de connaître mieux le vrai que les autres, et de le leur imposer à titre de privilège sur des inférieurs.

C'est pour ne pas tomber dans cette sorte d'orgueil, et pour en éviter jusqu'à l'apparence, qu'il est du devoir, dans toute chaire d'où l'on prétend enseigner le vrai, de s'interdire les formules dogmatiques. Par là, on respecte, ce qui n'est pas la même chose que ménager, ceux qui n'en sont pas persuadés au même degré, soit faiblesse, soit que leurs lumières s'offusquent, comme il arrive, par leur diversité et leur inégalité. Voilà pourquoi je préfère, en annonçant ces leçons, au mot *enseigner*, dont l'absolu m'effraye, le mot *étudier*, non-seulement parce que j'apprends dans le moment même que j'enseigne, mais parce qu'il n'y a pas de terme plus propre pour caractériser ces spéculations paisibles sur le passé, et cette recherche d'un vrai qu'aucune contradiction ne rend agressif et militant. On enseigne les sciences exactes : les éléments, la méthode, les résultats, tout en est évident ; on étudie les sciences qui ont pour objet ce qu'il y a de plus libre, de plus mobile dans l'homme, de moins susceptible d'être mesuré ou réduit en axiomes, la pensée ; qui ont pour résultats des vérités dont l'évidence, moins générale, ne se perçoit pas moins par la sensibilité et l'imagination, les deux facultés les plus assujetties à la diversité des circonstances particulières, que par la raison, par laquelle tous les temps et tous les pays se ressemblent. L'étude, d'ailleurs, avec ses doutes, ses inquiétudes, ses tâtonnements quand elle cherche, ses ravissements quand elle découvre, l'étude, où se peignent tous les mouvements d'un esprit sincère cherchant dans les livres le noble plaisir que donne le vrai, n'est-elle pas plus intéressante que l'enseignement, qui affirme ce qui se doit persuader, impose d'autorité ce qui veut être senti, borne ce qui est sans limites, et qui ressemble plus à une opération de la mémoire qu'à un travail actuel de l'esprit ?

Après-avoir ainsi parcouru tout le champ de la prose latine et y avoir recherché le vrai commun à tous les genres, et le vrai propre à chacun, peut-être v aura-t-il lieu de hasarder quelques généralités sur cette moitié de la littérature romaine. Les généralités n'étant que l'expression des lois d'après lesquelles s'accomplissent les choses humaines, avant de poser les lois, il faut connaître tous les faits qui se développent sous leur empire mais la tentation de généraliser est dangereuse ; on croit trop aisément qu'on voit loin parce qu'on ne voit pas à ses pieds, vite parce qu'on voit peu ; aussi est-ce moins un engagement que je prends qu'un désir innocent que j'exprime. Il serait, si beau, pour cette sorte de vrai qui regarde les faits et les grands hommes de l'histoire romaine, de trouver quelque chose à dire après Bossuet, après Montesquieu, après rainé de ces grands penseurs sur les choses romaines, Machiavel Mais n'est-ce pas déjà trop d'ambition que de s'aventurer dans les spéculations qui leur étaient familières, et de vouloir penser où ils ont pensé ?

Il serait moins téméraire, et peut-être m'y risquerai-je, de tirer de l'étude du génie romain dans les lettres, de l'art dans les grands écrivains, en un mot du

vrai dans l'éloquence latine, soit quelque principe nouveau, soit la confirmation de quelque principe connu, qui serve, non à former de grands écrivains, mais à entretenir dans le pays le goût général qui les forme. L'objet de toutes les institutions d'enseignement, le devoir de toutes les chaires, est de rappeler au public qu'étant la matière même de la gloire, il doit y mettre ses conditions, et se compter pour quelque chose dans les livres qu'il ne fait pas. Aucun public n'y est plus disposé que le public français. La France est le pays où le public est le plus près de l'écrivain, et où l'on peut dire avec le plus de vérité qu'entre le lecteur et l'auteur c'est un prêt rendu. Je sais que ce public a des moments de sommeil, pendant lesquels il n'est pas très-délicat sur ses rêves ; mais qu'on ne s'y fie pas : quand il s'éveille, il ne se souvient plus de ce qu'il a rêvé. Notre public ne méprise pas les auteurs qui lui ont été trop complaisants ; ce serait trop dur, et il sait qu'il y a un peu de sa faute : il les oublie. Aussi n'y a-t-il pas de pays où il y ait plus de gloires qui ne durent pas. vie d'homme.

Tel est le plan que je me suis tracé. Dans ce plan, où je commence par les historiens, nous avons dû après César venir à Salluste, lequel nous amène à son successeur immédiat, Tite-Live ; nous remontons ainsi le cours de l'histoire de Rome, en même temps que nous descendons la suite de ces historiens.

III. — DÉTAILS BIOGRAPHIQUES SUR TITE-LIVE. - TITE-LIVE APPARTENAIT-IL A UN PARTI ?

Tite-Live avait à peine seize ans quand César mourut. Il en avait vingt-quatre quand il quitta Padoue, sa patrie, pour venir à Rome, où il put voir Salluste, vieux et chagrin. Auguste, qui le compta parmi ses amis, ne s'offensa pas, dit Tacite, de l'éloge qu'il faisait de Pompée, et il l'appelait le *Pompéien*. Pline le Jeune raconte que sur le bruit de ses ouvrages un habitant de Gadès vint du fond de l'Espagne à Rome pour le voir, et, après l'avoir vu, s'en retourna. C'est de cet unique habitant de Gadès que saint Jérôme a fait plusieurs nobles gaulois et espagnols, entraînés, dit-il, à Rome par le désir de le contempler, et qui, entrés dans une si grande ville, y cherchaient autre chose que la ville elle-même. Des biographes lui font écrire son histoire, partie à Rome, partie à Naples, où il allait, disent-ils, de temps en temps se délasser. Us partagent les soins de sa vie entre son fils, pour lequel il avait écrit un traité littéraire, et sa fille, qui fut mariée à un rhéteur nommé Lucius Magius, qu'on allait entendre, dit Sénèque le père, moins par estime pour son talent, qu'à cause de la réputation de son beau-père. Les auteurs padouans dérangent cet intérieur en mariant deux fois Tite-Live, et en lui donnant deux fils et quatre filles sur la foi de quelque pierre mal déchiffrée. Ils font aller toute la ville de Padoue à sa rencontre, le jour où il revint après la mort d'Auguste ; ils l'y comblent d'honneurs, et lui donnent une vieillesse paisible et fortunée : mais cet embellissement, d'ailleurs fort innocent, n'a pas même pour prétexte une inscription douteuse. Eusèbe et saint Jérôme disent qu'il mourut à Padoue, l'an 18 de l'ère chrétienne, la quatrième année du règne de Tibère. Si cette date est exacte, Tite-Live, né cinquante-neuf ans avant notre ère, et mort dix-huit ans après, aurait vécu soixante-seize ans.

Il y a lieu de supposer que Tite-Live n'eut aucun ? emploi considérable ni à Rome, ni à l'armée, et que ce fut, comme Horace et Virgile, ses aînés, le premier de cinq ans, le second de dix, un lettré de la cour d'Auguste. César et Salluste sont historiens, l'un dans le feu des affaires, l'autre au sortir des affaires et par

dépit d'en être dehors. C'est le génie même de l'histoire qui a fait Tite-Live historien. Il vivait à une époque où Rome, sans ennemis dans le monde, puisqu'elle était devenue le monde lui-même, sans guerre, puisque la guerre civile y avait cessé, demandait un historien, poète plus qu'à demi, pour raconter et chanter tout ensemble la glorieuse suite de ses annales. Fatiguée de guerres civiles, étonnée de connaître pour la première fois les biens du repos et de l'ordre, sous un gouvernement qui paraissait moins l'opprimer que la débarrasser de libertés meurtrières, après sept siècles employés à consommer l'œuvre de sa grandeur, c'était un sentiment nouveau pour elle que de revenir sur son passé et de se contempler dans sa gloire. Avant Auguste, Rome avait eu l'idée de la grandeur de ses membres, tantôt du peuple, tantôt de l'armée, plus souvent du sénat ; sous Auguste seulement, elle eut l'idée d'une grandeur en laquelle se résumaient et s'absorbaient ces trois grandeurs particulières ; et ce fut cette idée qui, comme une force créatrice, inspira l'*Enéide*, à Virgile, à Tite-Live l'*Histoire romaine*.

Que faut-il penser des éloges que Tite-Live donnait à Pompée, et dont le raillait Auguste ? Dans le récit, aujourd'hui perdu, de la guerre civile, s'était-il prononcé pour Pompée contre César ? N'est-ce pas pousser trop loin les choses que de lui prêter, comme fait Niebuhr, la passion d'un homme de parti ?

Si Tite-Live eût été pompéien jusque-là, il n'aurait pas écrit de Cicéron, l'ami de Pompée, *que de tous les maux qui l'accablèrent coup sur coup, exil, chute de son parti, mort de sa fille, il n'y eut que la mort qu'il souffrit en homme*. Il n'eût pas dit de cette mort *qu'à bien considérer les choses, elle a pu paraître moins imméritée, par la raison que Cicéron, vainqueur, n'eût pas mieux traité son ennemi*¹. Un écrivain du parti de Pompée n'eût pas tracé, du plus grand personnage de ce parti, un portrait qui paraîtrait calomnieux, même sous la plume d'un partisan de César. Je me persuade que ce qui dut toucher Tite-Live dans le caractère de Pompée, ce fut l'honnêteté de l'homme privé, encore qu'elle fût si stérile pour les autres, et qu'elle semblât venir de l'absence de passions plutôt que d'un sens moral actif et énergique ; ce fut cette apparence de modération par laquelle Pompée parut ne pas vouloir de la puissance suprême, parce qu'il n'osa pas la prendre ; ce fut surtout sa mort sur le rivage égyptien, et cette fin si triste d'un homme si longtemps heureux.

Faire de Tite-Live un homme de parti, l'idée n'en pouvait venir qu'à Niebuhr, et pour le besoin de sa thèse, qui consiste à lui ôter toute créance. Il fallait le montrer tout au moins prévenu là où il n'est pas infidèle. Ni l'époque où vivait Tite-Live ne comportait une prévention de ce genre, ni le tour d'esprit de l'historien ne s'y prêtait. Après qu'Auguste, selon les belles paroles de Tacite, eut reçu sous son nouvel empire le monde romain fatigué des guerres civiles, il n'y eut pas un homme de sens, qui regretta, l'ancien parti républicain. Trop de héros de ce parti avaient prouvé qu'en s'y attachant ils n'avaient fait que se tromper sur le moyen d'arriver plus sûrement aux avantages de pouvoir et d'argent qu'ils poursuivaient sous son drapeau ; trop de faux patriotisme, trop d'orgueil de caste, trop de cet amour de la liberté pour soi et son parti, s'y étaient mêlés à la vertu solide et au vrai courage de quelques hommes, pour qu'on songeât à prendre parti dans cette querelle vidée et qu'on ne sût pas gré à Auguste d'en avoir fini, à Philippes, avec les écoliers de Caton ; à Actium, avec les exécuteurs testamentaires de César. Tite-Live devait penser à cet égard

¹ Fragment recueilli par Sénèque le rhéteur (*Suasor*, VII).

comme tout le monde, outre que, par son esprit généreux, élevé, sensible au malheur, fort porté d'ailleurs au dramatique, et plus occupé, dans les actions des hommes, de ce qui paraît au dehors que de ce qui reste caché, des passions que des intérêts, il n'était capable ni de l'énergie, ni des petites ses de l'esprit de parti.

C'est un républicain à la façon d'Horace chantant Regulus et l'aime indomptable de Caton, à la façon de Virgile faisant présider par ce même Caton l'assemblée des âmes vertueuses aux champs Élysées. Tous les trois admiraient Rome, sa grandeur, sa gloire, regrettaient, non ses institutions, dont je doute qu'aucun d'eux se fût rendu compte, même Tite-Live, mais tout ce que les traditions nationales racontaient de l'héroïsme de ses citoyens. Les esprits excellents, et la remarque en est vraie surtout des écrivains, sont rarement justes et ne sont jamais tendres pour le présent. Le mal qu'ils y sentent plus vivement que les autres les empêche d'y voir le bien, qui d'ailleurs n'y a jamais la grandeur que donne l'éloignement ; et il est rare qu'ils ne soient pas touchés de quelque forte prévention, soit de regret pour le passé, soit d'espérance pour l'avenir. Ceux en particulier qui regrettent le passé s'en font des images merveilleuses de désintéressement, de vertu, de grandeur d'Aine, pour se consoler de ce qui se fait autour d'eux ; et de même que, dans le présent, la grandeur des résultats leur est dérobée par la petitesse des causes apparentes et par l'agitation intéressée de tous ceux par qui ces résultats s'accomplissent ; de même, dans le passé, les mêmes misères des moyens et des acteurs principaux leur sont dissimulées par la grandeur des résultats. C'est l'illusion familière à Tite-Live, et Salluste n'y a pas échappé. Cependant il y a, sur ce point, entre les deux historiens, une différence très-marquée.

IV. — DIFFÉRENCES ENTRE LA MORALE DE SALLUSTE ET CELLE DE TITE-LIVE.

Je doute que Salluste ait été dupe de l'idéal qu'il nous a tracé, dans le préambule du *Catilina*, des temps de Rome jusqu'à la fin des guerres puniques. Tous les traits en sont si hors du }rai, qu'on ne peut voir dans cette peinture si flatteuse des premiers siècles de Rome, ou qu'une satire de son temps, ou qu'une déclaration de pureté et de vertu pour s'attirer du Crédit, ou qu'un morceau de rhétorique inspiré par l'imitation des Grecs, par quelque usage littéraire d'alors. Peut-être y a-t-il de toutes ces choses à la fois. Quoi qu'il en soit, nous avons été insensible aux séductions de ce préambule, et, au lieu d'y prendre confiance en la vertu de Salluste, nous nous sommes tenu en garde contre les jugements d'un historien qui fait cesser toute vertu et expirer toute morale au moment même où vont commencer ses récits. Salluste imagine le bien en homme qui ne le pratique guère. Ses peintures sont fabuleuses là où celles de Tite-Live ne sont qu'un peu flattées.

C'est que Tite-Live est un honnête homme, qui juge les autres par son propre fonds et qui non-seulement croit à la vertu, parce qu'il en est capable, mais qui connaît la source des belles actions, comme Salluste devine les motifs secrets des mauvaises. Il a cette sorte d'intelligence des honnêtes gens, plus rare que celle des plus habiles parmi ceux qui ne savent pas la morale ou qui y sont indifférents : il voit se former au fond des grandes âmes les résolutions héroïques ; il connaît ce que peut un homme sous une impulsion de générosité

ou sous l'empire du devoir ; il pénètre les grands citoyens, parce qu'il les aime. Je m'en rapporte à Salluste faisant le portrait de quelque factieux turbulent, ou de quelque gouverneur romain dépouillant sa province : il s'y connaissait ; mais j'ai foi en Tite-Live me parlant d'un Fabius ou d'un Paul-Émile : il trouvait dans un cœur droit et sensible le secret de leurs grandes actions et l'art de nous les rendre présentes par la beauté de ses récits.

V. — DE LA SENSIBILITÉ DE TITE-LIVE COMPARÉE A CELLE DE VIRGILE.

C'est Quintilien qui a noté le premier, parmi les qualités de Tite-Live, la sensibilité. Il ne le dit pas en termes exprès : les anciens n'ont pas de mot qui l'exprime clairement ; non qu'ils n'aient connu la chose, mais parce que cette disposition n'y a inspiré aucun ouvrage en particulier, et que, dans ceux où il paraît quelque sensibilité, c'est comme une liberté timide et inconnue que prend

humaine, sous l'empire de mœurs, de religions, de gouvernements qui lui étaient antipathiques. On reconnaît la sensibilité dans le mérite que Quintilien attribue à Tite-Live d'exceller, plus qu'aucun autre historien, dans l'expression des passions, et principalement, dit-il, des passions douces, *affectus dulciores*¹. Cet éloge n'est pas seulement vrai des harangues de Tite-Live, il l'est encore de ses récits, dont les plus beaux sont ceux où il peint, c'est trop peu dire, où il sent lui-même ces passions. Cette sensibilité le rend heureux, comme un contemporain, des victoires de son pays, malheureux de ses défaites, et il y a dans sa partialité même, soit l'illusion d'un témoin qui a grossi les choses par l'espérance ou par la crainte, soit le dépit d'un fier Romain battu qui nie sa défaite ou qui n'en veut pas faire honneur à son ennemi. Après la bataille de Cannes, comme un Romain de ce temps-là que la douleur eût suffoqué : *Je n'essayerai pas, dit-il, de peindre le désordre et la terreur dans les murs de Rome : je succomberais sous la tâche. Succumbam oneri !* Il courbe la tête sous le désastre de son pays, et s'étonne d'être encore vivant ; il est muet de douleur et d'inquiétude ; puis, avec Rome qui peu à peu se ranime, il relève la tête et respire enfin à la vue d'Annibal allant se prendre au piège des voluptés de Capoue².

La sensibilité est un don commun à Tite-Live et à Virgile. Ils se ressemblent tous deux par cette faculté supérieure et charmante par laquelle le poète et l'historien s'aiment moins que les créations de leur esprit, et vivent pour ainsi dire de la vie qu'ils leur ont donnée. Virgile souffre pour Didon délaissée, et porte dans son sein les ennuis de la veuve d'Hector ; il pleure la mort du jeune guerrier dont un javelot a percé la blanche poitrine. C'est trop peu, ce feu de tendresse se répand sur tout ce qu'il voit, sur tout ce qu'il décrit. Il s'intéresse à l'herbe naissante qui ose se confier à l'air attiédi par le printemps ; il est tour à tour la génisse exhalant son âme innocente auprès de la crèche pleine, l'oiseau à qui les airs mêmes sont funestes, et qui meurt au sein de la nue, le taureau vaincu qui aiguise ses cornes contre les chênes pour de nouveaux combats. Comme Virgile, Tite-Live est tour à tour chacun des personnages qu'il aime ; il est Rome elle-

¹ *Affectus quidem, præcipue eos qui sunt dulciores, ut parcissime dicam, nemo historicorum commendavit magis. (Inst. orat., X, 1.)*

² M. Daunou, dans ses savantes leçons sur Tite-Live (*Cours d'études historiques*, tome XIII), a fait le premier cette remarque.

même dans toutes ses fortunes, Rome, que le poète appelle *la plus belle des choses, pulcherrima rerum*, par le même enthousiasme tendre et naïf qui fut dire à l'historien, parlant de l'empire romain, qu'après celui des dieux, c'est l'empire le plus grand, *maximum secundum deorum opes imperium*.

La sensibilité de Tite-Live a la plus forte part dans cette connaissance du cœur humain dont le loue le moins favorable de ses juges, le savant Niebuhr. C'est même par les passions dont son cœur lui a donné le secret qu'il arrive à connaître les intérêts et qu'il pénètre dans les complications des affaires. D'autres écrivains qui ont mérité le même éloge n'ont porté dans le cœur humain que la lumière de la raison. Leur propre cœur est resté indifférent, soit qu'ils l'eussent fait taire pour ne pas troubler leur jugement, soit plutôt que l'expérience l'eût desséché. Aussi leur science instruit, mais ne rend pas meilleur. Ils fournissent des expédients et ôtent des scrupules à ceux qui, nés avec de l'ambition, cherchent dans leurs études des moyens d'empire sur les hommes. Tite-Live est l'historien des âmes généreuses ; il apprend à ceux, qui ne sont pas faits pour commander comment on honore l'obéissance. Sa science n'instruit guère moins, mais elle touche et donne du ressort.

On en dirait autant de Virgile, ce maître si profond et si doux dans la science de la vie. Plus je compare ces deux hommes, plus je les trouve frères. Virgile pourtant est le premier, parce que son cœur, le plus tendre de l'antiquité, a ressenti encore plus profondément le contre-coup des choses humaines. On voudrait croire qu'ils se sont connus et aimés ; que, dans ce palais d'Auguste qui leur était si hospitalier, ils se sont entretenus de Rome, de sa gloire passée, de ses grands hommes, et que, sans médire d'Auguste, ils se sont quelquefois attendris pour Pompée et exaltés pour Caton.

Tous deux étaient, nés non loin de Venise, sous le ciel des grands coloristes ; tous deux avaient respiré cet air limpide et brillant qui circule sur les toiles de l'école vénitienne. C'est ce don de la netteté lumineuse que, dans une langue qui fait effort pour être expressive, Quintilien loue dans Tite-Live, en l'appelant *clarissimus candor*¹. L'exemple en était nouveau, même après la lumière du style de César, même après le coloris de Salluste. César dessine à grands traits plutôt qu'il ne peint. Comme ce n'est point par l'imagination qu'il voit les choses et les hommes, mais d'un regard que ne trouble aucune émotion, et par une sorte de connaissance anticipée qu'il en a par la raison, il faut réfléchir sur son style pour en être frappé. Salluste est plus coloriste que César, et la première lecture lui est plus favorable ; mais la réflexion lui ôte quelques-uns de ses avantages. On découvre bientôt qu'en poursuivant à la fois deux mérites qui semblent s'exclure, qui du moins se contrarient, la couleur et la concision : la couleur qui distingue les objets, qui les nuance, qui leur donne un corps ; la concision, qui les résume et les abstrait, il lui arrive d'écrire des choses dont le tour est très-arrêté et dont le sens est vague. Tite-Live est coloriste par l'intérêt de sensibilité qu'il prend à toutes choses, et aussi parce qu'il est un peu de la nature des poètes, chez qui l'art de l'écrivain est le plus près de l'art du peintre ou du sculpteur, et la plume qui écrit, de la plastique qui-modèle.

¹ *Institutions oratoires*, X, 1.

VI. — DU PATRIOTISME ET DE L'ÉLÉVATION MORALE DE TITE-LIVE.

Le premier des historiens romains, Tite-Live, eut l'idée et l'amour de la patrie. Il n'y a pas de patrie dans les *Mémoires* de César : il y a César, et Rome n'est plus qu'une ville qui lui coûte moins à prendre que Brindes. Il n'y a pas de patrie dans Salluste : il n'y a que des partis. Ni l'un ni l'autre n'ont aimé Rome, César se substituant à elle, Salluste n'y trouvant pas sa place. Les grands hommes les touchent médiocrement : César, parce que les plus grands le sont moins que lui ; Salluste, parce qu'il n'admire guère, et peut-être parce qu'il se pesait au poids de César, lui qui, faisant quelque part allusion à Caton, se vante d'avoir réussi où Caton a échoué¹. Pourquoi César écrit-il ? Nous l'avons dit : pour se faire admirer et craindre à Rome. Et Salluste ? Pour la réputation qui s'attache à la pratique d'un art honnête, pour ne pas perdre dans l'oisiveté et l'inaction le loisir que lui fait la retraite ; parce que cela sied mieux que l'agriculture ou la chasse ; parce que de toutes les occupations où l'on exerce son esprit, une des plus utiles est d'écrire l'histoire. Tite-Live écrit pour sa patrie ; il veut se consoler des maux où il la voit tombée par le spectacle de ses grands commencements et de ses progrès. Tant qu'il verra prospérer et s'accroître cette république, *la plus grande*, dit-il, *la plus vertueuse, la plus riche en bons exemples qui fut jamais, il se sentira soulagé et content.*

Tite-Live est le premier historien véritablement homme de bien. L'éloge n'en est-il pas injurieux pour César et Salluste ? César n'était-il pas homme de bien ? Oui, par occasion, s'il le fallait, s'il importait à sa politique de l'être, et parce qu'il n'avait aucun goût à ne l'être pas, en homme autant au-dessus de ses qualités que de ses vices. De même que, tout en ayant de la bonté, il pouvait être cruel, il avait de l'honnêteté, quoiqu'il fût toujours près d'en manquer. Sa morale, c'était sa raison appréciant son intérêt. L'intelligence de César se servait de tout, du bien comme du mal indifféremment, n'obéissait à rien, doutait des dieux, même de Vénus, quoiqu'il en eût fait la mère de sa lignée ; ne croyait guère à la morale, quoiqu'il fût meilleur que celle de son temps, et égal, en bien des actions, aux plus nobles devoirs de la morale universelle ; il croyait pourtant, faut-il le dire ? à des règles de goût, et obéissait à la tyrannie de la rhétorique. Pour Salluste, je le trouve trop moraliste pour un homme de bien, et nous avons soupçonné son indignation contre les malhonnêtes gens de n'être qu'un artifice pour écarter de lui le soupçon qu'il n'avait pas toujours pratiqué ce qu'il professe si haut. Le véritable homme de bien, c'est Tite-Live. Celui-ci croit au bon, au vrai, à l'honnête ; il trouve beaucoup d'honnêtes gens, il en trouve trop peut-être, dans l'histoire de son pays : preuve qu'il est de cette famille. S'il parle des bons exemples, ce n'est pas du succès qu'il l'entend, mais du désintéressement, de la fidélité à la parole, de la fermeté dans le malheur, de la modération dans la fortune. La morale ne lui sied pas seulement comme à un bon esprit toute, bonne chose : il y a foi, il en relève comme d'une puissance supérieure, et il a l'idée de l'action de la morale sur l'histoire, ce qui est un acheminement à l'idée de l'action de la Providence. Ces qualités de Tite-Live, pour ne parler que de celles qui du caractère passent dans les écrits, ne se montrent pas par des professions de foi ni par des maximes ; son patriotisme n'éclate pas en déclamations, ni son honnêteté en discours de morale, ni sa sensibilité en attendrissements et en larmes : c'est une sorte de foyer d'où se répand sur tous

¹ *Jugurtha*, chap. IV.

ses écrits une chaleur secrète et égale ; on reconnaît à chaque instant une âme touchée et un historien qui a besoin d'aimer, d'admirer, de se consoler.

C'est ainsi qu'un genre s'enrichit et se complète par les qualités particulières des écrivains ; c'est ainsi que, chez les Romains, l'idéal de l'historien se forme de l'héroïque simplicité de César, de la finesse d'esprit de Salluste, de la candeur de Tite-Live ; c'est ainsi que l'idéal du style historique se forme de la pure et lumineuse brièveté du premier, de la concision savante du second, de l'abondance lactée, *lactea ubertas*¹, du dernier. Un peu plus de trente ans après la mort de Tite-Live, il en naîtra un quatrième, auquel il sera donné d'achever cet idéal par une profondeur de pénétration et une émotion de langage inconnues jusqu'à lui. Et par une de ces harmonies du monde moral dont toutes les grandes littératures offrent quelque exemple, en même temps que la réunion des quatre historiens de Rome composera un modèle incomparable d'histoire, nous aurons, pour chacun des grands changements de ce pays, l'historien le plus propre à le retracer. Tite-Live, l'historien-poète, nous racontera les fables de son origine et son agrandissement prodigieux ; Salluste, la corruption insensible de Rome au milieu des dépouilles du monde dont elle est gorgée ; César, ses efforts pour se renouveler par la guerre civile ; Tacite, sa lente dissolution.

VII. — DES DÉFAUTS DE TITE-LIVE.

Parmi les défauts de Tite-Live, le plus grave peut-être, c'est qu'écrivant l'histoire de la nation la plus politique de l'antiquité, il manque de curiosité et d'intérêt pour la politique intérieure de son pays. Il néglige presque entièrement la constitution de Rome, par laquelle, selon Montesquieu, elle triompha de Carthage. Si quelques faits intérieurs l'invitent à s'en occuper, il n'approfondit pas ; et, soit sur les desseins du sénat, soit sur les luttes des partis, soit sur certaines grandes mesures qui touchent à la constitution, il se réduit au rôle de témoin, voyant les choses du dehors et de loin, ne cherchant pas à pénétrer, et confiant dans les talents de ceux qui gouvernent. Admirable disposition pour écrire l'histoire de tout ce qui se passe au dehors et en plein jour, guerres, émotions populaires, scènes de forum, mais qui ne convient plus lorsqu'il s'agit d'événements intérieurs, de motifs secrets, de conseils, lorsque le sort de Rome dépend de quelques résolutions prises entre les quatre formidables murs où délibérait le sénat.

Toutefois ne demandons pas compte à Tite-Live, avec la rigueur de nos idées sur les devoirs de l'historien, de ce qu'il laisse à regretter du côté de la politique. Depuis qu'on va chercher l'histoire dans les archives, et qu'à l'imagination qui anime et rend présentes les choses du passé, à la raison qui en retrouve l'ordre et la suite, à la sensibilité qui s'émeut de leurs vicissitudes, nous préférons la sagacité qui pénètre les secrets ressorts de la politique, la dissertation qui discute les témoignages, le talent d'exposer, si différent du talent de raconter, non-seulement nous risquerions de trop blâmer Tite-Live de ce qui lui manque, mais de ne pas assez apprécier ce qu'il a. Si je me permets de ne pas le trouver assez politique, c'est en le comparant à son temps, à son devancier de plus d'un siècle, Polybe, lequel lui donnait un si bon modèle dans ses récits des guerres puniques, en recherchant, en examinant, en découvrant les ressorts de la

¹ Quintilien : *Neque illa Livii lactea ubertas.*

conduite qui, dans l'espace de moins de cinquante-trois ans, rendit les Romains maîtres de presque tout le monde connu.

Les autres défauts de Tite-Live sont ceux de ses qualités mêmes, de cette abondance limpide et nourrissante, *lactea ubertas*, dont Quintilien semble : parler avec la sensualité de madame de Sévigné voulant faire d'un certain traité de Nicole un bouillon pour l'avaler ; de ce talent de narrateur où Tite-Live n'a pas été surpassé ; de ce don de poésie par lequel son *Histoire* ressemble à une épopée. Par l'abondance, il est entraîné quelquefois dans la diffusion, et l'on est d'autant plus fâché de le voir diffus qu'en d'autres endroits, où le détail était nécessaire, on l'a trouvé ou laconique ou muet. Par le talent de narrateur, il touche au conteur. Le dramatique seul le touche, et, si la vérité n'y prête pas, j'ai peur ou qu'il ne la néglige, ou qu'il ne l'embellisse. Cependant Niebuhr a passé toute mesure en disant de Tite-Live qu'il n'éprouve ni conviction ni doute. Ce qu'il faut dire, c'est qu'il est convaincu à la manière des poètes, de sentiment plutôt que par les règles de la critique historique, et que, toutes les fois que l'historien doute, c'est le narrateur qui décide. Il dit quelque part : **Je ne voudrais rien tirer d'assertions sans fondement, ce qui n'est que trop le penchant des écrivains, quo nimis inclinant scribentium animi.** Voilà un mot où il se trahit. Entre deux faits dont l'un est sec et l'autre intéressant, c'est vers le second qu'il incline ; entre le vrai qui le priverait d'un beau récit et le vraisemblable qui lui en fournit la matière, il choisira le vraisemblable. Et comme toutes les qualités ont leurs pièges, en même temps que son talent de narrateur le fait glisser dans l'inexactitude, son patriotisme le porte à préférer le vraisemblable qui sert la gloire des Romains au vrai qui leur fait tort.

Enfin, ayons le courage d'ajouter que ce grand écrivain, ce noble esprit, n'est pas exempt de légèreté. Le don poétique et presque virgilien de Tite-Live le rend trop sensible au merveilleux des traditions qui n'attent l'orgueil de son pays. Le dommage n'en est pas grand, quant aux commencements de Rome, à cause de l'impossibilité à peu près certaine de les éclaircir. Et lorsque je considère les réalités que nous donne la critique moderne en dédommagement des illusions qu'elle veut nous ôter, les négations sèches qu'elle oppose à des récits charmants et pleins d'intérêt, les dissertations dont elle étouffe ces poétiques annales, les matériaux qu'elle entasse au pied du noble monument. pour l'architecte inconnu qui doit tenter quelque jour de le repaire, je m'en tiens à la Rome des écoliers, et j'aime mieux croire avec les enfants à Numa et à la nymphe Égérie, avec Corneille au combat des Horaces et des Curiaces, que douter avec Niebuhr sans prouver, et détruire sans remplacer. La crédulité de Tite-Live n'est à surveiller que pour les époques où les témoignages ne manquent pas ; car il est probable que son penchant au merveilleux persiste là même où il a plus de moyens de savoir la vérité. Encore ne faudrait-il pas lui en vouloir beaucoup. Son tort serait celui de toute l'antiquité, qui, dans tous les arts, songeait à plaire bien plus qu'à instruire, ou à n'instruire qu'il la condition de plaire. L'historien, dans la pensée de Quintilien, n'est qu'une sorte d'orateur tenu de plaire à son lecteur, comme l'orateur à son auditoire. Dans la brillante revue qu'il fait, au livre X, des historiens grecs et latins, il ne les apprécie et ne les compare que par les qualités de la mise en œuvre, le tour d'esprit, les caractères du style, nullement parce qu'ils ont fait ou négligé de faire dans l'intérêt de la vérité.

La conclusion de tout cela est qu'il faut lire Tite-Live avec précaution. Cette réserve n'est pas difficile. Les séductions d'un auteur ancien, au temps où nous vivons, ne sont pas irrésistibles. Ni les passions, ni le tour d'imagination de notre

époque, ni le désir de trouver dans un auteur des preuves pour ou contre quelque opinion du jour, ne se mêlent au pacifique intérêt de la vérité recherchée dans un passé si lointain et sans application directe au présent. Il nous sera donc aisé de nous défendre contre les charmes du plus brillant des narrateurs et de lui demander, dans l'occasion, si le vrai qu'il a négligé ne vaut pas mieux que le vraisemblable qu'il a imaginé ; pourquoi il a été infidèle ; si c'était faiblesse du narrateur ou partialité du citoyen pour son pays. Toutefois ne soyons pas dupes de notre prudence, par trop de peur d'un bien petit danger, comme d'admirer plus qu'il n'est juste un Regulus, un Fabius, un Scipion, ou d'être un peu trop Romains contre les Samnites et les Carthaginois. Ne nous privons pas du plaisir qu'ont tiré de la lecture de Tite-Live tant d'esprits excellents, y compris la Fontaine, qui, le lisant un jour dans le jardin d'une hôtellerie, *s'y attacha tellement*, dit-il, *qu'il se passa plus d'une bonne heure sans qu'il fit réflexion sur son appétit*¹.

VIII. — DU RÉCIT DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE. — ANNIBAL.

Nous étudierons d'abord dans Tite-Live le récit de la seconde guerre punique. C'est sans comparaison la plus belle époque de l'histoire romaine. Une lutte à mort a mis aux prises deux sociétés, deux constitutions, deux génies, deux races antipathiques. Le même monde ne peut plus contenir Carthage et Rome : il faut que l'une ou l'autre périsse. Les deux rivaux ne veulent plus de la vie qu'il faudrait tenir l'un de l'autre. Entre eux, pas de rémission ni de trêve : ils se quittent quand l'épuisement a roidi leurs mains, mais c'est pour recommencer le combat. Un moment l'un d'eux est près de périr ; terrassé, le fer sur la gorge, il parvient à en écarter la pointe, et il enchaîne l'épée dans la main du vainqueur jusqu'à ce qu'il la retourne contre lui. On ne sait lequel des deux est le plus grand, et la victoire même n'en a pas décidé.

Je ne cache pas que ce qui m'a surtout attiré à ce sujet, c'est Annibal. L'histoire n'offre pas de plus grand spectacle que cet homme prodigieux qui, à peine proclamé chef de l'armée carthaginoise, maître enfin d'accomplir son vœu de haine éternelle contre Rome, la défie d'abord dans Sagonte en ruine, traverse les Pyrénées, ouvre les Alpes à la première armée qui les ait franchies, détruit les armées romaines sur le Tessin, sur la Trébie, au lac Trasimène, et Rome elle-même à Cannes ; puis, après cette course de torrent, arrêté tout à coup, commence, avec les restes de ses compagnons de victoires grossis de quelques alliés de Rome, sans son pays, ou malgré son pays, une guerre plus étonnante encore ; attaquant et se dérochant tour à tour, et, comme le lion, qui rôde autour d'une proie bien gardée, revenant par mille circuits sur cette Rome qu'il avait vue une fois ci dévorée en espérance ; établi et vieillissant au sein de l'Italie ; aussi patient sur le sol étranger qu'une nation qui se défend sur le sien ; aussi fécond en ressources qu'un grand gouvernement ; rappelé enfin de cette patrie que la guerre lui avait faite pour aller au secours de ses propres foyers, et vaincu par un jeune homme échappé au désastre de Cannes. Il sera, si je ne me trompe, d'un grand intérêt de rechercher si Tite-Live n'a pas à son insu diminué Annibal, et si son vainqueur, ce Scipion l'Africain, qu'un buste du temps nous représente

¹ Lettres à Mme de la Fontaine.

la tête chauve, le front vaste, l'œil dur et perçant, avec un grand air où respirent l'orgueil du noble, le dédain de l'homme impopulaire, la capacité du général¹, si cet homme heureux et brillant à la façon de Pompée n'a pas été un peu enflé.

Pour m'aider, dans ces études, du meilleur de tous les commentaires, la vue même du pays, j'ai voulu me donner une idée de la route qu'Annibal a suivie, de cette terre sur laquelle il campa seize ans. J'ai traversé les Alpes par le chemin que le plus grand admirateur d'Annibal, Bonaparte, a jeté sur leurs abîmes, et toute la peinture de Tite-Live m'est devenue parlante. J'ai vu ces belles plaines de l'Italie du nord, dans lesquelles on débouche de tous les passages des Alpes, et j'ai senti de quelle ardeur de convoitise devaient être saisis à cette vue les mercenaires d'Annibal. J'ai vu les Apennins, où il faillit s'ensevelir dans les neiges, après la bataille de la Trébie, et Spolète, sur son rocher, où vint se briser l'élan que venait de lui donner la victoire de Trasimène ; j'ai vu Rome et ces hauteurs où l'on suppose qu'Annibal vint à la découverte, avec quelques cavaliers, pour explorer l'endroit faible par où il pourrait y pénétrer. Enfin, en contemplant cette campagne romaine, solitude artificielle, dont la charrue des Fabricius et des Caton faisait autrefois une campagne riante et féconde, j'ai compris ce que pouvait tirer pour sa défense, de cette terre que rend malfaisante sa fécondité négligée, l'héroïque nation sortie de son sein ; et, ému du même sentiment que Virgile, j'ai dit tout bas avec lui, dans son intraduisible langue :
Salut, grande terre de Saturne, mère des moissons et des héros !

*Salve, magna pareils frugum, Saturnia tellus,
Magna virum !...*

¹ Ce buste est à Rome, au musée du Capitole.

TACITE.

SOMMAIRE. — I. - Caractère général des écrits de Tacite. - Du jugement de Voltaire sur cet historien. — II. - De la seule conduite qui fût possible aux honnêtes gens sous les Césars. — III. - Tacite est formé par la morale stoïcienne. - Résumé de cette morale. — IV. - Caractère et nouveauté de l'histoire dans les écrits de Tacite. — V. - Autres différences entre Tacite et ses devanciers. — VI. - De la foi qu'il faut avoir dans la véracité de Tacite. — VII. - De l'esprit de prévention de Tacite. — VIII. - De l'affectation dans les écrits de Tacite. — IX. - Des critiques dont Tacite a été l'objet. - Est-il un écrivain de décadence.

I. — CARACTÈRE GÉNÉRAL DES ÉCRITS DE TACITE - DU JUGEMENT DE VOLTAIRE SUR CET HISTORIEN.

Soixante ans après la mort de Tite-Live, naissait, au commencement du règne de Néron, dans cet air de meurtre et de débauche qu'on respirait à Rome depuis le règne de Tibère, le plus éloquent des historiens latins, P. Cornélius Tacite. La même année, selon quelques calculs, avait vu monter sur le trône des Césars, Néron, l'horreur du genre humain, et naître Tacite, son vengeur.

Le plus près de l'idéal de l'histoire, telle que nous la concevons, avec la forte culture moderne, est Tacite. Cette profondeur, cette science des mobiles secrets, ce sens moral surtout, sont presque plus de notre temps que de l'antiquité. *Son service*, dit Montaigne dans d'excellentes réflexions sur Tacite, *est plus propre à un estat trouble et malade comme est le nostre présent ; vous diriez souvent qu'il nous peint, et qu'il nous pince*¹. Toute l'Europe, depuis trois siècles, en dit autant.

Un changement complet dans le gouvernement romain, une autre société, d'autres mœurs, donnaient à Tacite, sur ses devanciers, l'avantage d'une matière neuve. Cependant, en comparant sa tâche avec la leur, il croyait avoir la plus mauvaise. *Ceux-là*, dit-il, *avaient à raconter de grandes guerres, des sièges de villes, des rois vaincus et captifs, ou, s'ils se tournaient vers les affaires du dedans, les violents débats entre les consuls et les tribuns, les lois agraires et des blés, les luttes du peuple et des grands ; et ils parcouraient ce champ d'un libre essor. Nous, nous n'avons qu'à joindre bout à bout des ordres cruels, des accusations qui se succèdent sans interruption, de fausses amitiés, des causes dont l'issue est la même... Notre tâche est étroite et sans gloire ; nous n'avons pour tout sujet qu'une paix constante et à peine inquiétée, et Rome pleine de tristesse*². Tacite craint la monotonie ; il l'avoue : c'est une petite faiblesse qui ne fait tort qu'à ses lecteurs contemporains, trop légers sans doute pour une si forte nourriture. Mais nous sommes de l'avis de Montaigne, qui, parlant de ces scrupules de l'historien : *Et me semble*, dit-il, *le rebours de ce qu'il luy semble à*

¹ *Essais*, liv. III, chap. VIII.

² *Annales*, IV, xxxii.

lui, qu'ayant spécialement à suivre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extrêmes en toutes sortes de formes, tant de notables actions que nommément leur cruauté produisit en leurs subjects, il avait une matière plus forte et attirante à discourir et à narrer, que s'il eust eu à dire des batailles et agitations universelles¹.

Tacite est-il aussi malheureux de sa matière qu'il le paraît ? J'en doute beaucoup. En tout cas, sa peine d'esprit ne fut pas sans mélange de douceur. Écrire l'histoire, ce fut, pour Tacite, se soulager. Il y a, dans ses récits les plus lugubres, une certaine volupté de l'esprit assez semblable à celle de l'homme de Lucrèce qui, du rivage, pense avec douceur, *suave*, aux dangers de ceux qui naviguent. C'est un cœur qui se décharge après une longue oppression, et la liberté de l'indignation en adoucit l'amertume.

On sait que Tacite n'écrivit que sous Trajan. C'est l'honneur de ce prince, rendu meilleur par la suprême puissance, que la conscience humaine ait retrouvé sous son règne cette voix que les meurtriers de Rusticus, d'Helvidius, de Thraséas, avaient cru étouffer dans les mêmes flammes qui consumaient leurs livres². Comme Juvénal, qui attendit, pour livrer au mépris de la postérité les personnages de ses satires, qu'ils fussent couchés dans leurs tombeaux le long de la voie latine, Tacite, sous Domitien, s'était enveloppé de silence³, et avait attendu que le poignard des gladiateurs en eût fini avec ce tyran. Il n'écrivit qu'âgé de plus de quarante ans.

Je le soupçonnerais plutôt d'un peu trop de complaisance pour son sujet, et de ne s'être pas toujours défié de tout ce qui pouvait l'assombrir⁴. Selon Voltaire, c'était médisance et malignité⁵. Tacite médisant et malin ! Qui se serait attendu à cela ? Voltaire a oublié que, dans le procès qu'il faisait au christianisme, aucune charge ne lui paraissait trop forte, et qu'il aurait cru d'un pape tout ce qu'il nie de Tibère ou de Néron. Ailleurs, il qualifie Tacite de *fanatique pétillant d'esprit*. Et il ajoute, par une singulière contradiction, *qu'il connaissait les hommes et les cours*⁶. Comme si le fanatisme n'était pas l'état de l'aine le plus près de celui qui nous ôte toute connaissance, je veux dire la folie. On regrette de trouver des erreurs de ce genre dans un des meilleurs juges des œuvres de l'esprit, et dans un homme de génie qui en a donné à juger de si excellentes. *Tacite m'amuse*, dit-il encore dans la même lettre : éloge cruel qui aggrave ses critiques, car c'est dire d'un livre d'histoire ce qui se dit d'un roman.

Tacite n'est ni malin, ni fanatique, et s'il amuse, il faut l'entendre du vif intérêt qu'il sait donner aux plus graves enseignements de l'histoire. S'il lui est arrivé d'enregistrer avec trop peu de critique des faits qui paraissent invraisemblables, ce n'est point désir de nuire même aux méchants, ni par esprit de satire ; comme Juvénal. La sévérité de Tacite ressemble un peu à celle de la Bruyère, un des hommes les plus doux, comme on sait, et les plus cachés du XVIIe siècle, lequel observa toute sa vie la cour sans dépasser l'antichambre. La Bruyère avait eu à souffrir des ridicules qui font le sujet de son livre ; en les peignant, il se

¹ *Essais*, liv. III, chap. VIII.

² *Vie d'Agriola*, chap. II.

³ *Per silentium venimus*. (*Vie d'Agriola*, chap. II.)

⁴ Il avoue qu'il a recueilli certains détails négligés ou omis par les autres historiens, *soit dégoût, soit crainte d'ennuyer les lecteurs*. (*Annales*, VI, VII.)

⁵ *Mélanges littéraires*, A. M..., sur les anecdotes.

⁶ Lettre à Mme du Deffant, 30 juillet 1768.

vengeait de son embarras. Tacite avait été forcé, pour sauver sa vie, de renfermer son indignation ; en peignant les crimes de César, il se vengeait de sa peur.

Il n'est pas plus fanatique que malin. Il connaissait trop les hommes pour garder, un siècle après Auguste, les nobles illusions d'un Helvidius Priscus mourant sous Tibère pour avoir appelé Brutus et Cassius les derniers des Romains. S'il n'a pas fait l'éloge de l'empire, il l'a absous par ces graves paroles du commencement des *Annales* : **Auguste recueille sous le pouvoir d'un seul le monde fatigué des guerres civiles**. Ce que voulait Tacite, ce qu'il était réduit à vouloir, c'était le pouvoir d'un seul tempéré par le hasard qui fait les bons et les méchants princes ; c'était une liberté de bon plaisir, une liberté tolérée et viagère, comme celle dont Pline le Jeune remerciait Trajan en ces termes : **Tu ordonnes que nous soyons libres ; nous le serons. *Jubes esse liberos ; erimus***¹.

Triste politique, mais la seule qui fût sensée dans l'avenir borné et obscur qu'avaient fait à la Rome des Césars ses institutions et sa religion.

II. — DE LA SEULE CONDUITE QUI EST POSSIBLE AUX HONNÊTES GENS SOUS LES CÉSARS.

S'il est dans l'histoire un spectacle douloureux, c'est celui de grands esprits comme Tacite à qui, l'espérance n'est pas plus permise que les regrets.

Car que regretter, au temps de Tacite ? Est-ce cette république aristocratique qui, après avoir fait la conquête du monde, était devenue le plus dur et le plus corrompu des gouvernements ? Regretter la Rome républicaine, à moins de remonter jusqu'au delà des Gracques, c'était regretter le sénat vendant l'honneur romain au dehors, la justice au dedans ; les remèdes de Marius, plus violents que le mal ; Sylla épuisant Rome, en croyant la renouveler ; Pompée violant ses propres lois², et l'usurpation offerte à qui voulait la prendre, tant on avait hâte de voir la fin des guerres civiles !

Pouvait-on du moins espérer ? Mais qu'espérer dans un pays sans vrai peuple, où des fils d'affranchis, des petits-fils des vaincus, des Grecs, des échantillons de toutes les nations, un faux peuple enfin, déjà plus nombreux, au temps des Scipions, que le vrai peuple, s'agitait entre l'empereur et les nobles, vivant de leurs vices, incapable de former une société moyenne d'où pût sortir soit une république démocratique, soit une monarchie mixte ? Tacite rêva cette dernière forme ; mais le jour où elle lui apparut, il la déclara plus facile à louer qu'à établir, et, fût-elle établie, incapable de durer³.

L'empire fut l'effet d'un accord entre ce faux peuple, qui était opprimé, et un ambitieux de génie qui prit sa défense contre la vieille aristocratie. Mais, comme dans la fable du cheval qui emprunte le secours de l'homme contre le cerf, après que l'empereur eut servi la multitude contre les patriciens, il la retint sous lui, lui donnant la paix pour exercer cette activité subalterne qui ressemble à de

¹ *Panegyrique de Trajan*, chap. LXVI.

² *Annales*, III, XXVIII.

³ *Laudari facilius quam evenire, vel, si evenit, haud diuturna esse potest.* (*Annales*, IV, XXXIII.)

l'intrigue, le pain assuré, et, pour toute liberté, la diffamation des grands au théâtre.

Dans cette impossibilité d'espérer comme de regretter, il y avait pourtant plus de raison de regretter le passé, qui se recommandait du moins par la gloire et par le travail de la grandeur romaine, que d'espérer au hasard, et de désirer ce qu'on appelait les choses nouvelles, *novæ res*, qui étaient l'inconnu dans la nuit. Aussi Tacite, comme tous les honnêtes gens d'alors, n'est-il qu'un patricien libéral, ou, comme on le dirait de notre temps, un partisan de l'ancien régime libéral et modéré.

Rien ne ressemble moins à un fanatique que l'homme qui fit tout doucement sa fortune sous trois empereurs, et le plus grand pas sous le pire, Domitien. Il fallut beaucoup de conduite pour dérober aux soupçons de ce misérable empereur le génie qui a le mieux connu les méchants princes. Tacite n'était pas du tempérament des conspirateurs. Il parle même assez durement de leur esprit d'indépendance et de ce vain étalage de liberté qui les précipite au-devant de leur destinée. **Que ceux qui admirent les entreprises illégitimes, dit-il, sachent qu'il peut se trouver des grands hommes même sous les mauvais princes, et que l'obéissance et la modération, pourvu qu'il s'y joigne de la force d'hue et des talents, les mènent aussi loin dans la gloire que la plupart de ceux qui ont cherché par des coups hardis une mort brillante, mais inutile à l'État¹.**

Ce ne sont pas là les maximes d'un fanatique, non plus que la louange qu'il donne à son beau-père pour avoir fait, une part à Domitien dans sa succession, afin de sauver le reste. Je me représente, dans la maison d'Agricola², les graves entretiens du gendre et du beau-père sur cette matière si délicate de la conduite à tenir sous un mauvais empereur. Leur vertu dut être plus d'une fois embarrassée de lit justice que leur rendait Domitien ; et l'espèce de dédain que montre Tacite pour ceux qui conspiraient trahit ce qu'avait dû lui laisser de scrupule sa sécurité sous ce prince. Mais je lui en veux de gourmander ceux qui ne voulaient pas de la vie au prix dont il fallait la payer, et d'élever la gloire de l'obéissance habile, personnifiée dans Agricola, à l'égal du martyr enduré pour la liberté politique dans la personne de Thraséas. Le genre humain préférera toujours à l'homme prudent qui sait, par des accommodements même honorables avec le despotisme, acheter le privilège de mourir dans son lit, l'homme héroïque qui, dans un temps où une bonne conscience, fût-elle silencieuse, faisait ombrage au prince, s'ouvrait les veines et faisait des libations de son sang à Jupiter Libérateur.

Tacite imita la conduite de son beau-père. Tous deux servaient le prince dans ce qu'il faut bien qu'un prince, si mauvais qu'il soit, fût-ce un Néron ou un Domitien, souffre de justice, d'ordre, de bonne administration, dans l'empire. Ils ne servaient pas la personne. Ils s'en tenaient à son estime, et ne s'aventuraient pas jusqu'à sa faveur, étouffant leurs succès par leur modestie, sachant s'arrêter dans la richesse, pour ne pas donner à César la tentation de s'instituer leur héritier³ ; réglés dans leurs mœurs, chastes dans le mariage¹, honnêtes gens sans en faire de bruit, afin que leur honnêteté ne fût pas une censure.

¹ *Vie d'Agricola*, chap. XLII.

² Tacite dit de lui : *Peritus obsequi*. (*Agricola*, chap. VIII.) Et plus loin : *Virtute in obsequendo*.

³ Pline le Jeune dit à Trajan : *Nec unus omnium, nunc quia scriptus, nunc quia non scriptus, heres es*. (*Panegyrique*, chap. XLIII.)

III. — TACITE EST FORMÉ PAR LA MORALE STOÏCIENNE. - RÉSUMÉ DE CETTE MORALE.

Tacite paraît avoir été un de ces hommes de bien comme en forma la doctrine stoïcienne dans l'intervalle qui sépare la Rome républicaine de la Rome chrétienne. Parmi les philosophes que Domitien fit chasser à la suite du procès d'Aru !émis Rusticus, se trouvait le plus chrétien des philosophes du paganisme, Épictète. La providence de Dieu, l'obligation de nous soumettre à sa volonté, les devoirs de l'homme envers l'homme, le droit de nos proches (le christianisme devait dire nos frères) à nos services, le devoir de s'abstenir de toute vengeance : voilà ce qu'enseignait Épictète. Il niait que le bonheur dépendit d'aucune circonstance extérieure, ni qu'aucun homme en pût être privé. Selon lui, il n'y a de bien que la vertu, de mal que le vice ; c'est la volonté de l'homme qui choisit entre l'un et l'autre, de telle sorte que, dans la distribution du bonheur et du malheur, la part de chacun est proportionnée à ses mérites.

Ces belles doctrines faisaient le fond de la philosophie morale au temps de Tacite. Agricola les avait apprises de son père Julius Græcinus, mort sous le règne de Caligula pour n'avoir pas voulu du rôle d'accusateur. Nul doute que Tacite n'en eût été nourri. Ses écrits respirent la Force d'âme qu'on y puisait. Mais il n'en est pas plus fanatique que des vieilles libertés républicaines. S'il crut à la Providence de Sénèque, d'Épictète, de Marc-Aurèle, il se garda bien de le dire, et il laissa dans ses livres les dieux officiels, pour n'avoir pas à exclure du ciel, avec les dieux, les Césars que l'adulation y avait placés. Il n'adopta pas non plus du stoïcisme les excès de sa morale, ni l'insensibilité qui en est la perfection. Il n'aurait pas approuvé, entre autres maximes, que, pour s'épargner du trouble, on ne s'affligea pas du malheur d'un ami ; qu'un père, pour ne pas se déranger du soin de son propre esprit, s'abstint de punir un fils coupable. Ces exagérations blessaient sa raison, et n'allaient pas à ses habitudes de prudence. Car cette insensibilité, ce mépris des affections, cet amour pour la mort considérée comme un affranchissement, tout cela n'était qu'un sublime défi jeté aux princes auxquels on voulait ôter le plaisir de la cruauté en rendant la nature insensible à la douleur, et en refusant aux bourreaux les souffrances de la victime. Rien ne pouvait être plus suspect aux Césars, n'y ayant rien de plus dangereux pour un mauvais gouvernement qu'une doctrine qui rend populaire le mépris de la vie.

Caractère plus ferme que passionné, Tacite sut cheminer entre l'adulation et la protestation ; il trouva par le travail, par la pureté de son foyer, le secret de s'estimer, même en courbant le front, et il eut le genre de vertu le plus efficace alors, celui de n'être complice d'aucun des crimes du despotisme impérial, et d'avoir part dans tout le bien qu'il laissa faire. Il retint surtout des enseignements de la philosophie stoïcienne la résignation à la mort, non-seulement comme la fin commune, mais comme une chance plus prochaine pour les honnêtes gens. Junius Rusticus avait péri sous Domitien pour avoir appelé Thraséas le plus saint des hommes. Si Tacite avait eu à traverser le règne de quelque autre Domitien, et qu'il se fût trouvé un délateur pour dénoncer les magnifiques paroles où il

1 Tacite dit d'Agriola et de Domitia Décidiana, sa femme : *Vixernutque luira concordia, per mutuum caritatem*. (Agriola, chap. VI.)

personnifie la vertu de ce sage héroïque¹, je ne doute pas qu'immolé comme Rusticus il ne fût mort comme Thraséas. Mais, par cette fatalité heureuse qui devait donner à Rome une suite d'empereurs honnêtes gens et doux, les énergiques portraits que Tacite avait tracés des Tibère et des Néron le protégèrent sous leurs successeurs, lesquels comprirent que le procès fait aux mauvais princes est le meilleur éloge des bons.

IV. — CARACTÈRE ET NOUVEAUTÉ DE L'HISTOIRE DANS LES ÉCRITS DE TACITE.

L'impression qui reste des écrits de Tacite est une impression de gravité. Le sujet y est sans doute pour beaucoup. Cette succession de crimes, ces délateurs, ce sénat qui se décime par peur, les débauches sanglantes, la toute-puissance aux mains d'hommes qu'elle enivre, qui tous commencent par le bien, même Néron, mais que le droit de tout faire impunément rend bientôt furieux, comme certains hommes les liqueurs fortes ; ce mystère redoutable qui enveloppe le Palatin, quel sujet de plus graves lectures ? Mais on en lit autant dans Suétone, et plus encore : car là où s'est arrêté Tacite, soit pudeur, soit scrupule d'art, Suétone n'hésite pas à afficher la majesté impériale et à nous révéler tout ce qu'ont vu les murs du Palatin. Il s'en faut même qu'il ait manqué de talent pour faire valoir ces tristes curiosités, ou d'honnêteté pour s'en indigner. Quelqu'un pourtant s'est-il avisé de qualifier Suétone de grave historien ? Cette impression de gravité résulte donc moins des faits que du caractère même de l'historien. Tacite a mérité d'être appelé par Bossuet le plus grave des historiens, parce qu'il est le plus moral.

La morale, dans les écrits de Tacite, est une croyance de l'homme, et non une beauté du genre ; et c'est par là qu'il est supérieur à ses devanciers. Salluste sait à merveille les causes des dissensions civiles ; il a étudié les effets de la corruption, du luxe, de l'ambition des chefs, sur les mœurs et la constitution d'une république ; mais cette morale n'est pas assez près des faits, et il y manque l'accent de l'honnête homme. La morale, dans Tite-Live, c'est l'admiration des belles actions et des grands caractères, et une illusion touchante qui le porte à remplir de grands hommes le passé de son pays. Pour César, la morale n'est que son jugement personnel sur les hommes et les choses, selon le secours ou les difficultés qui lui en viennent. Il ne sait donner aux hommes d'autres leçons que ses pensées, d'autres exemples que ses actions. Il n'y a pour lui d'autre sagesse humaine que les motifs, bons ou mauvais, qui le font agir. Tacite juge les hommes dans sa conscience, et selon des règles qu'il appliquait à sa propre conduite. Sa morale est de sentiment.

Du reste, il fait sortir les événements de leurs véritables causes, qui sont les passions et les caractères. Il est beau pour l'antiquité, il est glorieux pour Rome que ce soit, un ancien, un Romain qui le premier ait rendu cet hommage à la liberté humaine, d'y chercher les raisons des événements, et de renvoyer aux hommes la responsabilité de ce qui leur arrive. Tacite découvre les intentions sous les paroles, les desseins sous les actes, l'homme sous le rôle. Son impitoyable sagacité le dispute avec la dissimulation des Césars, et, si reculées

¹ *Annales*, XVI, XXI.

que soient, leurs retraites, il sait y pénétrer. En vain Tibère rend des édits pour écartier tout le monde des chemins par où il doit passer, en vain il se tient caché à Caprée comme au fond d'une tanière d'où il ne communique que par des signaux avec l'Italie, Tacite le suit partout et l'entend penser tout bas. Il arrache de ce cœur que rendait cruel le mépris des hommes encore plus que le tempérament, le secret de son inquiétude et de son ennui ; et sur cette cime de rocher où, les yeux fixés sur la rive italienne, épiait l'arrivée du vaisseau qui doit lui annoncer la mort de quelque ennemi, Tibère se croit seul et sans témoins, Tacite est assis à ses côtés.

Il se plaît dans ces ténèbres des arrière-pensées, et comme d'autres ont eu l'imagination des événements, il a l'imagination des conjectures. Il ne laisse aucun faux-fuyant par où le coupable puisse échapper. C'est comme la bête fauve autour de laquelle les chasseurs ont formé l'enceinte ; il faut qu'elle vienne se faire tuer à l'une ou à l'autre fuite. On pourrait même reprocher à Tacite le luxe de ses conjectures : entre plusieurs motifs contraires, on hésite, et quelquefois ce doute profite à l'accusé. C'est ainsi que quelques esprits éminents, Voltaire entre autres, de peur d'en trop croire, ont nié, et se sont donné le beau rôle de défendre la nature humaine contre l'historien.

Les histoires de Tacite ressemblent, à cet égard, aux *Maximes* de la Rochefoucauld. De même qu'après la Fronde, espèce de chasse qu'on donnait au Mazarin pour se partager ses dépouilles, l'auteur des *Maximes* avait gardé un fond de mépris pour les hommes qui lui fit réduire leurs mobiles à un seul, l'intérêt ; de même, après le règne de Domitien, l'âme de Tacite fut atteinte d'une défiance irréparable. Vainement devait-il voir, sous les règnes réparateurs de Nerva, de Trajan et d'Adrien, les lois reprendre leur empire, une certaine liberté rentrer au sénat, la vie humaine recouvrer son prix ; le repos et la gloire de la seconde moitié de sa vie ne purent effacer les impressions de la première, et il se souvint toujours ou d'avoir craint pour sa vie, ou peut-être de l'avoir salivée à trop grand prix. On parle de gens touchés par la foudre, auxquels il en est resté un tressaillement involontaire : il est telles pages de Tacite où l'on sent ce tressaillement.

Avec plus de justice pour l'antiquité païenne, de Chateaubriand aurait reconnu dans Tacite la *majestueuse mélancolie* qu'il attribue exclusivement aux auteurs chrétiens. Il eût créé le mot pour Tacite. Pline le Jeune était sur la voie lorsqu'il caractérisait l'éloquence d'un des plaidoyers de Tacite par le mot grec *σεμνῶς*, qui signifie cette impression de gravité majestueuse qu'on revoit des choses divines.

V. — AUTRES DIFFÉRENCES ENTRE TACITE ET SES DEVANCIERS.

D'autres différences entre Tacite et ses devanciers ont été autant de nouveautés durables dans l'histoire.

Avant Tacite, la matière de l'histoire est sur les Champs de bataille ou au forum. Il y avait peu de choses secrètes. Le peuple savait par ses tribuns ou par les accusations publiques ce qui se passait au sénat. Pour écrire les annales de Rome républicaine, l'art de raconter était plus nécessaire que le don de

conjecturer. Salluste, César et Tite-Live y vont excellé ; rien de ce qui se voit par les yeux et s'entend par les oreilles ne leur a échappé.

Au temps de Tacite, l'histoire est tout entière dans le palais de l'empereur. Au sénat, au peuple, a succédé un seul homme en qui se sont absorbés tous les droits et tous les pouvoirs. A cette mobilité, à ce bruit a succédé le silence ; à tout cet éclat de la vie publique, le secret. Les faits mêmes qui se passent au grand jour, les faits de guerre, sont mystérieux. L'empereur conduit la guerre par des lieutenants que font mouvoir ses courriers, et qui doivent trouver l'art de vaincre sans donner d'ombrage. On ne sait des événements que ce que César veut qu'on en sache ; une seule chose est certaine, parce qu'il y a danger à en douter : c'est qu'en toute guerre. César est victorieux.

La morale d'alors, c'était l'intérêt du prince ; la loi de lèse-majesté en était la sanction. Nulle conduite n'était assurée d'être innocente. Il y avait le même risque à flatter trop qu'à ne point flatter du tout. On était mis à mort pour un écrit satirique, pour s'être fait prédire de grands biens par un diseur de bonne aventure, pour descendre de quelque ami de Pompée, pour avoir fait un songe où figurait l'empereur. Une raillerie coûtait la vie au consulaire Fufius ; sa vieille mère mourait pour l'avoir pleuré¹. Les casuistes de cette morale étaient les délateurs, vrais chiens de chasse de César, comme les appelle énergiquement l'Anglais Gordon², à la piste de tous ceux dont la mort pouvait être lucrative, et qui les prenaient par des mots, des signes, des soupirs, par le silence.

Connaître le caractère du prince, chercher dans son humeur, dans ses craintes, dans sa cupidité, quelquefois dans sa folie, la cause des événements 4.)t la destinée des personnes ; chercher la conduite des individus dans ce qu'ils avaient craindre ou à espérer du prince ; découvrir l'extrême bassesse sous l'affectation de la franchise, et les derniers raffinements de l'adulation dans certaines manières de dire la vérité ; ressentir la tristesse publique, et ce malaise insupportable des temps de tyrannie, où l'on quitte si facilement la vie depuis qu'elle n'est plus qu'une tolérance d'un tyran : telle était la tâche de l'historien de ces tristes époques, et Tacite y a été sans égal.

Dans cette histoire tout intérieure les portraits doivent tenir une grande place. Tacite en a fait plus à lui seul que tous ses devanciers, et de plus vrais. Ceux-ci peignent les personnages non d'après nature, mais par induction, et sur leur renommée. Les portraits de Catilina, de César, de Caton, dans Salluste ; ceux d'Annibal, de Scipion, dans Tite-Live, sont fort goûtés pour la beauté du langage ; mais on y reconnaît plutôt le signalement du rôle que la physionomie de la personne. Au temps de Tacite, où les actions n'étaient que des apparences dont on se couvrait, et la conduite que l'art de défendre sa vie, c'est dans l'inaction inquiète, nu dans des actions derrière lesquelles le personnage se dérobe, que Tacite cherche et découvre les caractères. Ce qu'on appelle la renommée ne lui fournissait rien de certain. Trompeuse dans tous les temps, à ses erreurs habituelles il s'en ajoutait de particulières aux temps de despotisme, alors que toutes choses sont faussées et dépravées. Il fallait tout conjecturer. La nature humaine, telle que le pouvoir despotique la déforme et l'avilit, n'a rien eu de caché pour Tacite. Il a connu tous les vices qu'il engendre ; il a connu le caractère de protestation sublime qu'il donne à toutes les vertus. Outre cet instinct du génie à qui se révèle le monde invisible des volontés et des pensées,

¹ *Annales*, VI, x.

² *Political discourses upon Tacitus*, by Th. Gordon.

il trouvait dans le souvenir de son propre malaise, sous Domitien, le secret de cette corruption de la peur qui a fait plus d'une fois commettre des crimes sans intention criminelle.

Les portraits de Tacite ne sont pas des compositions savantes et systématiques : ils sont variés et vrais comme la vie. Le peintre s'étudie à réduire le nombre des traits ; mais ceux qu'il choisit sont si caractéristiques, qu'ils nous mettent en présence des originaux. On dirait ces fortes esquisses où la main d'un artiste n'a rendu que les traits que l'aine illumine ; c'est plus la personne que tels portraits finis où sont exprimés tous les points que touche la subtilité de la lumière.

Racine songeait sans doute aux caractères et aux portraits de Tacite, quand il l'a appelé le plus grand peintre de l'antiquité. Ce n'est pas l'art des anciens perfectionné ; c'est un art nouveau. Tacite est plus près, dans les portraits, des modernes illustres que des anciens, et de notre Saint-Simon, par exemple, que de Salluste ou de Tite-Live. Je préfère pourtant à cette brièveté sublime la liberté du pinceau de Saint-Simon, et cette fougue d'exécution qui fait de ses portraits de courtes et saisissantes biographies, où le personnage se meut sur la toile, marche, change, se contredit, se dément, vit pour ainsi dire sous nos yeux, et nous rend aussi bien ses contemporains que ceux qui l'ont connu et qui ont reçu de lui du mal ou du bien.

Une autre beauté des livres de Tacite, dont le caractère est tout moderne, ce sont les récits des morts fameuses. La matière en était riche sous les Césars. Autour de l'empereur, et jusqu'où il pouvait avoir à convoiter ou à craindre, s'étendait l'empire de la mort violente. Une vieillesse trop longue avec de grands biens ; la jeunesse et le talent trop près du trône par la naissance ; une âme libre, même dans l'obscurité et le silence ; des soupirs entendus derrière une cloison ; un nom de l'ancienne Rome qui résistait à se prostituer : tout cela bornait toute vie à l'heure présente. La loi de majesté tuait au grand jour ; les centurions, les empoisonneuses tuaient dans l'ombre. Ceux mêmes qui mouraient de maladie n'étaient pas sûrs que l'empereur n'y ait mis la main, et ils l'instituaient leur héritier pour le protéger contre le soupçon d'empoisonnement, et pour protéger leurs enfants contre sa vengeance.

Mais les honnêtes gens ne mouraient pas seuls. Les empereurs se lassaient de leurs instruments. Il arrivait un jour où, à force de s'engraisser des dépouilles d'autrui, le favori devenait une proie tentante pour le maître. Le maître lui-même était, dans tout l'empire, le moins assuré de vivre, et plus d'une fois le cadavre sanglant d'un César ferma le long cortège des victimes immolées à sa cupidité ou à sa peur.

On ne voit point d'exemples de ces récits dans les historiens qui ont précédé Tacite. A leurs yeux, la vie des individus n'ayant de prix que pour la patrie et l'exemple, ils ne donnaient qu'une courte mention à chaque mort illustre. La seule vie qui les intéressât, c'était la vie de la patrie, et les événements s'y pressaient si vite, qu'ils n'avaient pas le temps de méditer ni de s'attendrir sur les destinées individuelles. Mais dans un temps où l'on mourait inutilement, les catastrophes particulières, ne profitant plus à la patrie, devaient toucher l'historien d'un regret jusque-lit inconnu, et la vie humaine lui paraissait d'autant plus précieuse, qu'on en faisait un plus mauvais emploi.

Tacite garda de ses devanciers l'usage d'orner l'histoire de harangues. Mais il en est plus sobre et il y met moins du sien¹. Je me défie pourtant de ces pièces d'éloquence ; et, pour n'en citer qu'une, la harangue du Breton Galgacus, je doute que Tacite l'ait composée sur des notes communiquées par quelque chroniqueur breton à Agricola. La pièce n'en est pas moins belle, mais de la beauté froide d'un ornement de rhétorique, dans le genre d'ouvrage qui doit le plus sévèrement les exclure. Je préfère aux plus belles ces vives analyses de certaines délibérations du sénat, et ces récits interrompus par de courts dialogues où se peignent les haines des uns, l'adulation effrontée des autres, l'embarras des honnêtes gens, les craintes de tous. Sénateur sous Domitien, le sénat de ce prince avait fait connaître à Tacite le sénat de Tibère ; il avait entendu opiner les sénateurs sous le regard de César ; c'est pour ainsi dire la part de ses mémoires personnels dans ses histoires. Y a-t-il été vrai ? Je m'en fie à l'historien : qui a écrit ces belles paroles : *Je n'ai voulu rapporter, parmi les avis des sénateurs, que ceux que l'honneur ou la honte a rendus célèbres, le principal devoir de l'annaliste étant de ne point taire les vertus, et de contenir, les actions et les paroles coupables par la crainte de la postérité et de l'infamie*².

VI. — DE LA FOI QU'IL FAUT AVOIR DANS LA VÉRACITÉ DE TACITE.

Mais là où Tacite n'avait pas à s'autoriser de traditions certaines ou de documents authentiques, ne lui est-il pas arrivé de calomnier de bonne foi ? Que faut-il croire du reproche d'in vraisemblance qu'on a fait à ses récits ?

Prenons garde, en voulant justifier la nature humaine, de calomnier nous-mêmes l'historien qui, on est l'honneur. L'élévation de Tacite, la tristesse que lui inspire la vue du mal, cette éloquence qui fortifie l'âme sans l'exalter, sont parmi les plus beaux titres du genre humain. S'il y a un orgueil honorable à nier, au nom de l'humanité certains crimes qui supposent trop de perversité chez ceux qui les commettent, et trop de lâcheté chez ceux qui les supportent, il en est un autre dont je ne suis pas moins touché : c'est celui qui nous porte à nier qu'un homme de génie comme Tacite ait cru légèrement à ces crimes, et qu'un si grand peintre se soit plu par caprice d'artiste à barbouiller de sang ses tableaux.

Tacite n'a rien dit que ses contemporains, Suétone, Juvénal, Martial, Pline le Jeune, ne confirment ou n'aggravent par les détails qu'ils y ajoutent. Aucun trait de déclamation ne rend ses accusations suspectes. Souvent même, au lieu de s'indigner de certains actes, il en recherche froidement les causes, et ne craint pas de mettre, à côté de celles qui ajoutent au crime, celles qui l'atténuent.

Il est deux points où l'on a soupçonné ses récits d'exagération : la lâcheté du sénat, et la cruauté de certains empereurs.

En fait de lâcheté, je crois à tout d'une assemblée délibérante où la vie n'est pas en sûreté. Les exemples mêmes d'héroïsme qu'y donnent les grandes âmes sont une preuve de l'excès de lâcheté dans les autres. Où les bons sont des héros, tenez pour certain que la foule est vile.

¹ On peut en juger eu comparant le discours qu'il prête à l'empereur Claude, au sujet de la Gaule, avec l'original qui se lit sur les tables de bronze retrouvées à Lyon.

² *Annales*, III, LXV.

En fait de cruauté, je crois à tout d'un prince qui a la toute-puissance et qui n'est par sûr de la garder.

C'est donc sur le plus ou le moins qu'on dispute. Mais si l'on accorde un seul acte de cruauté, par quelle logique nie-t-on les autres ? Qui sait où commencent les scrupules dans ces âmes dépravées ? Qui sait ce que pouvaient faire, soit par peur, soit pour jouir d'un règne précaire, de mauvais princes portés au trône par le poison et l'assassinat ? Si quelqu'un l'a su, pourquoi ne serait-ce pas l'esprit supérieur qui avait vu, dans l'âme de Domitien, tout ce qu'un méchant homme tout-puissant peut contenir de cruauté ?

Mais je veux bien qu'aux yeux d'une justice facile, qui prendrait en considération le tempérament, le sang, et ces servitudes de la matière dont ne triomphent pas toujours les volontés les plus droites, il y ait eu quelque peu de bien dans un abîme de mal, chez un Tibère, un Néron, un Domitien ; l'historien est-il tenu de faire valoir ce bien au risque de diminuer notre horreur pour le mal ? L'objet de l'histoire est-il seulement de faire peur aux méchants de la postérité et de l'infamie ? Il en est un autre, qui passe avant celui-ci : c'est de donner des moyens de défense aux petits contre les grands, aux faibles contre les forts, à la vie humaine contre les tyrans qui en abusent ; c'est d'entretenir dans les cœurs l'amour de la justice et de la liberté, et d'en dénoncer les ennemis au genre humain. Un des plus grands esprits des temps modernes, Machiavel, a presque déshonoré son nom pour avoir reconnu des perfidies nécessaires et des cruautés utiles, et pour s'être arrogé une justice superbe qui décharge les méchants, au détriment de celle qui défend les petits et les honnêtes gens.

S'il était vrai que, par trop d'intérêt pour la justice et la liberté, et par compassion pour ceux qui ont souffert, l'historien eût négligé, dans le procès d'un mauvais prince, quelques circonstances atténuantes, il faudrait l'en louer. Tout au plus peut-on admettre dans la morale privée l'excuse de l'éducation, du tempérament, de l'inconnu de la conscience humaine. Mais dans les jugements de l'historien sur les personnes qui ont eu la puissance, toute complaisance qui diminue leur responsabilité est coupable. Il est certaines haines du genre humain, comme certaines admirations, qu'il faut respecter et entretenir, parce qu'elles font partie des forces morales qui l'aident à résister à l'oppression. Autant je blâmerais l'historien qui, par je ne sais quelle justice timorée, noterait les faiblesses dans quelque grande Vie pleine de belles actions et de services ; autant je blâme celui qui, au lieu de se faire l'organe des griefs du genre humain contre les méchants, s'en va, par goût du paradoxe, ou pour caresser la force, tirer, de quelques anecdotes contestables, des raisons de les soulager d'une partie de leur mauvaise renommée.

VII. — DE L'ESPRIT DE PRÉVENTION DE TACITE.

Tacite ne calomnie pas ; il est prévenu. Il l'est comme la Rochefoucauld, qui non-seulement n'atténue pas le mal, mais qui nous met en défiance contre certaines sortes de bien. Il semble qu'il ait connu cet esprit préventif de la philosophie chrétienne, laquelle nous donne d'utiles inquiétudes, même sur nos qualités. Peut-être en est-il résulté quelques injustices relatives dans l'appréciation qu'il fait de certains caractères. Ils étaient méchants, il les fait pires. Beaucoup de ses jugements sont des dilemmes dont les deux termes sont également accablants pour le coupable : lequel qu'on choisisse, il est condamné. Tacite est prévenu

comme l'est, dans nos cours de justice, le ministère public, quand il ne met pas un point d'honneur meurtrier à trouver des coupables, et qu'il ne songe pas à faire son chemin par des condamnations. L'historien n'imagine pas de crimes, mais peut-être est-il trop prompt à croire aux criminels. Ce n'est pas de la calomnie ; c'est le préjugé de la défiance.

Au temps de Domitien, Tacite nous l'a dit, on n'était pas libre de dire sa pensée, *dicere quæ sentias* ; ni de penser ce qu'on voulait, *sentire quæ velis* ; double oppression qui pesait sur les âmes et qui faisait craindre à l'homme de se parler à lui-même. Cette habitude de cacher sa pensée, de n'avoir que soi pour confident, disposait à la prévention et à la défiance. Elle m'a été la règle de conduite de Tacite sous Domitien, elle devint son tour d'esprit quand il écrivit l'histoire. Vous avez là la principale cause de l'un de ses deux défauts, l'obscurité. On y reconnaît un homme qui a craint de voir trop clairement ses pensées. Il semble se parler encore à lui-même quand il écrit, et il s'avertit de ce qu'il veut dire plus qu'il ne le prouve.

VIII. — DE L'AFFECTATION DANS LES ÉCRITS DE TACITE.

Tacite a un autre défaut : c'est une certaine affectation. La principale cause paraît être une loi de l'esprit humain. C'est, après les siècles où l'on a écrit avec simplicité, une certaine ambition de sentir plus vivement, et, de recevoir des impressions plus fortes, soit du monde extérieur, soit des choses de l'esprit. L'imagination domine alors ; je la reconnais dans la fausse profondeur de la raison, dans l'exagération de la sensibilité. Au temps de Tacite, il s'y ajoutait ce premier emportement de la liberté après l'oppression la plus dégradante. L'une songeait à jouir d'elle-même avant de jouir du vrai. Toutes les facultés, si longtemps captives, voulaient réparer le temps perdu. C'est le prisonnier qui, libre enfin, fait un excès de marche ; c'est l'affamé qui, au premier repas, s'étouffe. On voulait sentir plus qu'on ne pouvait, exprimer plus qu'on ne sentait. Tacite, Quintilien, Pline le Jeune, ces belles âmes émancipées par Trajan, sont tous malades de cette affectation ; mais Pline le Jeune est le plus dupe, il en a la vanité.

L'usage des lectures publiques, nuisible dans tous les temps, et qui précipite les lettres, aux époques de décadence, est la seconde cause de cette affectation dans Tacite. On n'avait lu d'abord en public que des pièces d'éloquence et des poésies : on finit par lire des ouvrages d'histoire. Il ne manquait pas de gens sensés pour blâmer cet abus, l'histoire n'étant point faite, disaient-ils, pour la montre, mais pour la vérité¹. On n'en lisait pas moins, non-seulement des morceaux d'histoire, mais des ouvrages entiers, en plusieurs séances².

Il serait facile de noter, sans raffinement, dans les livres de Tacite, ce qui a été fait pour l'auditoire. Une certaine prétention à rivaliser avec la peinture, dans les récits ; dans les portraits, des contrastes plus ingénieux que vrais ; dans les sentences, tout ce qui donne au lecteur, ail lieu d'une notion exacte, le plaisir de

¹ *Quæ non ostentationi, sed fidei veritatis componitur.* (Lettres de Pline le Jeune, VII, I.)

² Il est probable que cet historien dont Pline le Jeune écrit, au sortir d'une lecture, qu'il n'a jamais si vivement senti la puissance, la grandeur, la majesté, le caractère divin de l'histoire, n'est autre que Tacite. (Lettres, IX, xxvii.)

se croire profond ; l'inattendu de certains tours ; de l'esprit enfin, non dans des pensées rares qui n'en sont pas moins justes, mais dans des pensées communes qui veulent paraître rares : voilà la part faite à l'auditoire. Par ces beautés apprêtées l'histoire disputait d'éclat avec les deux sortes d'ouvrages les plus en vogue alors, les plaidoyers et la poésie. Il fallait être applaudi, et on n'y réussissait qu'en empruntant aux deux genres à la mode leurs grâces les plus goûtées. Ne serait-ce pas pour le succès de la lecture publique que Tacite est quelquefois trop orateur et trop poète ?

Il n'est pas jusqu'à l'amitié littéraire qui l'unissait à Pline le Jeune, qui n'ait dû le gêner. Ils avaient l'habitude de se communiquer leurs ouvrages, et de s'en dire librement leur avis. Deux nobles esprits d'ailleurs, et bien dignes d'entendre la vérité, mais trop inégaux par le talent, pour que cette censure réciproque pût profiter à leurs écrits. Pline le Jeune, qui n'avait que de l'esprit, ne devait admirer dans Tacite que l'esprit ; Tacite, qui avait du génie, ne pouvait être que trop indulgent pour son ami. Je soupçonne donc qu'ils échangeaient plus de louanges que de critiques. *Je vais faire le maître, écrit Pline le Jeune à son ami*¹ ; *vous le voulez ; j'userai de tout le droit que vous m'avez donné sur votre livre ; et je m'y gênerai d'autant moins, que vous n'aurez, cette fois-ci, rien de moi, sur quoi vous puissiez vous venger.* Voilà qui est bien civil pour des gens qui prétendent se dire la vérité ; j'ai peur que leur amitié même n'ait été un piège pour leur goût. Aussi Pline s'écrie-t-il, en parlant de cet aimable commerce entre son ami et lui : *Ô l'agréable, ô le noble échange ! O jucundas, o pulchras vices !*² Je le crois bien ; c'est lui qui y gagnait le plus.

L'écrivain qui veut garder intact le trésor de son naturel doit fuir les lectures publiques, et s'interdire même ce noble commerce de deux amis s'avertissant de leurs défauts. Il n'est qu'un ami au monde qui lui dise la vérité : c'est l'idéal, que nous poursuivons dans la solitude du travail, et qui nous donne de si féconds mécontentements de nous-mêmes. L'idéal ne flatte pas ; c'est, dans les choses de l'esprit, la conscience : sa louange n'est qu'une approbation sévère qui soutient l'écrivain et l'artiste ; sa censure ressemble presque au remords. Si pourtant l'écrivain a besoin de personnifier l'idéal sous des traits humains, pour s'en rendre la présence plus sensible, qu'il pense à ces amis inconnus qu'une page éloquente, une vérité de sentiment, une observation fine et bien rendue, vont lui faire parmi les honnêtes gens qui savent se rendre libres de toutes les modes ; et, plus haut, par delà les temps, qu'il pense à ces frères que l'art lui a donnés dans le temps passé, et qu'il leur demande s'il a été fidèle à leurs exemples, et s'il transmettra le flambeau de vie tel qu'il l'a revu de leurs mains.

IX. — DES CRITIQUES DONT TACITE A ÉTÉ L'OBJET. - EST-IL UN ÉCRIVAIN DE DÉCADENCE ?

Cette obscurité un peu ambitieuse de quelques passages de Tacite, ces mots qui surfont les choses, ont effarouché le goût de certains critiques, et lui ont, en revanche, valu des louanges qu'on aurait dû réserver pour ses véritables beautés. Tacite a été, au temps de la Renaissance, et jusque dans le XVII^e siècle, le sujet de thèses contradictoires et de débats presque violents entre les savants.

¹ *Lettres*, VII, VII.

² *Lettres*, VII, XX.

Il y avait beaucoup de leur faute ; il y avait un peu de la sienne. Il est de l'espèce des écrivains séducteurs : ceux qui sont pris à leurs grâces s'y enivrent ; ceux qui y échappent protestent comme des gens qu'on a voulu tromper. C'est le plus méchant style du monde que celui de Tacite, écrivait le cardinal Duperron, et est le moindre de tous ceux qui ont écrit l'histoire. Tout ce style consiste en quatre ou cinq choses, en antithèses, en réticences, etc. J'ai été trois ans entiers que j'avais un Tacite dans ma poche ; jamais il ne fera un bon homme d'État... Je n'ai jamais vu un homme de jugement qui louât Tacite. Les Italiens, qui, entre toutes les nations, sont les plus judicieux, n'en font point d'état. Il n'y a rien de si aisé à imiter que le style de Tacite, et ceux qui s'y amusent, s'en lassent incontinent¹. Cette boutade est bien d'un temps où les plaisirs de l'esprit, qui sont à peine des distractions aujourd'hui, étaient les plus grandes affaires. On y portait de l'amour et de la haine. On s'y trompait en proportion. Le savant cardinal en est la preuve. Ses admirations font tort à ses critiques : n'appelle-t-il pas, au même passage, Quinte-Curce *le premier de la latinité* ?

Il en est du style de Tacite comme de certaines personnes dont on dit trop de bien ou trop de mal, soit qu'elles ajoutent à leurs qualités l'art de les faire valoir, soit qu'elles se rendent par la façon moins agréables qu'elles ne sont. Il y a, dans le plus grave des historiens, comme l'appelle Bossuet, quelques fleurs que je reproche à son temps et à son ami Pline plus qu'à lui ; il y a dans celui que, Racine appelle le plus grand peintre de l'antiquité, quelques coups de pinceau de trop. C'en est, assez pour que, dans un plan sévère d'éducation, on ne fasse lire aux jeunes gens Tacite qu'après ses devanciers, quand on les a éprouvés par la simplicité de César, par la forte et pittoresque exactitude de Salluste, et qu'on les a trempés pour ainsi dire dans le flot limpide de Tite-Live.

Est-ce à dire que Tacite soit un écrivain de décadence ? Il est une époque unique, dans l'histoire des littératures, où les mots sont les images les plus exactes des choses, et, comme les monnaies, ont la même valeur pour tout le monde. Les époques qui suivent introduisent dans les langues deux sortes de changements : ou bien elles les forcent à redire, dans d'autres conditions de temps, de mœurs et de goût, ce qu'elles ont dit une fois en perfection ; ou bien elles en tirent des formes nouvelles pour exprimer des idées durables.

Il n'y a, selon la Bruyère, qu'une expression pour-chaque chose, ce qui n'est vrai d'aucune langue aussi absolument que de la nôtre. On peut dire avec la même raison qu'il n'y a qu'un temps pour exprimer une chose en perfection. Si donc les temps qui suivent croient avoir besoin de la penser et de l'exprimer de nouveau, la langue y résiste ; en sorte que ce n'est plus la chose elle-même, mais une autre qui ne s'en distingue pas assez pour être une nouveauté, ou qui s'en distingue trop pour n'être pas une prétention. Parmi les écrivains qui répètent ce qui a été dit avant eux, les uns le font sans le savoir ; ils croient de bonne foi inventer ce qu'ils empruntent : mais leur sincérité même ne les y rend pas naturels ; ils sont punis de n'avoir pas su que la chose n'était plus à dire. Les autres le font sciemment ; mais les artifices de langage derrière lesquels ils pensent s'en cacher ne les trahissent que plus tôt. Les uns et les autres ne réussissent qu'à faire valoir les premiers inventeurs.

Mais, à côté des redites, il y a, chez les mêmes auteurs, les choses d'invention, les nouveautés qui doivent durer. Pour celles-là, la langue de l'époque privilégiée semble renaître. On n'y sent plus ni l'ambition des pensées qui se croient

¹ Perroniana, du Style.

neuves, ni l'effort de celles qui veulent le paraître. Ce sont des parties du même trésor, et, puisque je me suis servi d'une figure tirée des monnaies, vous diriez des pièces restées d'une ancienne fouille qu'on n'avait pas épuisée.

Toute littérature où la part des redites est plus grande que celle des nouveautés durables est une littérature en décadence. Tout écrivain qui a plus refait qu'inventé est un écrivain de décadence.

Tel n'est pas Tacite. La part des choses qu'il a voulu dire autrement que ses devanciers ne tient qu'une petite place dans ses œuvres. C'est là, d'ailleurs, que ses deux défauts caractéristiques sont le plus sensibles. Tacite est obscur et affecté lorsqu'appelé par son sujet à penser et à dire ce qui a été pensé et dit avant lui en perfection, il cherche, par un travail de mots, à se persuader à lui-même qu'il invente ce qu'il imite en le déguisant.

La part de l'invention, des nouveautés durables, c'est presque tout son livre. Nous sommes dans une autre Rome ; le cœur humain s'y montre sous de nouvelles faces. Ce que Rome avait le plus craint, le plus haï, ce dont le nom, pendant quatre cents ans, avait servi à discréditer et à insulter tous les ambitieux, un roi : Rome le subit ; un roi, moins le mot, afin de ménager sa vanité jusque dans son extrême servitude. Tout est nouveau dans ce grand changement, et tout est éternel. Ces vertus qui sont des protestations, ces vices qui sont des fureurs, c'est l'effet commun de tous les despotismes. Pour exprimer ces tristes vérités, la langue latine s'accroît et se renouvelle. Elle prend je ne sais quoi d'austère, de sombre, de mélancolique, pour peindre cette corruption de l'âme humaine sous le joug de la peur, et tout ce que l'homme peut commettre de crimes et en souffrir. Les choses suscitent les créations du langage. L'obscurité, l'affectation, ont disparu. Cependant la clarté de Tacite est celle d'un jour de tempête, et, s'il est simple, c'est de cette simplicité des esprits profonds qui nous expliquent les choses cachées.

Non-seulement Tacite n'est pas un écrivain de décadence, mais sa gloire est de se distinguer, comme écrivain, du bel esprit et de la déclamation de son temps, par une raison supérieure et par un style original ; de même que, du milieu de cette corruption qu'il a su si bien peindre, il se distinguait, comme homme, par un cœur droit et par un sens moral que pourrait revendiquer le christianisme, qu'il a pourtant calomnié.

VINGT-DEUX MOIS DE LA VIE DE MIRABEAU.

Je ne me propose point de faire une étude complète de Mirabeau. Je ne veux point entrer dans le détail de sa jeunesse, malgré l'attrait du sujet, ni examiner ses écrits, dont aucun n'a reçu le degré de perfection qui fait les livres durables. Je n'en excepte même pas les *Lettres à Sophie*, monologue brûlant d'un captif qu'exalte sa solitude, où la déclamation se mêle trop souvent à l'expression de sentiments vrais, où la privation est trop sensuelle, où les souvenirs de l'amant ne respectent pas toujours celle qui en est l'objet. Chose qui peut paraître étrange, l'abandon même de ce livre en est le principal défaut. Il faut savoir choisir, jusque dans la passion, ce qui doit en être montré. Tel passage, telle lettre d'amour où nous avons été les plus vrais avec nous-mêmes, où le papier a reçu, pour ainsi dire, notre chaude empreinte, le lecteur nous y trouvera faux : c'est que le vrai n'est pas tout ce que nous sentons, mais seulement ce que nous sentons dans une Lime modérée, où toutes choses sont assez réglées pour que tous ceux qui nous liront l'aient senti ou se croient capables de le sentir. Un romancier habile fera écrire par son héros une lettre plus tendre, plus naturelle que telle lettre qu'il a écrite pour son compte à une personne aimée. Dans la lettre vraie, il ne s'observe pas, et il aime trop toutes ses pensées pour faire quelque réserve de goût contre aucune ; dans la lettre imaginaire, n'ayant plus affaire aux yeux prévenus qui lisaient sa lettre vraie, il choisit dans ses souvenirs encore tièdes ce qu'il s'approuve d'avoir senti. Sa passion vraie était déclamatoire ; sa passion de réflexion est naturelle.

A la vérité, les *Lettres à Sophie* n'étaient pas destinées à la publicité. Mirabeau n'y avait pas pris les précautions d'un auteur qui s'adresse au public. Comment l'aurait-il pu d'ailleurs ? Au fond de ces donjons où s'écoula sa jeunesse, dans ce pêle-mêle d'études données en pâture à un esprit dont l'activité et l'étendue n'auront pas trop pour matière de la plus grande révolution des temps modernes, quelle place, quel recueillement pouvait-il y avoir pour ce travail supérieur qui nous met en défiance contre nos emportements, et qui ne souffre de notre naturel même que ce qui en est raisonnable ? Écrire, pour Mirabeau, n'est pas une occupation de choix, ni la noble distraction d'un esprit retiré un moment du tumulte de la vie active, ni même, comme chez certains écrivains, le mode d'action qui convient le plus à sa nature ; c'est une sorte d'ivresse artificielle pour s'étourdir dans sa prison ; c'est un excès. Ces enfants de la captivité n'ont ni le calme ni la force modérée à ceux qui naissent à l'air libre : ils sont agités et dérégés. Mais, pour qui se plaît aux particularités des hommes supérieurs et qui recherche dans leur vie ce qui n'y a pas été le bien de tous, les *Lettres à Sophie* sont une lecture pleine d'intérêt. On ne connaît pas Mirabeau si l'on n'a pas lu ces pages tumultueuses où, par la violence de ses désirs, il se rend Sophie présente, se trouble et frémit comme s'il la voyait ; si l'on ne connaît cette inquiétude, cette avidité de connaissances, toute cette littérature dévorée, la science, la politique, la philosophie, fermentant dans ce cerveau, et, au milieu de cette confusion, des lumières supérieures, comme celles qui apparaissent aux sages après de sublimes efforts pour les poursuivre dans la nuit des préjugés et du doute ; si l'on n'a vu Prométhée enchaîné sur son rocher, et, tout en se d'ébattant, préparant le feu qui devait animer la société nouvelle.

Ce que je vais apprécier dans Mirabeau, c'est l'homme d'État, le grand orateur ; ce sont vingt-deux mois de cette vie qui finit à quarante-deux ans. Dans cette apparition si courte, près de cent cinquante discours laissent une trace lumineuse qui subsiste encore après plus d'un demi-siècle. Voici la suite des grandeurs de la révolution : au commencement, Mirabeau ; puis la nation, qui met sur pied quatorze armées ; puis l'homme du 18 brumaire. Dans l'intervalle, des parties de talent et de caractère, mais nul homme assez fort pour pouvoir se passer de crimes, et, comme l'avait prédit Mirabeau, l'anarchie livrant la France décimée à la dictature militaire.

De 1789 à 1800, c'est-à-dire depuis la convocation des états généraux jusqu'au 18 brumaire, il n'y eut en France qu'un homme véritablement grand, et qui le fut assez pour se faire remarquer à côté de la grande nation : c'est Mirabeau. À quoi le doit-il ? À ce que, plus qu'aucun autre, il eut ce qui fait les grands hommes en tout pays, ce qui est plus particulièrement le cachet du nôtre : le bon sens.

En politique, le bon sens, c'est l'intelligence des besoins présents et des besoins permanents d'un pays. Il se compose à la fois de tact et de prévoyance : le tact, par lequel on touche comme du doigt le présent ; qualité d'autant plus rare en temps de révolution, qu'on a plus souvent à toucher des choses qui brûlent ; la prévoyance, à la fois libérale et bienfaisante, qui s'intéresse à ce qui est au delà de la génération actuelle, et qui veut faire profiter les enfants des sacrifices de leurs pères. Tel est le bon sens chez Mirabeau, et, s'il est vrai que le bon sens soit le maître de la vie humaine, comme il n'y a pas de qualité plus haute, il faudrait l'appeler tout court le génie, et dire que Mirabeau est l'homme le plus véritablement grand de la révolution de 89, parce qu'il est le seul qui ait eu du génie.

Je l'aurais dit tout d'abord si, par une complaisance de nos mœurs littéraires actuelles, on n'avait pas donné le titre d'hommes de génie, d'ouvrages de génie, à des hommes et à des œuvres qui laissent à désirer du côté du bon sens. Nous sommes, pour le dire en passant, devenus si gourmands d'éloges, que c'est grièvement offenser un auteur que de le louer d'une grande qualité seulement, soit de sa sensibilité, soit de son imagination ; l'éloge qui distingue, lui est presque une injure. Il faut aller tout d'abord au mot qui embrasse tout, et au delà duquel la louange cesse ; encore commence-t-on à le trouver insuffisant, et il ne manque pas d'appétits qu'on ne rassasie plus avec le mot génie. Le public, qui depuis longtemps ne tient plus à s'estimer dans ses plaisirs, s'accoutume à ces excès. Voilà pourquoi il faut prendre garde de donner à d'illustres morts des titres que la délicatesse d'illustres vivants, estime au-dessous de leur mérite, et qui, en effet, sont donnés à trop de gens pour être vrais de personne. Au lieu du mot génie, qui autrefois résumait toutes les qualités de l'esprit et singulièrement le bon sens, il vaut mieux parler de chaque qualité en détail : de cette façon, l'éloge des morts n'incommode pas les vivants.

A cette qualité du bon sens Mirabeau joignait le caractère, sans lequel le bon sens conduit soit au doute, avec toutes ses tentations corruptrices, soit à l'inaction. Par le bon sens, on reconnaît le vrai ; par le caractère, on s'y attache. Le caractère soutient le bon sens, l'affermi ; c'est l'action qui suit les paroles et qui leur donne l'autorité. Le bon sens tout seul est fort rare ; uni au caractère, il est plus rare encore. Le manque de caractère explique et excuse, dans une certaine mesure, la mobilité, les contradictions de certains hommes qui

paraissent éminents par le bon sens : ils jugent bien, mais ils n'ont pas la force de faire ce qu'ils approuvent ; en sorte que non-seulement ils discréditent le bon sens aux yeux des autres, mais qu'ils en viennent à moins l'estimer chez eux-mêmes, et à le mettre quelquefois au service d'une mauvaise cause dont ils ne sont pas dupes. Par la force du caractère, Mirabeau fit à la fois honorer son bon sens par les autres, et il sut le défendre contre ses propres passions. Ce que son bon sens avait reconnu pour vrai, son caractère l'y enchaînait, et, quoique trop souvent il ait eu à la fois deux intérêts incompatibles, l'intérêt de ce qu'il tenait pour vrai et l'intérêt de ses passions, on ne peut pas dire, sans le calomnier, qu'il ait jamais sacrifié le premier au second.

II

Le bon sens de Mirabeau est d'autant plus admirable, que nul, parmi tous les hommes de la révolution, n'eut à lutter contre plus d'empêchements, propres à le troubler et à l'obscurcir. Les uns lui venaient de la nature même, qui lui avait été d'ailleurs si libérale ; les autres, de son éducation. D'autres l'attendaient à son entrée dans la carrière politique.

Il faut bien parler de ce tempérament de feu qu'exaspèrent les contraintes mêmes de son éducation. Sa vie physique était agitée de phénomènes étranges. Il ne recevait aucune impression qui ne fût une secousse, aucune sensation qui ne fût une passion. Il sentait battre ses artères et courir son sang, et il se représentait les fonctions intérieures de ses organes comme un orage perpétuel. Ce qu'on a appelé ses vices n'était que des fureurs. Le vice est le plus souvent un froid désordre de l'imagination, ou l'abus d'un méprisable esprit d'imitation dans une nature incapable de passions fortes. L'ennui de soi-même engendre plus de vices que l'excès des forces physiques. Je sais que, dans la sévère morale, les effets étant les mêmes, le vice n'est pas moins détestable, qu'il ait pour cause l'emportement ou la faiblesse : aussi n'est-ce point par complaisance que j'en fais la distinction dans un jugement sur Mirabeau, mais pour rester dans le vrai, et pour qu'on tienne d'autant plus de compte à ce grand homme de n'avoir laissé dans cette fange ni sa raison ni son cœur.

La tyrannie de l'éducation vint s'ajouter à la tyrannie de la nature et l'aggraver. On sait quel triste père eut Mirabeau. Le marquis de Mirabeau fait des livres, et il a un fils qui écrit. Je tremble pour ce fils. Il le voit, dès ses plus jeunes années, ouvert à toutes les connaissances, étudiant avec fougue, devançant camarades et maîtres, et déjà pérorant, comme dit le marquis, signe précurseur de l'éloquence ; et il s'inquiète. Le nom du père va-t-il donc être effacé par celui du fils ? *Tous mes malheurs, écrivait Mirabeau, viennent, dans leur première origine, d'avoir offusqué mon père, à qui j'ai dit, il y a plus de dix ans, avec l'ingénuité et l'imprudence de la jeunesse, ces mots touchants et trop bien sentis : Hélas ! quand vous n'auriez que de l'amour-propre, mes succès ne seraient-ils pas encore les vôtres ?* Mirabeau se trompe en croyant ces mots touchants. Ils marquaient plus de pénétration que de sensibilité ; et le marquis, découvert dans son vice, ne manqua pas d'apercevoir, derrière la plainte du jeune homme, la sagacité de l'homme fait qui surprenait au fond du cœur d'un père la jalousie des succès de son fils.

L'écrivain redoutait de se voir surpassé ; l'*ami des hommes* n'excluait de son amour universel que l'homme sorti de sa chair. Je me trompe : il en avait aussi

exclu la femme qui le lui avait donné. La philanthropie, c'est l'humanité traitée comme l'algèbre. Je me défie de ce rêveur qui veut tant de bien à tout le monde : ses statistiques donnent du travail et de l'aisance à tous les gens valides ; il fait l'aumône spéculativement à tous les pauvres ; il guérit les malades ; il ouvre les prisons aux captifs corrigés ; l'ami des hommes a pris la place de la Providence. Mais regardez autour de lui. Je vois sa maison sans épouse et sans enfants. L'aîné de ses fils, l'héritier de son nom, jeté au fond d'une *geôle bien fraîche*¹, y reste trois semaines, *sans papier, sans livres, sans chemises à changer, sans peigne, avec la fièvre et des crachements de sang*². Il lui ôte jusqu'à sa part du travail que ses calculs avaient réparti entre tous : c'est un pauvre qu'il exclut de ses charités ; c'est un malade dont il abrège la vie ; c'est un homme libre dont il se débarrasse par la prison.

A quelle occasion le marquis de Mirabeau parle-t-il d'une *geôle bien fraîche, pour modérer l'appétit de son fils*, dit-il, *et amincir sa taille* ? Mirabeau, entré au régiment à dix-sept ans, venait de perdre quarante louis au jeu. Et ce père, si délicat sur le bon usage de l'argent, dissipait sa fortune en plans économiques qui, dans une société mieux réglée, l'auraient fait, interdire. Mais, comme il y allait pour lui d'un intérêt de vanité, sa ruine lui paraissait innocente ; ne fallait-il pas soutenir ce titre d'*ami des hommes* ? C'est autre chose quand il s'agit de quarante louis perdus au jeu par son fils : il faut la prison pour faire justice de ce misérable, comme il l'appelle. Et encore la prison pourrait-elle s'ouvrir quelque jour au captif ; l'exil vaudrait mieux : un exil à jamais, aux colonies hollandaises, eût donné à l'*ami des hommes* la *sûreté de ne jamais voir reparaître sur l'horizon un malheureux né pour faire le chagrin de ses parents et la honte de sa race*³. Il balançait entre la mortalité des bastilles et celle des Indes. On craint, en lisant plus avant dans sa correspondance, de trouver le philanthrope exprimant le regret de ne pouvoir faire mourir sur le gibet, dans la cour de son château, ce scélérat de dix-sept ans qui perd quarante louis au jeu.

Certes, il n'y a rien de moins excusable que la jeunesse de Mirabeau, traitant le mariage comme une intrigue galante, où il se jette par vanité, et dont il sort par dégoût ; enlevant madame de Monnier et la faisant mourir de chagrin ; écrivant des livres obscènes, non pour vivre, car des écrits honorables y auraient suffi, mais pour alimenter ses passions par ses vices ; débauché, libelliste, presque soupçonné d'être espion ; épouvantant de ses excès les plus indulgents, et donnant crédit d'avance à toutes les calomnies futures. Mais au lieu d'un père sans entrailles, qui n'est touché que des défauts de son fils, qui s'effraye pour son autorité de ces premiers- signes d'un caractère male, pour sa réputation de cette précocité de talent ; qui l'ôte des mains de précepteurs indulgents, coupables de ne pas le punir assez, pour le confier à un prêtre dur, avec charge de le *briser* ; qui le fait mettre à dix-sept ans dans une prison d'État pour une dette de quarante louis, et qui dépense trente mille livres pour le faire enlever de Hollande ; qui, dans le même temps, plaide en séparation contre sa femme, et sollicite des lettres de cachet contre son fils, en regrettant de ne pouvoir se *démarier* ni se *dépaterniser* : au lieu de ce despote impitoyable, donnez à Mirabeau un père de moins d'esprit et de plus de sens, mêlant à de la sévérité contre ses défauts de la tendresse pour ses qualités, père enfin par ce sentiment de la paternité, le seul divin, puisqu'il est à la fois le plus raisonnable de tous, et

¹ Lettres du marquis de Mirabeau à son frère le bailli.

² Lettres à Sophie.

³ Lettres du marquis de Mirabeau à son frère le bailli.

le seul soustrait à l'empire de la raison ; donnez-lui pour père, au lieu du marquis, le bailli son oncle, ce simple et vigoureux esprit, de qui le grand sens venait d'une grande bonté, et voilà toute cette jeunesse trop fameuse, dont les scandales pesèrent sur toute la suite de sa vie, écoulée dans la médiocrité des passions et l'ardeur du travail ; voilà toute cette activité tiraillée et exaspérée qui se porte sur quelque noble matière, se règle et s'entretient à la fois par des espérances de gloire dans la guerre ou dans les lettres. Les désordres de Mirabeau furent presque tous des révoltes. On ne peut l'accuser sans accuser la société où il vivait ; et comme s'il eût dû servir d'emblème à cette révolution dont il allait être la plus grande voix, ses égarements ne furent que les excès peut-être inévitables d'une légitime insurrection.

A la vérité, Mirabeau, élevé doucement dans la maison paternelle, ne voyant le mal de son temps que de loin ou ne le sachant que par oui-dire ; Mirabeau, ménagé par l'ordre de choses qui devait succomber en 1789, attrait manqué à la révolution. Qui sait même si ce tribun du peuple n'eût pas été le chef de la noblesse, et ne se fût pas arrêté, avec Cazalès et quelques autres de ce parti, au système de l'antique monarchie tempérée par la convocation régulière des états généraux ? Né dans la noblesse, supposez-le nourri par des mains douces dans les abus du privilège, quelle force et quel désintéressement d'esprit ne lui eût-il pas fallu pour haïr à cause des autres un régime qu'il aurait eu sujet d'aimer pour lui-même ? Mais les souffrances de cet homme étaient nécessaires au grand dessein qui avait mis la révolution de 1789 dans la succession des choses. Il fallait qu'il fût victime de l'ancienne société, pour la mieux combattre, et que le seul avantage qu'il en connût, la naissance, n'eût fait que le livrer au plus odieux de ses abus : l'autorité paternelle s'exerçant par des lettres de cachet. Les mœurs mêmes de la caste où il était né, l'orgueil du sang, la nécessité de faire des dettes au jeu, pour ne point paraître bourgeois, et de tuer un homme en duel, pour faire preuve de courage ; la galanterie en public et la débauche entre quatre murs : ces mœurs dans lesquelles le-précipitèrent, comme vers la délivrance, les duretés paternelles, il fallait qu'il en scandalisât les autres pour les faire haïr, et qu'il en souffrît lui-même pour haïr la caste où il les avait prises.

III

Quand à parut sur la scène, traînant après lui des dettes et des procès, marqué au front de la malédiction paternelle, fugitif, de plusieurs bastilles, marié sans être chef de famille, amant dont les infidélités étaient meurtrières, écrivain dont la plume passait pour vénale, on murmura autour de lui le nom de Catilina. Ce fut là le premier empêchement de sa vie publique et la première épreuve de son bon sens. On ne voyait dans sa jeunesse que le scandale ; on n'y voyait pas l'oppression domestique qui l'avait causé. On fut injuste et méprisant. Les nobles le traitèrent comme ceux de Rome avaient traité Catilina : il leur parut un transfuge de leur rang, d'autant plus méprisable qu'ils élevaient plus haut le privilège qu'il avait abdicqué. Le clergé ne vit en lui qu'un libertin dangereux ; et, quant à la bourgeoisie, si elle fut flattée de se recruter dans ce que la noblesse avait de phis éminent, elle lui préféra soit ceux qui sortaient de son propre sein, soit ceux de ses nobles alliés qui se recommandaient par plus de probité, sincère ou ambitieuse. La cour ne l'estima point, et tout d'abord ne le redouta même pas assez pour le dédommager de n'être pas estimé par le plaisir d'être craint. Il se vit dans son pays seul et le premier, discréditant ses qualités par sa vie, et

rendant suspecte la vérité en la faisant passer par sa bouche. Cette défiance persista dans le temps même que Mirabeau paraissait conduire l'Assemblée : on y voyait à la fois tous ses avis accueillis et une résistance sourde à sa personne ; la même Assemblée, qu'on accusait de le suivre jusque dans ses contradictions, trouva dans ses rangs quarante-trois présidents avant de se résigner à lui.

Cet admirable bon sens en fut-il un seul moment troublé ? Mirabeau, tout-puissant pour la cause qu'il défendait, mais impuissant pour lui-même, ne pouvant ni persuader à ceux qu'il voulait sauver qu'il pouvait les perdre, ni inspirer confiance à ceux qui lui obéissaient, semblable à un général, que ses soldats surveillent tout en le suivant, Mirabeau s'aigrit-il ? Par boutades peut-être, et, quand la défiance de la cour avait été impertinente ou celle de l'Assemblée brutale ; mais point avec suite, ni dans les moments de danger ; et s'il rendit quelquefois la pareille aux personnes, il n'immola jamais les principes à ses ressentiments. Il savait même s'en vouloir de cette défiance dont, il était l'objet ; il rendait cet hommage à la morale, de courber sous ses jugements cette tête qui ne s'abaissait devant personne. En quel pays, à quelle tribune ouït-on jamais un orateur absoudre en termes plus nobles l'opinion de ses injustices ? Sans doute, disait-il, dans le cours d'une jeunesse très-orageuse, par la faute des autres, et surtout par la mienne, j'ai eu de grands torts, et peu d'hommes ont, dans leur vie, donné plus que moi prétexte à la calomnie, pâture à la médisance ; mais, j'ose vous en attester tous : nul écrivain, nul homme public n'a plus que moi le droit de s'honorer de sentiments courageux, de vues désintéressées, d'une fière indépendance, d'une uniformité de principes inflexibles. Ma prétendue supériorité dans l'art de vous guider vers des buts contraires est donc une injure vide de sens, un trait lancé de bas en haut, que trente volumes repoussent assez pour que je dédaigne de m'en occuper¹.

Voilà un bel exemple de confession pour les hommes à qui de grands services ont donné le droit de se faire pardonner des fautes. Nier qu'on en ait fait, c'est de l'audace qui n'impose à personne ; avouer ses fautes est d'un grand cœur, et, dans un homme politique, c'est la marque d'un suprême bon sens ; car les plus honnêtes gens mêmes excusent celui qui se donne tort, et le relèvent bien plus qu'il ne s'est abaissé. Si quelque chose fit des amis à Mirabeau parmi les membres honnêtes et désintéressés de l'Assemblée, ce fut assurément cette confession, où les qualités dont il se loue ne semblaient que la réparation des fautes dont il s'accuse.

Élans le privé, ses aveux allaient plus loin. Je paye bien cher les fautes de ma jeunesse, disait-il. Pauvre France ! on te les fait payer aussi. Et un autre jour : Oh ! que l'immoralité de ma jeunesse fait de tort à la France ! A l'époque de sa présidence, il disait à M. de Crillon : Je pourrais expliquer mes désordres, mais je ne veux jamais les excuser². Et à Cabanis, qui lui parlait, à Auteuil, de sa gloire : Oh ! si j'eusse apporté dans la révolution une réputation semblable à celle de Malesherbes, quelles destinées j'assurais à mon pays ! quelle gloire j'attachais à mon nom ! La gloire qu'il rêvait n'était pas possible, même avec les vertus de Malesherbes unies au talent de Mirabeau : celle dont lui parlait Cabanis et dont un si noble sentiment l'empêchait alors de se contenter, celle de l'orateur et de l'homme d'État, n'est-elle pas relevée par ce touchant mérite du repentir que Bossuet met quelque part au-dessus de l'innocence ?

¹ Séance du mardi 18 août 1789. Discours sur la Déclaration des droits.

² Rapporté par M. Droz dans son *Histoire du règne de Louis XVI*.

Sa nomination tardive à la présidence ne fut pas le résultat d'un vote spontané, mais le fruit d'un arrangement qui devait lui donner pour successeur Duport. Mirabeau en eut l'obligation à la Fayette, qu'il n'aimait pas. La raison de l'Assemblée nationale lui appartenait ; les cœurs lui restaient fermés. On l'écoutait avec transport ; mais il fallait une intrigue pour arracher un suffrage qui s'adressât à sa personne. Il s'ajoutait d'ailleurs à cette défiance l'envie, qui pouvait se cacher sous le manque d'estime. Que de causes de trouble pour une raison moins forte. ! Illusion des succès de tribune, qui auraient pu le tromper sur sa puissance ; aigreur des obstacles ; haine peut-être contre des rivaux qui ruinaient ses opinions par sa vie : Mirabeau résiste à tout cela. Il avait raison de dire à son valet de chambre : *Soulève cette tête, tu n'en porteras pas une pareille*. En est-il une seule, dans l'histoire des grandes intelligences, où il y ait eu à la fois plus de mouvement et de mesure, plus de passion et de raison ?

IV

Mirabeau ne fut pas tout d'abord le premier homme de l'Assemblée constituante. Ses premiers actes sont à la fois marqués de fougue et d'hésitation. Ses premières paroles sont un peu déclamatoires : *Catiline est-il à nos portes ?* et d'autres de ce genre. Il y manque tout ensemble la règle et la décision. On le cherche dans de grandes circonstances, il est absent ou muet ; on le voit dans de moindres, s'agitant et inefficace. Un homme lui est alors très-supérieur, mais pour quelques semaines seulement : génie singulier, que trois ou quatre paroles à jamais mémorables épuisent, et qui semble avoir consumé son intelligence à les concentrer et à leur donner une force d'explosion qui emportera tout. Cet homme, c'est l'abbé Sieyès. Le tiers état s'étonnait de n'être encore qu'un ordre. Sieyès, dans cet étonnement, devine son ambition ; il l'avertit de lui-même par ce mot sublime : *Qu'est-ce qu'a été le tiers état jusqu'ici ? Rien. Que vent-il être aujourd'hui ? Tout*. Le 10 juin 1789, en entrant dans l'Assemblée, il dit : *Coupons le câble, il est temps*. Et il fait la motion de déclarer que l'Assemblée ne peut plus attendre dans l'inaction les *classes privilégiées*, sans se rendre coupable envers la nation ; et que, dans une heure, il sera procédé à la vérification des pouvoirs, et donné défaut contre les non-comparants. Le 16, il propose à l'Assemblée de prendre le nom d'*Assemblée nationale*. Il n'y vint pas tout d'un coup, mais en passant par une de ces dénominations analytiques qui définissent et qui, par cela même, provoquent la contradiction¹. On attaquait en effet sa définition ; il la retire et y substitue *Assemblée nationale*, qui tranchait tout. Chose étrange ! Mirabeau qui avait déjà prononcé le mot dans un de ses discours, en eut peur, quand Sieyès le créa, en l'appliquant si à propos. Il se déroba au vote qui consacrait ce titre, et ses amis eurent à dire que, son nom ne figurant pas sur la liste des opposants, il avait dû voter avec la majorité.

Quinze jours après, on délibérait sur la question des mandats impératifs. L'Assemblée penchait pour l'opinion qui les déclarait nuls. Mais les plus hardis n'osaient aller jusqu'à délier les députés à l'égard de leurs bailliages. Les uns voulaient inviter, les autres sommer les électeurs de rendre la liberté à leurs élus. Le 8 juillet, Sieyès supprimait le débat même, en proposant de déclarer

¹ Il avait dit d'abord : *L'assemblée des députés connus et vérifiés de la nation française*. Mirabeau avait raison d'appeler cela un logogriphe.

qu'il n'y avait lieu de délibérer. Et sept cents voix contre vingt-huit votaient sa motion.

C'est ainsi que, par une suite d'affirmations fières et laconiques sur toutes les questions douteuses, ce hardi et profond esprit constituait l'Assemblée nationale.

A partir de cette époque, il s'efface. Sa réputation de penseur et de publiciste le désignait pour le travail de la constitution. L'instinct de l'Assemblée, qui retenait Mirabeau dans les rangs actifs, envoyait Sieyès au comité chargé de préparer ce travail. C'est là que Sieyès, retiré des débats journaliers comme au fond d'un sanctuaire, donnait le jour à sa plus glorieuse pensée : la division de la France par départements. Il avait appris à la nation, par son fameux écrit sur le tiers état, qui elle était, où elle était ; par ses motions sur la réunion des trois ordres et sur les mandats, qui la représentait, qui avait droit de parler en son nom ; sa division par départements traçait la carte de la France nouvelle, et en appropriait, pour ainsi dire, la géographie politique à l'unité, à la liberté qu'elle venait de conquérir. Sieyès fit plus qu'attaquer l'ancien régime, il le nia. Il ne prouva pas le nouveau, il l'affirma. Aucun homme ne s'éleva plus haut et ne disparut plus vite. Je le vois un moment planer au-dessus de la France régénérée, déployant, en manière d'étendard lumineux, ces belles formules auxquelles la nation se reconnut de tous les points du territoire ; puis l'ombre succède, et Sieyès, redescendu sur la terre, n'est plus qu'un grand nom sous lequel marche avec embarras un personnage douteux, qui en paraît accablé. On lui demande encore des oracles ; il ne répond que par des rêveries. Enfin, consul un moment avec le général Bonaparte, il tourna sur lui-même cet esprit d'observation et d'analyse qui lui avait révélé avant tous les autres la révolution ; il vit qu'il ne pouvait y avoir partage de, pouvoir entre un rédacteur de constitution et un général heureux ; il céda sa place au prix d'une oisiveté opulente, et se survécut quarante ans.

V

En même temps que le rôle de Sieyès finissait, celui de Mirabeau avait commencé. Sieyès n'eut pas d'égal tant qu'on se tint sur les cimes des principes constituants ; mais, le jour où la délibération se confondit avec l'action, où il fallut, après la destruction légale du passé, organiser le présent, la première place fut à Mirabeau. Le coup d'œil qu'avait eu Sieyès pour la théorie, Mirabeau l'eut pour la pratique. Tandis que Sieyès, répondant à Dreux-Brézé, se borne à dire froidement : **Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier** ; affirmant ainsi le droit des communes en présence du pouvoir qui se croyait encore dans le passé, la réponse de Mirabeau est ce droit même qui s'exerce déjà et qui menacé.

Dans une transparente allusion à Sieyès, où perçait peut-être le dépit, Mirabeau comparait le métaphysicien saisissant, dans la méditation du cabinet, la vérité abstraite, à l'homme d'État qui l'applique malgré les difficultés et les obstacles. **Il y a cette différence, disait-il, entre l'instructeur du peuple et l'administrateur politique, que l'un ne songe qu'à ce qui est, et que l'autre s'occupe de ce qui doit**

être¹. Le portrait du métaphysicien était vrai de Sieyès ; celui de l'homme d'État, de Mirabeau.

Nul n'avait mieux saisi que Sieyès l'état de la France aux approches des états généraux, ni fait une synthèse plus complète et plus claire d'éléments mieux analysés. Il unissait à l'observation qui -découvre et démêle les choses, la fermeté d'esprit qui conclut. Mais on lui fit tort en lui demandant le talent qui organise. Quand il fut transporté du domaine de l'observation dans le gouvernement, il s'égara. Les habitudes rigoureuses de son esprit le rendant peu propre aux idées de transaction, il se jeta dans les opinions extrêmes, par l'impossibilité de n'être pas absolu. Il s'y mêlait, dit-on, quelque dépit de la faveur que savait concilier aux idées modérées et pratiques l'éloquence de Mirabeau. Mais à quoi bon chercher ses mobiles dans ses arrière-pensées, quand sa conduite s'explique si bien par son tour d'esprit. ? Sieyès n'avait pas tout le bon sens qui fait la supériorité de l'homme d'État. D'autres lurent mieux que lui au fond du cœur humain, où s'apprend le secret, non-seulement des actions individuelles, mais des révolutions des empires.

C'est dans ce livre que Mirabeau avait étudié les causes des entraînements au sein des assemblées délibérantes, des passions aveugles dans la multitude, des préjugés dans les cours ; son bon sens n'était que la connaissance profonde du cœur humain. Il avait en lui la mesure de toutes les personnes et de toutes les choses. Orateur, il avait vu l'effet de la parole sur les hommes, et quel monstre à mille têtes devient une assemblée, même de gens de choix, quand il y éclate une panique d'espérance ou de crainte ; ami du peuple, il savait jusqu'où vont les défiances de ce peuple contre ceux qu'il hait, et combien il hait à la légère ; noble, il avait deviné, par les préjugés d'un gentilhomme de province, tort ce qu'en engendrent les cours ; homme, résumant en lui toutes les puissances et tous les contrastes de la nature humaine, il savait y distinguer les besoins permanents des caprices, et, jusque dans la fièvre du changement, il discernait les instincts qui persistent et qui rétablissent certaines choses par les mains mêmes qui les ont détruites. Aussi, tandis que Sieyès, retiré à l'écart, bâtissait des constitutions d'après les lois de la logique, Mirabeau, au plus épais des combattants, en contact avec toutes les passions aux prises, lui-même les éprouvant presque toutes, tour à tour révolutionnaire et royaliste constitutionnel, pourvoyait au présent et fondait l'avenir.

Oui, c'est là sa gloire. Il ne voulut détruire que ce qui devait être détruit, et ce qu'il voulut fonder a seul survécu. Toutes ses opinions font des ruines nécessaires, ou posent des fondements durables. Nul dans l'Assemblée constituante n'est plus révolutionnaire que Mirabeau ; mais nul ne l'est avec moins d'illusion et de colère. Il avait toute l'ardeur du rôle sans en avoir l'exaltation. Ainsi il n'assista pas à la scène de la nuit du 4 août, où les nobles, qui devaient émigrer quelques mois après, firent à la patrie le sacrifice de tous leurs privilèges. Il regrettait qu'on n'y eût pas mis plus de lenteur, et que les arrêtés n'eussent pas été précédés d'une discussion, où le sacrifice, fait avec plus de sang-froid, eût laissé moins de regrets à ceux qui le firent, et rendu plus reconnaissants ceux qui en profitèrent. Il eût voulu, au lieu d'un coup de tête, même généreux, un acte de justice s'accomplissant, non par acclamation, mais par réflexion.

¹ Séance du 15 juin 1789.

De même il n'approuva pas la parodie de cette scène fameuse, le 19 juin 1790, quand tous les titres de noblesse furent supprimés. *Que tous les hommes, écrivait-il alors, soient égaux devant la loi ; que tout monopole, surtout moral, disparaisse : le reste n'est que déplacement de vanité.* Grande vérité, et que la suite n'a que trop prouvée. Quel a été le fruit de cette décision du 19 juin ? La veille, il n'y avait qu'une noblesse ; moins de quinze ans après, il y en avait deux : l'ancienne reprenait ses titres, et la nouvelle se glissait hors des rangs de cette bourgeoisie qui avait battu des mains à la destruction de l'ancienne, et qui, le lendemain du 19 juin, appelait Mirabeau du nom de Riquetti l'aîné, désorientant, disait celui-ci, l'Europe accoutumée au nom de Mirabeau. Ne dit-on pas qu'il s'en forme une troisième, dont, les titres s'évaluent à la caisse du sceau ? La nuit du 4 août, à laquelle on a fort à tort comparé le 19 juin, affranchissait les personnes et les terres, et fondait l'unité du pays ; le 19 juin ne fit qu'élever le prix de titres abandonnés avec trop d'éclat, et la vanité trouva encore son compte à faire croire que ce qu'elle sacrifiait par dévouement devait être d'une inestimable valeur. Il y a deux sortes de choses également indestructibles : celles qui sont fondées sur la raison, et c'est pour cela que les décrets de la nuit du 4 août subsistent ; celles qui ont la vanité pour principe, et c'est pour cela que les décrets du 19 juin ont été rapportés.

VI

Le lendemain de la mort de Mirabeau, on lisait dans un article de Marat, intitulé *Oraison funèbre de Riquetti*, ce passage, où le génie de la destruction et du nivellement sans bornes rendait, sans le vouloir, le plus éclatant hommage au génie de l'organisation et de la vraie égalité : *Peuple, c'est à lui (Riquetti) que tu dois tous les funestes décrets qui t'ont remis sous le joug et qui ont rivé tes fers : celui de la loi martiale, celui du veto suspensif, celui de l'initiative de la guerre, celui de l'indépendance des délégués de la nation, celui du marc d'argent, celui du pouvoir exécutif suprême, celui de la félicitation des assassins de Metz, celui de l'accaparement du numéraire par de petits assignats, celui de la permission d'émigrer accordée aux conspirateurs.* Prenons Marat au mot : oui, c'est là un beau texte d'oraison funèbre. Il n'est pas un de ces actes qui ne fût, ou le meilleur expédient pour résoudre des difficultés pressantes, ou une théorie toujours applicable, soit de gouvernement, soit de liberté. La loi martiale sauvait de l'ordre tout ce qu'il était possible d'en sauver. La création des assignats, limitée, comme le voulait Mirabeau, à une somme équivalente aux biens du clergé, épargnait à la révolution la honte de débiter par la banqueroute. Rien n'était plus propre à maintenir la discipline dans l'armée que de déshonorer la révolte en approuvant publiquement la répression. Et, pour parler des théories, quelle est la monarchie constitutionnelle, quel est le pouvoir exécutif quelconque qui soit possible sans le veto, sans le droit de paix et de guerre ? Enfin, quoi de plus sage que de vouloir pour les délégués de la nation la plénitude d'indépendance à l'égard du pouvoir qui les délègue ?

Le grand sens qui marque tous ces actes n'inspira pas moins bien Mirabeau dans la question de l'émigration. Il ne voulut pas qu'à quelques mois d'une Déclaration des droits de l'homme qui laissait chacun libre de disposer de sa personne, le droit de sortir des frontières fût interdit aux citoyens. Ce n'est pas à la loi, en effet, c'est à la patrie elle-même, par la sagesse de son gouvernement, par la sécurité qu'elle offre à tous, à retenir ses citoyens dans son sein. L'émigration est

sans doute un abus de la liberté individuelle ; mais la moitié du tort en revient au gouvernement qui, pour enchaîner au sol des citoyens qu'en chassent ses mauvaises lois, ne sait que les mettre en état de siège. La patrie ou la mort vaut la fraternité ou la mort : c'est du même code. Déclarer que les citoyens sont libres d'émigrer, mais qu'il n'est pas permis à un gouvernement de rendre l'émigration nécessaire et innocente, voilà le vrai, et Mirabeau s'y tint. Et je me joins à ceux qui l'applaudirent quand il s'écria : **Si vous faites une loi contre les émigrants, je jure de n'y obéir jamais !** On ne quitte sa patrie que pour sauver sa foi ou sa tête ; et, quels que soient les torts de l'émigration, ils n'absolvent pas la nation qui réduit ses membres à s'expatrier.

C'est l'instinct de cette vérité, c'est peut-être la secrète conviction que les nécessités ou les fautes de la révolution avaient rendu mortel à beaucoup de personnes le séjour de la patrie, qui fit ajourner par l'Assemblée nationale la discussion d'une loi sur l'émigration. Mais cette réserve ne pouvait pas convenir aux jeunes membres de l'Assemblée législative. Nourris de l'idée que la patrie ne-peut mal faire, et que, **s'il peut être permis à l'homme qui a germé sous le despotisme obscur de l'inquisition espagnole d'aller, sous un climat plus heureux, chercher l'air de la liberté, il y avait trahison, infidélité, fuite banqueroutière, à quitter une patrie qui tendait les bras aux émigrés¹**, ils trouvèrent le crime d'autant plus grand, que la patrie leur paraissait plus belle, et ils firent contre l'émigration un décret qui la précipita des intrigues de Coblenz dans la guerre civile ouverte.

Dans cette oraison funèbre de Mirabeau, est-il quelque acte que Marat ait approuvé ? Cela nous réglerait dans le compte à faire des fautes de Mirabeau. Tout acte qu'aurait loué cet homme pétri d'illusions, de haine et de colère, serait nécessairement malheureux ou coupable. Mais non, Mirabeau a échappé à l'approbation de Marat. Toute la complaisance de l'ami du peuple pour cette grande mémoire ne va qu'à dire que **si Mirabeau éleva la voix en faveur du peuple, ce fut dans les cas de nulle importance**. C'était sans doute aux yeux de Marat cas de nulle importance, que l'adresse au roi pour le renvoi des troupes ; que la proposition de déclarer la nation propriétaire des biens du clergé ; que les motions ou adresses pour commencer la vente de ces biens ; pour demander au roi le renvoi des ministres ; pour déclarer Condé traître à la patrie, s'il ne déchirait son manifeste ; pour changer le pavillon de la marine ; pour supprimer les substitutions ; pour mettre à la charge de la nation les frais de la démolition de la Bastille ; pour défendre la constitution civile du clergé ; et d'autres de moindre importance, dans lesquelles Mirabeau sut être révolutionnaire en restant modéré. C'est même ce qui se mêlait de modération imperturbable à ces actes sur des faits si brûlants, qui les recommandait si mal aux yeux de Marat ; outre l'impardonnable affront que lui avait fait Mirabeau en proposant l'ordre du jour sur des paroles de sang que ce misérable avait écrites contre lui².

Marat n'a pas eu de coup d'œil : sa haine l'eût mieux inspiré en lui révélant quelque chose à louer dans la vie de Mirabeau ; car l'éloge de Marat déshonorait.

¹ Discours de Vergniaud, séance du 23 octobre 1791.

² C'est à l'occasion d'un des actes qui font le plus d'honneur à Mirabeau, le projet de licenciement et de reconstitution de l'armée, que Marat écrivait : **Si les noirs et les ministres gangrenés et archi-gangrenés sont assez hardis pour le faire passer, citoyens, élevez huit cents potences, pendez-y tous ces traîtres, et à leur tête l'infâme Riquetti l'aîné**. Mirabeau fit passer à l'ordre du jour sur ce qu'il appelait *ce paragraphe d'homme ivre*.

Mirabeau, il faut le dire, en courut le risque. L'*ami du peuple* eût pu goûter la justification du pillage de l'hôtel de Castries¹, les menaces contre Foucault², et cette apostrophe de factieux au côté droit, qui riait d'un de ses exordes : *Je vous jure qu'avant que j'aie cessé de parler, vous ne serez pas tentés de rire*³. Marat eût approuvé la pensée d'ôter le droit de confesser aux ecclésiastiques qui n'auraient pas prêté le serment civique ; il se fût presque reconnu dans Mirabeau excusant le double meurtre de Foulon et, de Berthier, et écrivant cette phrase cruelle : *Il faut s'endurcir aux malheurs particuliers, et l'on n'est citoyen qu'à ce prix*⁴. S'il est vrai surtout qu'il l'écrivit par dépit d'avoir vu repousser ses offres de service à la cour, il y aurait eu un jour où Mirabeau mérita d'être loué par Marat !

Si Mirabeau ne sut pas toujours résister à l'emportement, il ne se défendit pas toujours de l'illusion. Ce fut une grave erreur de vouloir que l'administration à tous ses degrés fût élective ; ce fut une folie d'étendre le principe de l'élection la justice, et de faire nommer le juge par le justiciable. Je sais que, dans la défiance superstitieuse qu'inspirait le pouvoir exécutif, l'idée de tirer tous les pouvoirs de l'élection était populaire. Mais l'homme qui avait eu le courage de se faire accuser de trahison dans la question du veto et du droit de paix et de guerre, était digne de défendre le principe de l'institution des juges par le pouvoir exécutif, avec les garanties de l'inamovibilité. Dans cette circonstance, le bon sens de Mirabeau s'obscurcit et céda aux préjugés de l'opinion.

VII

Un examen détaillé de ses actes ferait trouver d'autres fautes, soit d'emportement, soit d'illusion. Mais, hors des points importants, sur lesquels tous les bons esprits sont d'accord, les reproches comme les éloges deviennent peu sûrs, à cause de la diversité des opinions, et ils risquent de n'être que des préjugés personnels. Il est même de convenance et d'équité, dans nos jugements sur les hommes dont les actes et les paroles ont produit des effets si contraires, et jamais le bien sans quelque mal, de retenir quelque chose de notre admiration ou de notre sévérité ; car, pour vouloir trop les servir, nous leur ôtons quelquefois des amis ; ou, si nous sommes trop sévères, on nous l'impute à vanité ou à prudence ; outre que ce qu'on dit de trop affaiblit ce qu'on a dit de vrai. Je n'ai pas prétendu faire de Mirabeau un esprit ni un cœur infailibles ; mais je crois ne rien outrer en disant que personne de son temps, parmi ceux qui portèrent le poids de ce qui s'accomplissait, ne fit moins de fautes, et ne fut plus souvent dans la vérité.

Je ne parle pas des personnes de la cour. Un des effets de la défiance publique, c'est de troubler le sens de ceux contre qui elle s'acharne. Il eût fallu des héros à la cour pour garder un sens ferme et des intentions immuables au milieu de cette peur universelle de la trahison. L'épreuve était trop forte pour des hommes, et j'avoue qu'enlisant les annales de la révolution française, j'ai besoin de

¹ Séance du 13 novembre 1790.

² Même séance.

³ Ce début était en effet fort emphatique. *J'ai ressenti, je l'avoue, les bouillonnements de la furie du patriotisme jusqu'au plus violent emportement.* Séance du 21 octobre 1789.

⁴ *Lettre à ses commettants.*

personnifier dans cette cour toutes les cours absolues, pour être révolutionnaire sans scrupule, et pour ne pas me reprocher le plaisir que j'éprouve, en pieux enfant du tiers, à la voir vaincue. Quant aux ministres qu'elle employa, souvent placés entre deux défiances, celle de l'opinion et celle de la cour ; ne pouvant calmer l'une sans aigrir l'autre ; tour à tour servant mal pour être populaires, ou se rendant odieux à l'opinion pour vouloir trop bien servir, ils firent des fautes par tout le monde et contre tout le monde.

D'autres préjugés, la même fausseté de position, empêchaient les membres du côté droit de l'Assemblée, non-seulement d'être justes envers la révolution, mais même de la comprendre. Ils crurent que ce n'était qu'une émeute prolongée ; et, pour en précipiter la fin, ils lui cédèrent en des choses qu'ils trouvaient injustes, ce qui l'irrita davantage ; car céder sans combat trahit le dédain pour l'adversaire, tandis que résister prouve qu'on l'estime. **Ils n'écoutaient pas**, dit le marquis de Ferrières ; **ils riaient, parlaient haut... sortaient de la salle quand le président posait la question, invitant les députés de leur parti à les suivre, ou, s'ils demeuraient, leur criant de ne point délibérer**¹... Insensés, qui auraient peut-être rendu la révolution généreuse en la combattant, et qui la rendaient violente en l'insultant !

Je ne parle pas non plus de la poignée d'hommes qui, dans je ne sais- quel coin du côté gauche, rêvaient la république. Quoique une opinion récente² leur ait donné la gloire d'avoir eu seuls le sens de la révolution, et un esprit de prophétie qui prévoyait la fin de cette laborieuse et impossible transaction entre la révolution et l'ancienne monarchie, je veux bien les regarder comme les coins de fer de la nécessité, mais je ne veux pas accorder ni qu'ils aient vu le plus juste, ni qu'ils aient le moins failli. L'édifice qu'ils ont voulu élever a croulé sur eux ; celui qu'ils ont voulu détruire est resté debout. Non, leurs sombres expériences n'étaient pas de la divination. Non, vous n'arracherez pas au genre humain l'aveu que Marat, qui demandait la dictature et l'extermination, et Robespierre, qui les pratiqua, ont été de grands hommes. La nécessité n'est pas plus le génie que la vertu.

On ferait donc un médiocre honneur à Mirabeau en disant qu'il eut plus de bon sens et qu'il fit moins de fautes que la cour et les deux partis extrêmes de l'Assemblée. C'est dans le parti de la monarchie constitutionnelle, le seul qui fût dans les voies de l'avenir, qu'il faut chercher à qui comparer Mirabeau.

Les plus près de lui, dans la droite, Malouet et Mounier, esprits distingués, cœurs, honnêtes, n'étaient que des imitateurs. Épris de la monarchie anglaise, ils avaient le double tort de croire qu'une nation peut calquer son gouvernement sur celui d'une autre ; et, quant à la France, que les classes vaincues, que les morts du 14 juillet et du 4 août pouvaient fournir la matière d'une Chambre aristocratique. Ils donnèrent plus d'une fois de bons avis ; mais, comme on y apercevait plus d'attachement à la royauté antique que d'intérêt pour des libertés inconnues, ces avis furent toujours inefficaces et le plus souvent suspects.

D'autres erreurs, d'autres fautes, égarèrent le parti qui voulait à la fois la révolution et la royauté, mais la royauté pour la révolution. Trois mobiles déterminèrent presque toutes ses résolutions : le goût des théories, la défiance contre la cour, et l'amour de la popularité.

¹ *Mémoires du marquis de Ferrières*, liv. VII.

² J'écrivais ceci en 1846.

La métaphysique du *Contrat social* faisait le fond de toute leur politique. C'était le temps où une sculpture à la mode représentait Jean-Jacques Rousseau assis sur un rocher où croissait la sensitive, et méditant le *Contrat social*, un rouleau de papier à la main sur lequel on lisait cette maxime : **Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs.** Les emblèmes étaient la Liberté, la Vérité, l'Amour de la patrie, l'Éloquence, figurée par un foudre. Il y eut jusqu'à cinquante-six orateurs inscrits pour proposer des projets de déclaration des droits de l'homme. Chacun avait le sien, et tous voulaient le placer en tête de la constitution. En vain Malouet faisait voir avec beaucoup de force l'inconséquence d'ouvrir par une déclaration de droits une constitution qui devait régler, qui allait sans doute limiter ces droits ; en vain Mirabeau insistait sur les difficultés d'un exposé destiné, disait-il, à servir de préambule à une constitution qui n'était pas connue les discours étaient prêts, et les discours prêts ne se rendent guère ; l'immense majorité d'ailleurs ne trouvait rien de plus pressant que cette déclaration. On fut pourtant effrayé de s'engager dans cinquante-six discours. Un membre proposa de n'accorder à chaque orateur que cinq minutes. **Cinq minutes**, s'écriait Rabaut Saint-Étienne, **pour délibérer sur des lois que tout l'univers va blâmer ou approuver !** L'Assemblée réduisit à dix le nombre des orateurs qui seraient entendus, et à trois les projets entre lesquels elle aurait à choisir. Mais l'idée de faire précéder la Constitution de la Déclaration des droits prévalut. La Fayette avait rapporté cette chimère d'Amérique : beaucoup cru-vent qu'elle venait, comme un oracle, du fond de ses forêts vierges, et que c'était le cri de l'homme de Jean-Jacques, sorti parfait des mains de la nature, qui réclamait contre la tyrannie des sociétés civilisées.

La défiance contre la cour n'était pas moins générale dans ce parti que le goût pour les théories. Sincère chez le plus grand nombre, parce que la cour n'y donnait que trop sujet, il fallait, pour être accrédité, en affecter plus qu'on n'en avait, et c'était le lieu commun de tous les discours, d'insulter les ministres et de faire quelque allusion outrageante aux courtisans. On n'eût pas osé louer le roi sans déshonorer son entourage. C'est par là que le côté gauche se distinguait du côté droit. Mais, comme il arrive, la défiance contre la cour déshabituaient du respect pour la monarchie ; des personnes, elle s'étendait peu à peu aux principes ; et quand la royauté avait besoin d'aide, on la laissait dans le péril, pour n'avoir pas à défendre la cour en même temps que le roi. C'est ainsi que les royalistes constitutionnels préparaient les voies à la république.

Ils n'y aidèrent pas moins par leur amour pour la popularité. Jusque-là on n'avait connu la popularité que par le succès des ouvrages d'esprit, au théâtre, dans les salons. On était plutôt à la mode que populaire. Mais la popularité par le peuple, cette passion de la foule pour un orateur aimé, cette royauté d'un moment sur les âmes, tout cela était nouveau, et il ne faut pas s'étonner que les premiers qui goûtèrent à cette boisson inconnue en aient été enivrés.

Des trois faiblesses des royalistes constitutionnels, la dernière est celle que j'excuserais le moins. L'enthousiasme pour les théories est une noble passion ; c'est l'amour de la vérité qui se trompe d'objet ; j'y vois de la foi et du dévouement. La défiance contre la cour était trop justifiée pour n'être pas pure. Mais dans l'amour de la popularité, la vanité dominait ; le succès devenait plus nécessaire que la vérité ; la cause passait après la faveur de la personne. Il y avait d'ailleurs, dans cette foule qui donnait la popularité, tant de mauvaises passions, le soupçon, la haine, la vengeance, un commencement de goût pour le sang, qu'il n'était guère possible de rechercher son suffrage innocemment. Plusieurs des plus honnêtes gens d'alors firent de grandes fautes pour l'obtenir ;

sous la Législative, on fit des bassesses. C'est qu'il se mêle à l'amour de la popularité encore plus de peur des attaques que d'ardeur pour la louange. Que de nobles esprits que devait corrompre la crainte, soit des sarcasmes meurtriers de Camille Desmoulins, dont la mort touchante a fait exagérer le talent et trop excuser les excès, soit des menaces féroces de ce rêveur sanguinaire qui a fait douter si l'assassinat n'avait pas été un jour légitime ! On vit des hommes que le péril certain devait relever jusqu'à l'héroïsme, s'avilir devant le péril douteux, et tel craindre la plume de Marat, qui devait regarder sans peur l'échafaud.

Mirabeau n'eut aucune de ces faiblesses. La mort, qui le surprit dans son lit, l'eût-elle trouvé ferme sur l'échafaud des Girondins ? Qui peut en douter ? Mais, certes, il n'y eût pas été amené par le désir de plaire à Marat, ni par le besoin de le conjurer. Marat n'eut pas l'honneur d'irriter Mirabeau. Mirabeau le qualifia un jour froidement d'homme ivre, et n'en parla plus. Il ne lui lit pas l'honneur de demander justice de ses outrages ; il ne lui envoya pas même son mépris, le gardant pour une meilleure occasion, et ne voulant pas que Marat pût se vanter d'avoir excité une passion quelconque dans cette fume dont tous les mouvements étaient des passions. Mirabeau eut cet avantage sui-tous les royalistes constitutionnels, qu'il ne connut de la popularité ni ses étourdissements ni ses peurs. Au lieu d'en être esclave, il s'en servit. Pour les autres, c'était une puissance extérieure dont ils se faisaient les courtisans ; pour lui, c'était son ouvrage, sa chose, un effet dont la cause était en lui et dont il entendait bien rester maître ; et, comme s'il eût voulu prouver qu'elle lui appartenait en propre, il se la conciliait par les opinions les plus contradictoires, et de ce qui devait amener la disgrâce il tirait le triomphe.

A côté de Necker enivré des ovations de son rappel, qui abandonne le roi pour garder la faveur de la foule ; de la Fayette, qui paraît n'aimer que pour la popularité toutes les belles causes auxquelles il attachait sa vie, et qui doute de la vérité et de la vertu quand elles ne sont pas populaires ; de Barnave, qui fait à cette idole des sacrifices, qu'il expie par sa noble mort, Mirabeau traite la popularité comme l'argent : il en dépense plus qu'il : n'en gagne. Si parfois il s'expose par des excès à un redoublement de faveur, il se venge de la foule qui les applaudit, en lui arrachant des battements de main pour une conduite qui les répare. Les femmes des 5 et 6 octobre, envahissant la salle des séances de l'Assemblée nationale, veulent l'entendre parler : elles demandent *notre petite mère Mirabeau*. *Je voudrai bien savoir*, leur dit-il, *comment on se donne les airs de venir troubler nos séances*. Il n'ajoute pas un mot de plus, et se rend populaire par ce courageux mépris pour la popularité.

On a vu, dans ce que j'ai rapporté des discours sur la Déclaration des droits, ce qu'il pensait de ces théories dont l'immense majorité de l'Assemblée était dupe. Forcé, au nom du comité des cinq, de rendre compte d'un projet de déclaration, il essaya d'abord de refroidir l'Assemblée en exposant la difficulté du travail, l'inconvénient de faire une déclaration des droits pour une constitution encore inconnue ; de proclamer, en temps d'orage, des principes qui, vrais en eux-mêmes, étaient inopportuns. Il contrariait un entraînement ; on l'accusa ; on s'écria qu'il abusait de ses talents : il ne se rebuta point ; mais il n'osa pas (nul ne l'eût osé) attaquer l'utilité d'une déclaration des droits. Il fit même la concession qu'elle était nécessaire, qu'elle devait être *partie intégrante et inséparable de la constitution*, espérant, par ces caresses au préjugé universel, en faire ajourner le vote. Les attaques personnelles, les cris, redoublèrent ; l'Assemblée était impatiente, elle voulait protester avec éclat contre le passé ; elle était touchée

de la gloriole de rappeler à tous les peuples leurs droits naturels ; on passa outre.

La discussion fut longue, souvent puérile. Ou était frappé à chaque pas de l'abus que le citoyen peut faire des droits de l'homme ; on cherchait des droits, et on ne rencontrait que des devoirs ; on rêvait l'homme libre de la nature, et on ne voyait que l'homme lié par l'état civil. Cependant l'Assemblée s'y entêta. Une Déclaration des droits fut votée, à quelques articles additionnels près, dont on remit le vote après la constitution. Louis XVI n'y donna pas d'abord sa sanction, disant fort sagement que les lois à intervenir étaient nécessaires pour fixer le sens de certains principes. On ne s'y attacha que plus fort, la défiance s'en mêlant. Enfin il la signa ; mais c'était le 5 novembre, une émeute lui menait la main.

Libre de toute passion pour les théories, Mirabeau était sans défiance parce qu'il était sans crainte. Il voyait bien que le passé était vaincu et incapable de se relever ; les illusions de la cour, ses entêtements, ses espérances, lui donnaient de l'humeur, l'impatientaient ; ils ne lui faisaient pas peur. Dans les emportements de Mirabeau, dans ses insultes même, on ne sent pas de haine ; car la haine croit à la puissance de ce qu'elle hait, et Mirabeau sentait que la résistance du régime ancien n'était que le suprême et inutile effort du lutteur qui tombe. Il ne se refusa pas les sarcasmes ni les menaces aux courtisans ; mais, tandis que les autres portaient aux courtisans des coups qui atteignaient le roi et la royauté, Mirabeau n'attaquait la cour que pour détourner du roi, sur son entourage, les préventions populaires, et pour rendre moins suspecte la défense du principe de la royauté. Sa croyance sur ce point fut prophétique. Rien ne put le faire douter que la royauté dût survivre, ni les craintes qu'il eut plus d'une fois sur le sort des personnes royales, ni le dépit de voir ses conseils mal reus et son dévouement refusé.

C'est par cette indépendance d'esprit au milieu de tant d'entraînements et de vicissitudes irrésistibles, que, sans être chef de parti à l'Assemblée, ni héros de club au dehors, il exerça partout une sorte de dictature. Les chefs de parti suivent plus souvent qu'ils ne commandent : mais on s'y trompe ; les voyant de loin marcher en tête, on croit qu'ils conduisent ; ils sont poussés. Mirabeau n'était fait pour aucune servitude, et la plus brillante de toutes, celle de chef de parti, ne l'eût point tenté. Pour la gloire de héros de club, il montra combien il la dédaignait, en la laissant tout entière à ses rivaux, lesquels se consolaient de leurs échecs dans l'Assemblée par leurs triomphes dans les clubs. Seulement, il se passa quelquefois la fantaisie d'y entrer, comme pour les détrôner un moment par quelques discours plus hardis que les leurs, et pour les réduire à leur vraie mesure, en se faisant voir à côté d'eux. Rien n'est plus imposant que l'isolement de cet homme, gouvernant une Assemblée qui n'était pas plus à lui qu'il n'était à elle, et d'autant plus maître des esprits, que, par la défiance qu'inspiraient ses mœurs, on se croyait plus sûr, en suivant ses avis, de ne céder qu'à la force de la vérité. Mais il ne pouvait garder cet empire sur une armée de volontaires qu'à une condition, c'est qu'il ne se trompât jamais ; le jour où il ne rencontrait pas juste leur pensée, la faveur de la personne ne recommandant pas ses opinions, il se faisait autour de lui une désertion générale, et le dictateur d'aujourd'hui n'avait le lendemain que sa voix. C'est ce qui explique le silence de Mirabeau dans certaines questions importantes : il s'abstenait pour n'être pas seul de son avis.

VIII

Ceux qui ne veulent pas faire honneur à la raison de Mirabeau de la grandeur de son rôle entre le passé, qu'il combattait sans le haïr, et l'avenir, qu'il fondait sur l'union de la royauté et de la révolution, n'y voient que le résultat d'un marché passé entre la cour et lui. Désintéressé, disent-ils, il se fuit précipité vers la république ; c'est le salaire qu'il recevait qui fit le contrepoids : il n'y a de sincère dans Mirabeau que le révolutionnaire ; l'argent du roi le rendit monarchique.

Je n'hésite pas à dire que le juger ainsi c'est le calomnier. Je respecte d'ailleurs le motif de cette rigueur envers Mirabeau. On fait bien de ne sacrifier aucun principe, même aux grands hommes, et la reconnaissance des nations serait la pire des corruptions si elle cessait d'être d'accord avec la morale. Mais la morale elle-même n'est pas tout d'abord et en tout temps parfaite. Née d'un noble, et immortel instinct de l'homme, elle s'épure, elle se développe avec les sociétés ; ses prescriptions deviennent plus précises et plus délicates, et, s'il est vrai qu'on ne puisse à aucune époque y manquer innocemment, la diversité des temps aggrave ou atténue les infractions. Qui pourrait dire que Comines soit aussi coupable d'avoir loué la perfidie de Louis XI que le serait un historien d'aujourd'hui qui nous vanterait la perfidie comme une vertu d'État ? Qui donc qualifierait de traître à sa patrie le chevalier français du temps de Froissart, lequel combattait tour à tour pour l'Angleterre contre la France, et pour la France contre l'Angleterre ? Non, je ne me sens pas le même mépris pour un homme dont le bon chroniqueur trouvait les exploits tout aussi beaux sous une bannière que sous une autre, que pour celui qui abandonnait la France à Waterloo. Je regrette pourtant que Comines n'ait pas été plus délicat que son temps, et je préfère au chevalier du chroniqueur Froissart celui qui, dans le même temps, pressentant la patrie sous la France, patriote avant que le mot de patrie fût inventé¹, restait fidèle à l'oriflamme de Saint-Denis. Aussi ne s'agit-il d'approuver ni la morale politique de Comines, ni l'indifférence de Froissart, mais de les expliquer ; et, en ce qui concerne Mirabeau, s'il n'est pas permis d'excuser sa faiblesse, il n'y a que justice à l'expliquer par la morale d'un temps où les pensions du roi ne déshonoraient personne. Peut-être même, toutes circonstances pesées, trouverait-on que le reproche de vénalité ne s'applique pas justement à un homme qui n'a rien vendu.

Qu'est-ce qu'on appelle en politique un homme vendu, **un vil stipendié**, comme disait Mirabeau ? C'est un homme qui, pour de l'argent, déserte ses principes et vend la vérité. Quels principes Mirabeau a-t-il désertés ? quelle vérité a-t-il vendue ? Il est, très-vrai qu'un jour il a reçu de l'argent de Louis XVI. Qu'il en ait reçu peu ou beaucoup, peu importe : les uns ont enflé le chiffre par haine pour sa mémoire ; les autres, par excès de faveur, l'ont trop réduit ; ce qui est certain, c'est qu'il a reçu de l'argent ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'il n'a rien vendu.

Je prends pour juges, non pas les consciences ambitieuses, qui n'ont que des indignations de respect humain, mais, parmi les plus honnêtes gens, ceux qui ne se souffriraient pas, même en rêve, avec une pensée de vénalité, et qui ne se trouveraient pas une main pour recevoir de l'argent. Dans sa brillante et décevante épopée des Girondins, M. de Lamartine s'interroge sur l'acte de Charlotte Corday poignardant Marat. Entre la morale universelle, qui qualifie de

¹ Le mot est du commencement du seizième siècle.

crime tout assassinat, et son sentiment intérieur, qui lui fait admirer l'assassin, il hésite. Ne pouvant la trouver ni tout à fait criminelle ni tout à fait innocente, il l'appelle *l'ange de l'assassinat*. Ce mot fait-il les parts égales entre la morale universelle et le sens intime de l'historien ? Non, car si l'acte est caractérisé par le nom commun d'assassinat, le nom d'ange élève l'assassin fort au-dessus de l'homme. Cette hésitation de l'illustre écrivain, condamnant la main qui frappe, mais justifiant, que dis-je ? divinisant le cœur qui a conduit la main, je l'éprouve au moment où j'apprécie la vénalité de Mirabeau. Peut-être serait-il plus sage de laisser à Dieu le jugement de ces crimes qui ne déshonorent pas le criminel, et de ne pas tenter la conscience publique par des excuses données, au nom du sentiment privé, à des violations de la morale universelle. L'inquiétude m'en est venue en écrivant cette justification de Mirabeau. Mais l'affection a été la plus forte. J'ai cédé aux séductions qui lui firent tant d'amis. Et, soit que cette prévention m'ait trompé, soit qu'elle m'ait rendu clairvoyant, je n'ai pas plus voulu voir dans Mirabeau un homme vendu, que M. de Lamartine n'a voulu voir un assassin dans Charlotte Corday.

Mirabeau n'a sacrifié aucun principe, n'a trahi personne pour de l'argent. Tous ses discours à l'Assemblée nationale, tous ses écrits, soit avant, soit après 89, toutes ses lettres, toutes ses paroles, le montrent possédé par une seule pensée, l'établissement d'une monarchie constitutionnelle.

Dans le commencement, il lutte pour les principes constitutionnels contre la royauté ; plus tard il luttera pour la royauté contre l'exagération des principes constitutionnels. Factieux aux yeux de la cour lorsqu'il lui arrache de force les libertés nouvelles, il est traître aux yeux des libertés nouvelles lorsqu'il veut les concilier avec la royauté. Placé comme arbitre médiateur entre deux principes qui se défiaient l'un de l'autre, Mirabeau voit tout d'abord, avant tout le monde, qu'ils sont faits l'un pour l'autre, et que leur union seule peut donner un gouvernement durable à la France. Il travaille à cette union presque seul, au milieu de gens qui ne songent qu'à faire prédominer le principe qu'ils préfèrent. Il vient tour à tour en aide à tous les deux au moment où ils en ont besoin, et, quoiqu'il irait à se plaindre de l'un et de l'autre, il marche d'un pas ferme à son but, à travers les tiraillements de sa vie privée, comptant sur cet empire de la vérité, dont il disait, en termes prophétiques : *Débattons, sinon fraternellement, du moins paisiblement ; ne nous défions pas de l'empire de la vérité et de la raison ; elles finiront par dompter, ou, ce qui vaut mieux, par modérer l'espèce humaine, et gouverner tous les gouvernements de la terre*¹.

Si Mirabeau dit aidé la royauté alors qu'elle combattait encore pour quelque privilège incompatible avec les principes constitutionnels, oui, il faudrait dire qu'il s'est vendu. Mais c'est au moment où, n'y ayant plus rien à conquérir sur elle, il ne restait plus qu'à la dépouiller, que Mirabeau lui offre ses services. Elle les repousse. Il la défend, en attendant qu'elle daigne le lui permettre. On accepte enfin son aide, on la paye, je ne crains pas le mot. Quel sacrifice fait-il à la cour ? Qui pourrait distinguer, dans ses discours, les paroles salariées des paroles libres ? Dans les plans de gouvernement qu'il soumettait en secret à la cour, y a-t-il un démenti donné à sa conduite publique ?

Un stipendié montre d'ordinaire plus de zèle contre la cause qu'il a désertée que pour celle qui le soudoie. C'est de la nature humaine. On en veut à l'opinion qu'on quitte, en eût-on changé par réflexion et librement ; à plus forte raison

¹ Séance du 17 septembre 1789.

quand on en a reçu le prix. Alors on intéresse sa vanité à son apostasie : nos plus ardents contradicteurs sont ceux qui d'abord ont pensé comme nous. Mirabeau, défenseur de la royauté, se retourne-t-il contre la révolution ? Lisez ses discours : les dernières résistances de l'ancien régime n'ont pas d'ennemi plus résolu et plus ardent. Dans le moment qu'il organisait un plan pour sauver la royauté, sa fidélité à la révolution le faisait président du club des jacobins. Il n'y a pas deux causes pour Mirabeau, il n'y en a qu'une ; et de même qu'il croyait servir la royauté en défendant la révolution, il croyait assurer la révolution en sauvant la royauté. Esprit vraiment supérieur par ce trait, entre tant d'autres, que, tandis qu'autour de lui les partis n'aiment que l'un des deux principes, et se résignent à l'autre, Mirabeau les aime tous deux d'une égale affection, et semble, de ses bras puissants, les vouloir rapprocher pour qu'ils se regardent en face et qu'ils se rendent justice.

Un stipendié en donne pour son argent à qui l'achète. Une manifestation publique, de temps en temps, quand on la lui demande, et le voilà quitte. Il n'est pas ordinaire qu'il ajoute à sa tâche, qu'il aille au-devant des services à rendre, qu'il veuille, par exemple, sauver les gens malgré eux, et qu'il s'expose à ajouter à leur mépris la disgrâce qui s'attache à trop de zèle. Telle est pourtant la conduite de Mirabeau avec la cour. Il s'épuisait en combinaisons, en entretiens secrets, en mémoires écrits, pour la persuader, pour l'entraîner. Dans ces communications, que la défiance rendait si délicates, il répandait à la fois tous les trésors de son esprit et toutes les forces de son âme, espérant arracher par la raison et par l'éloquence le crédit qu'on refusait à sa vie. Que ne lui fut-il permis d'expié par quelque grand sacrifice ce passé qui déshonorait tous ses conseils ! Il l'eût fait ; il eût, au prix de son sang, renouvelé l'homme en lui pour servir la France. Pauvre France, comme il l'appelait, à qui l'on faisait payer si cher les fautes de sa jeunesse !

Parmi les traits auxquels je ne reconnais pas un stipendié de la cour, en voici un que je retrouve dans les Mémoires de Malouet. Il raconte une conférence qu'il eut avec Mirabeau :

Mirabeau, écrit-il, était harassé ! Il avait déjà le germe de la maladie dont il est mort ; ses yeux enflammés et couverts de sang sortaient de leur orbite ; il était horrible, mais il n'eut jamais plus d'énergie, plus d'éloquence. *Il n'est plus temps, me dit-il, de calculer les inconvénients ; si vous en trouvez à ce que je propose, faites mieux, mais faites : car nous ne pouvons vivre longtemps ; en attendant, nous périrons de consommation ou de mort violente... Qu'on me soupçonne, qu'on m'accuse d'être vendu à la cour, peu m'importe. Personne ne croira que j'aie vendu la liberté de mon pays, que je lui prépare des fers. Je leur dirai, oui, je leur dirai : Vous m'avez vu dans vos rangs, luttant contre la tyrannie, et c'est elle que je combats encore ; mais l'autorité légale, la monarchie constitutionnelle, l'autorité tutélaire du monarque, je me suis toujours réservé le droit et l'obligation de les défendre... Prenez bien garde, ajouta-t-il, que je suis le seul dans cette horde patriotique qui puisse parler ainsi sans faire volte-face. Je n'ai jamais adopté leur roman, ni leur métaphysique, ni leurs crimes inutiles.*

Sa voix tonnante comme à la tribune, ses gestes animés, l'abondance et la justesse de ses idées, m'électrisèrent aussi. Je secouai toutes mes préventions, tous mes doutes ; et me voilà partageant son émotion, louant ses projets, son courage, exaltant ses moyens de succès...

Cette conversation se serait prolongée jusqu'au jour, si nous ne l'avions vu épuisé de fatigue, couvert de sueur, ayant une fièvre assez forte, et ne pouvant plus parler.

L'espèce d'honneur qu'on attache à la loyale exécution d'un marché de ce genre ne fait pas faire de pareils efforts. On ne sert ainsi que ses croyances. Mirabeau se prodiguait pour les siennes. Plus tard, il leur eût donné sa vie, si ses mœurs l'avaient gardée. Comment dire qu'il y ait marché là où le vendeur donne plus qu'il ne reçoit ?

Cependant, il n'y a pas à le nier : Mirabeau a vécu pendant quelques mois de l'argent du roi. Que ne s'est-on borné à dire : Il a vécu ! mais l'esprit de parti, la légèreté, ont dit : Il s'est vendu à ses débauches. Son train de maison était magnifique ; il habitait un hôtel ; il avait équipage, maison de campagne ; sa bibliothèque valait cent quarante mille francs ; il a laissé un million à sa mort. Il y en a qui ont vu les reçus de Mirabeau. Ils savent, à quelques centimes près, le prix auquel il s'est estimé. Ce prix importe peu, je le sais ; car, le plus ne dépendant que de la volonté de celui qui donne, le moins ne peut être à la décharge de celui qui reçoit. Mais s'il était vrai que Mirabeau n'a reçu de l'argent que pour vivre, il y aurait sujet de le plaindre, non de le mépriser. Eh bien, cet hôtel, c'était une petite maison qui subsiste encore, et qu'il louait cent louis par an ; cette maison de campagne, près d'Argenteuil, où il allait se reposer du samedi au lundi, il l'acheta cinquante mille francs, mais ne la paya point ; cet équipage, c'était une voiture louée au mois ; cette bibliothèque qu'on évalue au prix où la mit sa gloire, en valait peut-être le quart ; il laissait, avait-on dit, un million, et on le déclare insolvable, et l'État se charge de ses funérailles.

Assurément, pour vivre, c'était trop de cette aisance ou plutôt de cette gêne recouverte d'un vernis. Il y avait dans la gêne de Mirabeau le nécessaire de beaucoup d'honnêtes gens. Mais sommes-nous tout à fait maîtres de notre manière de vivre ? Si indépendant qu'on soit de l'imitation, des faux besoins, à quel homme public est-il facile de réduire ses dépenses au strict nécessaire ? Tout fut cause de pauvreté pour Mirabeau. Cette réputation qui le saisit au sortir des prisons où son père l'avait fait enfermer pour le nourrir à meilleur compte, c'est une charge qui s'ajoute à toutes celles de sa condition. Il ne s'appartient plus, il appartient aux clients que lui a faits son nom. Il lui faut s'occuper de tout, excepté de ses affaires ; être à tous, excepté à lui. On le loue de s'employer si glorieusement dans l'intérêt public, on l'admire ! mais de quoi vit-il ? Qui s'en inquiète ? Que dis-je ? si l'on soupçonne que ce malheureux, victime de ses grands talents, qui n'a reçu ni dot, ni héritage, a un gîte à la Ville et un jardin à la campagne, que cet écrivain qui remplit l'Europe de son nom possède une bibliothèque, on crie à la vénalité, à la soif de l'or ; et les plus durs sont ceux qui ont vécu de ce que leur habileté obscure a fait perdre à de moins habiles. Je redoute moins pour Mirabeau le jugement des très-honnêtes gens que celui de ces sages qui n'ont pour toutes vertus que des vices médiocres.

Il n'y avait qu'un moyen pour ce grand homme de s'arracher à ces tristes nécessités, tout en faisant les affaires de la révolution : c'était le ministère ; l'Assemblée nationale le lui ôta. En lui fermant cette carrière, la seule où il pût vivre de ses talents, elle le réduisit à se mettre aux gages du roi. Le décret d'incompatibilité des fonctions de ministre et de celles de député fut à la fois une faute de cette Assemblée, et une mauvaise action : une faute, parce qu'elle isolait de plus en plus la royauté de l'Assemblée et faisait de leur défiance réciproque une doctrine d'État ; une mauvaise action, parce que l'exclusion visait

la personne de Mirabeau. Il s'en vengea noblement, en proposant à l'Assemblée de voter le principe qui permettait au roi d'y prendre ses ministres, et de **borner l'exclusion à M. de Mirabeau, député des communes de la sénéchaussée d'Aix**¹.

Mais le désintéressement ne lui était plus possible. L'envie produisait un fruit digne d'elle, la, vénalité. Il restait pourtant à Mirabeau un dernier parti : il pouvait fonder un journal. Mais quoi ! faire concurrence aux Loustalot, aux Camille Desmoulins, aux Marat, courtiser là défiance, caresser la force, abaisser tout ce qui s'élevait, insulter la modération, avilir le courage, qui voudrait voir Mirabeau vivre d'un tel métier ? Car, pour attirer des lecteurs en grand nombre à une feuille qui eût défendu les principes de la monarchie constitutionnelle, le talent même de Mirabeau y eût échoué, de quelque violence de plume qu'il eût couvert sa modération. On n'attirait la foule que par la raillerie, l'injure, une métaphysique déclamatoire, la haine, l'appel à l'insurrection ; et ce n'est pas le moindre des crimes du régime qui allait tomber, que la nation émancipée ne se plat qu'au langage des esclaves révoltés. Mirabeau n'eût pas pu vivre de la presse honorablement ; il ne pouvait pas vivre de sa gloire de grand orateur et de grand homme d'État. Il faut renvoyer aux scrupules excessifs des uns, à la jalousie des autres, une partie des reproches qu'il a mérités, en recevant de l'argent du roi pour conserver à sa patrie l'intégrité de ses talents, et, comme disait la Fayette, pour l'ester, après tout, de son avis.

Telle est, si je ne me fais illusion, la vérité sur la vénalité de Mirabeau. S'il se fût agi d'un homme sans génie et sans bonté, et que j'eusse rencontré dans sa vie de l'argent reçu pour des services secrets, l'idée ne me serait pas venue de chercher s'il peut y avoir quelque excuse dans la vénalité. J'aurais gardé intact ce mépris instinctif que m'inspire tout homme qui se rend assez peu digne de ses talents pour les vendre. Mais il s'agissait d'un homme d'autant de cœur que de raison, généreux, plein de courage, incapable de crainte et capable de repentir, ne s'humiliant que devant ses fautes, qui a beaucoup failli, mais qui a encore plus souffert. La vénalité même, dans la vie d'un tel homme, ne m'a pas fait horreur, et je n'ai pas craint de regarder au fond de ce mystère, toujours triste, même quand il n'est pas révoltant. J'ai vu d'un côté les plus grands talents, des services immenses, les plus grandes vérités de la politique moderne, toute la politique de la France nouvelle, la paix, le respect des droits des nations, la liberté, à la fois comme devoir et comme droit, proclamés dans un magnifique langage ; et de l'autre, le manque du nécessaire. J'ai cru qu'il convenait à ceux que la médiocrité de leurs talents ou de leurs passions dérobe aux périls et aux fautes des grands rôles, d'être indulgents pour les hommes qui vivent sur cette cime où le vertige est si à craindre, et où les grandes vertus ne sont pas toujours possibles. Si c'est une erreur, je m'en consolerais par la pensée de ce que la morale gagne à ce que je me trompe ; mais rien ne me fera dire qu'on ne serait pas injuste envers Mirabeau si l'on préférerait à sa vénalité la pauvreté ambitieuse des purs de la Montagne, ce prétendu désintéressement, qui n'était que la peur de l'argent, dans un temps où l'argent menait à l'échafaud².

¹ Séance du 7 novembre 1789.

² On s'est aperçu depuis quelques jours, disaient à Robespierre les *Révolutions de Paris*, de quelques changements de vos mœurs domestiques, et vous avez eu l'argent nécessaire pour fonder un journal. Voilà ce qui explique qu'à la mort de Marat on ne trouva chez lui qu'un assignat de vingt-cinq sous.

IX

Mirabeau survivant à l'Assemblée constituante et au décret absurde qui interdisait à ses membres le ministère, Mirabeau, devenu ministre de Louis XVI, au commencement de la Législative, aurait-il prévenu ce qu'il appelait d'avance les crimes inutiles de la révolution ? On se l'est demandé, tant on a de répugnance à confesser la nécessité qui a rendu ces crimes inévitables. On ne veut pas consentir à dire que tout ce qui s'est fait a dû se faire, parce qu'il s'est fait. On a écrit des livres sur cette question : La Révolution pouvait-elle s'arrêter ? Un trouble involontaire nous fait hésiter, en entrant dans cette période qui nous mène si rapidement du 10 août au 20 janvier et au 31 mai. Nous craignons presque d'être engagés à notre insu dans le parti de la nécessité, et d'avoir à trouver, malgré nous, quelques excuses pour ces hommes qui, vus à part, dans le vrai de leur nature envieuse et basse, hors des circonstances qui les ont emportés ou dominés, ne nous semblent pas même dignes d'avoir été si mal nécessaire. Mais il n'y a pas à s'abuser, il n'a pas été possible un seul jour de borner la révolution à l'établissement de la monarchie constitutionnelle. Non, lors même que Mirabeau eût dominé la cour et conduit le roi, lors même qu'à toutes les séductions et à toutes les qualités supérieures qui donnent la puissance il eût ajouté l'autorité d'une vie pure, il n'y aurait pas réussi.

Il en eut pourtant l'illusion. Il dit un jour à la reine, après un entretien où il crut l'avoir persuadée : *Madame, la royauté est sauvée*. Il pouvait, en effet, plus qu'aucun homme ; mais aucun homme ne pouvait fixer une limite à la révolution.

Cependant on est saisi de respect devant cette confiance imposante.

Si Mirabeau s'est fait illusion, ce n'est pas du moins sur les difficultés de sa tâche. Personne ne jugea mieux la situation et n'en vit mieux les suites. Sa confiance ne lui venait pas d'aveuglement ; il se sentait des ressources pour toutes les difficultés, du courage pour tous les périls : il se croyait plusieurs vies à donner.

La seule qu'il avait à donner n'eut été que le premier sacrifice illustre et inutile. La révolution n'était pas seulement une juste et sublime insurrection du droit contre la force, c'était aussi une vengeance. Vainqueurs et vaincus, personne ne put s'arrêter. Dès le premier jour, tout le monde fut lancé sur une pente qui conduisait à un terme extrême, les uns au crime, les autres à la mort. L'espèce de soulagement qu'on éprouve en voyant, à certaines époques de cette histoire, les deux régimes se réconcilier un moment, et ces trêves sincères de gens qui vont s'égorger, rend plus poignante l'horreur de ce qui suit : à toutes les émotions s'ajoute une tentation de doute sur la liberté humaine. Tous ces esprits, tous ces cœurs, sont déchaînés. On aime, on craint, on espère avec fureur ; toutes les paroles sont ardentes, tous les visages sont émus et pâles. L'idée du droit, d'un droit inconnu, sans limites, sans devoirs, exalte toutes les têtes. On se précipite à la conquête de ce droit : il dopera tout ; il finira toutes les misères, on le croit ; l'homme reconnu n'aura plus rien à craindre. Qui lui dispute ses titres est digne de mort. Ainsi pensait la foule. L'approche de la constitution lui faisait seule prendre patience sur la famine. Quelle main eût pu apaiser cette tempête ? Il n'est pas besoin, pour trouver grand Mirabeau, de croire qu'il en aurait eu la force : il n'est si grand et si au-dessus de son temps, que parce que ce souffle de tempête qui fait chanceler tout le monde ne le troubla pas, et qu'il paraît immobile sur un sol bouleversé.

Il faut donc s'incliner devant cette nécessité-qui des justes ressentiments et des nobles espérances de la France de 89 fit sortir les massacres et les folies de 1793. Mais, s'il est vrai que pour accomplir les révolutions la Providence se serve de tout le monde et qu'elle ait besoin de bons et de mauvais rôles, elle envoie les bons aux esprits élevés et aux cœurs généreux, à ceux qui aiment mieux mourir que tuer ; les mauvais vont aux esprits médiocres et aux cœurs haineux, à ceux qui savent mieux tuer que mourir. Il y a, pour tout l'homme qui lit l'histoire de ces temps-là, et qui s'interroge sur la conduite qu'il y aurait tenue, il y a un choix à faire entre ces rôles. Pour moi, j'aurais été quelqu'un de ces obscurs amis de Mirabeau qui pardonnaient ses vices à ses malheurs, à ses prodigieux travaux pour éclairer son pays, à cette raison supérieure qui lui révélait le gouvernement que la France devait se donner quarante ans plus tard. Et, puisqu'il partit de la Législative, pour tous les hommes publics-qui ne consentaient pas à se cacher sous un lâche silence, ou à racheter leur vie de tous les vainqueurs au prix de honteuses flatteries, il n'y eut plus qu'à faire choix du moment de leur mort, je serais monté dans la fatale charrette, avant ces téméraires girondins qui, en votant la mort du roi, et en mettant à rien les vies vulgaires, firent inutilement, et sans y avoir de mérite, le sacrifice de la leur.

X

En parlant de la mort de Mirabeau, M. de Lamartine, qui lui a consacré d'admirables pages, apprécie les sentiments secrets que cette mort inspira aux divers partis. Selon lui, le deuil ne fut qu'apparent ; l'Assemblée nationale était lasse de la supériorité de Mirabeau. Les larmes versées sur son cercueil étaient feintes. Le peuple seul le pleurait sincèrement.

.Je ne veux pas ôter au peuple le mérite d'avoir pleuré sincèrement Mirabeau ; le peuple aime les grands hommes ; il est sans jalousie, non parce qu'il est trop fort, comme le dit M. de Lamartine, mais parce qu'il sait que tout ce qui est véritablement grand travaille pour lui. Mais ne fait-on, pas injustice aux classes éclairées, aux honnêtes-gens dans tous les partis, à l'Assemblée, en les accusant de n'avoir donné que des larmes de respect humain à la mort de Mirabeau ?

Il y eut alors des témoignages naïfs plus sûrs que les spéculations de l'historien. Quand Target, qui présidait l'Assemblée, dit d'une voix émue : *J'ai une fonction bien douloureuse à remplir... Ah ! il est mort !* murmura-t-on de toutes les parties de la salle. Certes, ce ne fut pas là un cri de délivrance échappé à tous ceux sur qui pesait Mirabeau, soit comme adversaire, soit comme ami. C'était un gémissement arraché à la vérité des cœurs par la grandeur de la perte que venait de faire la nation.

Je ne suspecte pas non plus les larmes que versèrent un grand nombre de députés, au court éloge que Barrère fit du mort ; et je n'y veux pas voir l'hypocrite douleur d'héritiers qu'une mort, prématurée vient d'enrichir. Les partis mêmes que-Mirabeau avait combattus ou voulu discipliner étaient affligés de sa mort. S'il leur résistait dans leurs exagérations, il les avait aidés dans leurs vœux légitimes ; et il les avait tous servis en marquant le champ du combat.

Une poignée d'hommes seulement, ou médiocres ou violents, quelques jaloux peut-être, auxquels la prévention ou la passion cachait l'avenir, purent se réjouir tout bas : ceux-ci, parce qu'ils montaient d'un rang ; ceux-là, parce que, dans leur sauvage instinct de destruction, ils se voyaient débarrassés d'un obstacle. Ni

les uns ni les autres ne connaissaient l'héritage qu'ils allaient recueillir. Pour l'immense majorité, dans l'Assemblée comme dans la nation, la mort de Mirabeau fut une perte personnelle. C'était la révolution qui mourait, laissant la place à l'anarchie.

Au commencement de 1791, tout ce qui devait périr du régime ancien était détruit ; tout ce qui devait fonder le nouveau était proclamé. Il restait à raffermir l'ordre, à le tenter du moins. Nul homme n'y était plus propre que Mirabeau, parce que les entraînements de la liberté ne lui avaient Pas rendu l'ordre indifférent, et que les périls de l'ordre ne le décourageaient pas de la liberté. Comme la majorité de la nation, il était impartial pour les concilier, passionné pour les défendre. Il répondait à l'ardeur des esprits par l'enthousiasme dans la parole, à leur raison par la sagesse dans la pensée, intéressant la passion aux vérités qui devaient la calmer, et rendant tout révolutionnaire par la forme, même la défense du principe de la royauté. On pouvait être sage avec lui sans paraître froid, et s'arrêter sans reculer. Un tel homme mort, qu'allait-il arriver ? Qui pourrait rétablir la tranquillité publique ? Qui serait de force à tenir tête aux partis ? Personne. On le sentait, et on pleurait. L'idée de l'irréparable était dans les regrets donnés à Mirabeau.

Le deuil de ses funérailles ne fut pas une cérémonie dont l'État avait rédigé le programme. Tout ce qui était engagé dans l'œuvre de la révolution, assemblées, autorités nées de l'insurrection, gardes nationales, sociétés populaires, formait le cortège, où chaque pouvoir, comme chaque citoyen, s'était spontanément invité. Dans ce cortège, sur le passage, beaucoup versaient des larmes. Et quand, à minuit, après une marche de près de sept heures, de la maison du mort au Panthéon, il entra sous ces voûtes que l'Assemblée nationale avait consacrées aux grands hommes, personne ne crut que le Panthéon en pût recevoir un plus grand.

Cependant, à trois années de là, une minorité souillée du sang des 2 et 3 septembre osait en trouver un plus pur : c'était Marat. Mais le deuil de Marat ne fut qu'une parodie du deuil de Mirabeau. Il y eut là aussi un président annonçant à la Convention une grande mort, des députations apportant à la barre leurs regrets, des funérailles publiques, un cortège, le Panthéon ouvert une seconde fois. Mais toute cette douleur n'était que grimace, et toute cette gloire qu'impudence.

Citoyens, dit le président Romme, un grand crime a été commis sur la personne d'un représentant du peuple. — Silence sur tous les bancs. — Je prie l'Assemblée d'entendre les adresses des diverses sections relativement à cet événement. Homme se dérobait à l'oraison funèbre. Il en laissait la besogne à quelques fanatiques : fanatiques ou biches, qu'avaient trompés les haillons affectés de l'homme, ou qui avaient peur des disciples qu'il laissait. Il y en eut qui appelèrent Marat le *Caton français*¹. Représentants, dit l'un d'eux², le passage de la vie à la mort est un intervalle bien court... Marat n'est plus !... Peuple, tu as perdu ton ami ! Marat n'est plus ! Où es-tu, David ? il te reste encore un tableau à faire... — DAVID : Aussi le ferai-je... Ces trois mots de David sont les seuls qui soient sortis d'un cœur, dans ce deuil de comédie.

¹ Adresse de la députation de la section du Panthéon.

² Adresse de la section du Contrat social.

Ce furent l'État et la loi qui firent les funérailles de Marat. Pour mieux cacher l'absence de la nation, on en avait multiplié les figures dans le cortège. Un groupe d'artistes représentait la masse du peuple ; un groupe de citoyennes, en même nombre que les départements, représentait la France. Tout avait été réglé : l'ordre du cortège, la route qu'il devait suivre, le programme de la musique à exécuter. Peut-être avait-on songé aussi commander le deuil des cœurs ; mais, comme il est impossible d'imposer à notre nation une tristesse d'office, dût-on faire suivre un cortège funèbre par l'échafaud, on imagina de mêler deux cérémonies : une fête en l'honneur des armées, et la translation du corps de Marat au Panthéon. On fit flotter sur le cercueil, que traînait un char façonné à l'antique, les quatorze drapeaux de nos quatorze armées. De cette sorte, les citoyens qu'on avait invités à concourir à la fête, en décorant les façades de leurs maisons, purent obéir sans mentir à leurs sentiments. Ils fêtaient nos armées et nos victoires, cachant sous l'enthousiasme patriotique la joie secrète de voir Marat d'homme devenu Dieu. C'est avec ce cortège, parmi les fleurs et la musique, à l'ombre de ces quatorze drapeaux, que ce corps entra au Panthéon par la porte d'honneur, tandis qu'un commissaire de police en retirait par une porte latérale la dépouille et, comme on disait en style du temps, les restes impurs du royaliste Mirabeau.

Chénier en avait présenté le décret au nom d'un comité. *Considérant, y est-il dit, qu'il n'est point de grand homme sans vertu... le corps de Mirabeau sera retiré du Panthéon français le même jour que celui de Marat y sera transféré.* Chénier eut à donner les motifs de ce décret insensé. Il faut dire à son honneur que, s'il put trouver quelques phrases emphatiques pour déshonorer la mémoire de Mirabeau, il resta muet sur Marat, et n'insulta pas du moins le grand homme qu'on déposait de sa sépulture par l'éloge du misérable que la folie de la peur mettait à sa place.

Je remarque que, dans ce discours, un passage où l'on sent qu'il eut à se faire violence pour s'acquitter de sa triste commission. *Se voir forcé, dit-il, de séparer l'admiration de l'estime, être contraint de mépriser les dons les plus éclatants de la nature, c'est un tourment, il est vrai, pour toute âme douée de quelque sensibilité.* La violence du temps ne permettait que ce scrupule à un esprit honnête et distingué, qu'égarai à chimère d'une république fondée sur la vertu. À une autre époque, il eût été plus juste en étant plus indulgent. Il eût compris que le même homme ne peut pas être admiré et méprisé ; que l'admiration, si elle est sensée, c'est-à-dire si elle s'attache aux talents bienfaisants, est mêlée de reconnaissance, et que la reconnaissance n'est pas compatible avec le mépris. Ces réserves orgueilleuses, dans les jugements sur les grands hommes, au nom d'une vertu inaccessible à l'imperfection humaine, ne servent, pas les mœurs, et donnent des prétextes à l'envie. Pardonnons beaucoup à ceux dont les talents ont fait du bien à tous, et dont les fautes n'ont nui qu'à eux-mêmes. Mirabeau en est un modèle admirable. Ses talents nous ont aidés à devenir une nation libre ; ses fautes, il les a payées de sa vie. Quant à l'intégrité impitoyable, telle qu'on la louait dans Marat, prenons garde que ce ne soit une couverture pour cacher l'ambition d'un homme médiocre, ou pour rendre respectables les haines d'un méchant.

FIN DE L'OUVRAGE